

La piste du loup blanc

Jennifer Roberson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fantasy

Jennifer Roberson

CHRONIQUES DES CHEYSULIS

La piste du loup blanc

Je ne crois pas que quiconque puisse comprendre ce que sont le vide et le sentiment d'inutilité que ressent un Cheysuli sans "lir". Mon

père était très jeune, trop jeune, quand il a reçu ses

POCKET



JENNIFER ROBERSON

CHRONIQUES DES CHEYSULIS

4. LA PISTE DU LOUP BLANC

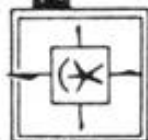
Titre original : Track of the White Wolf

Traduit de l'américain par Rosalie Guillaume

© 1987 by Jennifer Roberson O'Grinn.

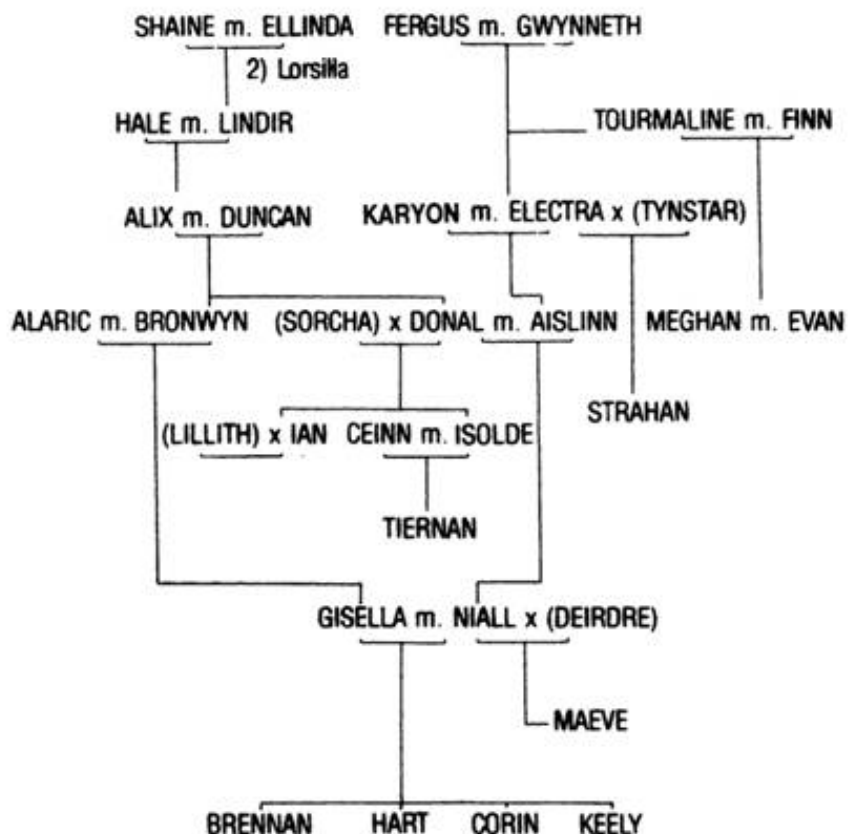
© 1997, Pocket pour la traduction française

***Ce roman est pour Mark O'Green,
qui m'a « mise à l'informatique » puis épousée.
Jusque-là, les deux expériences sont une réussite !***



MAP OF THE WORLD OF THE FUTURE

LA MAISON D'HOMANA



PROLOGUE

Le genou droit à terre, j'attendais en silence. Ma jambe gauche soutenait le bras qui portait l'arc cheysuli. Pour une fois, la discipline apprise de mon père et de mon frère ne me faisait pas défaut. Etais-je en train de progresser ?

Karyon n'aurait eu aucun problème à rester accroupi des heures... Il n'aurait pas fait de bruit...

Le nom de mon grand-père me venait facilement à l'esprit. A un autre homme, les choses auraient sans doute semblé différentes ; pour moi, être le petit-fils du grand monarque était un héritage parfois pesant, d'autant que j'étais son portrait craché.

Distract par mes pensées, je me laissai surprendre par l'attaque du puma, dont les griffes s'enfoncèrent dans le cuir de mon pourpoint de chasse et dans ma tunique de lin.

Je me relevai d'un bond et tirai mon couteau de ma ceinture...

L'animal était une femelle à la robe somptueuse et aux oreilles bordées de noir.

Elle me regarda et cracha, comme un chat domestique pris par surprise.

Puis elle ronronna.

Avec un juron, je remis le poignard au fourreau.

Je lus de l'amusement dans les yeux ambre du splendide animal.

Je tournai la tête vers l'endroit où se cachait le cerf que je traquais depuis des heures.

Gisant sur le sol, mort, une flèche aux plumes rouges dans les côtes, il avait les plus beaux andouillers que j'aie jamais vus.

— Ian ! criai-je. Montre-toi ! Ce n'est pas du jeu !

Le puma s'assit dans la clairière et entreprit de faire sa toilette, sans cesser de ronronner.

— Ian ? (Pas de réponse.) Non, Tasha ! (Toujours pas de réaction.) Ian, je sais que tu es là ! Tu n'avais pas le droit ! Ce cerf m'appartenait !

— La proie appartient au chasseur le plus rapide, répondit une voix derrière moi.

Je me retournai. Une fois de plus, j'avais mal estimé sa position. Mon frère sortit des arbres du côté opposé à celui où je l'attendais.

Je jurai, ce qui le fit sourire. Comme je n'avais nulle envie d'entendre un sermon de plus sur la conduite convenant à un prince, je m'arrêtai net.

— Etre à demi assommé par ton *lir* ne faisait pas partie des règles de la compétition.

— Nous n'avions pas défini de règles. De plus, Tasha a agi de son propre chef. Certes, elle a mes intérêts à cœur...

Ses sourcils s'arquèrent au point de presque disparaître dans sa crinière noire.

— Bien sûr, dis-je sarcastiquement. Tu ne lui aurais jamais demandé de m'attaquer...

— Ce ne serait pas digne d'un homme lige, acquiesça mon frère avec un sourire innocent.

Parfois, il sait être exaspérant !

— Tu devrais lui apprendre les bonnes manières. Mais je suppose que tu la préfères telle qu'elle est, aussi arrogante que toi !

Ian éclata de rire et ne répondit pas. Il se pencha sur le cerf et examina sa proie. Vêtu de cuir fauve, il se fondait presque dans le paysage. Seul le scintillement de l'or, à ses bras, aurait permis de le repérer.

Il suffisait de le regarder pour savoir qu'il était le meilleur chasseur de nous deux ; car on savait, au premier coup d'œil, que mon frère était un guerrier cheysuli : yeux jaunes, cheveux noirs, peau foncée.

Quant à moi, on ne voit dans mon apparence qu'un Homanan aux

cheveux fauves, à la peau claire et aux yeux bleus. Même si nous avons en commun un père cheysuli, Ian et moi ne nous ressemblons pas du tout. Pas physiquement, à coup sûr, et pas dans notre éducation. Ian a été élevé à la Citadelle, moi au Palais d'Homana-Mujhar. Même nos accents sont différents. Dans le sien, on entend les intonations chantantes de la Haute Langue cheysulie ; pour ma part, je parle rarement autre chose que l'homanan, avec l'accent de Mujhara.

Je ne fais pas souvent appel à la langue de mes ancêtres.

Ce n'est pas faute d'en avoir envie. Je suis presque aussi cheysuli que Ian. Il est demi-sang ; un quart de sang cheysuli coule dans mes veines. Pourtant, personne en me regardant ne m'appellerait *métamorphe*. Car je n'ai pas les yeux jaunes, ni le teint et les cheveux foncés des Cheysulis.

Non, le prince *cheysuli* d'Homana n'est pas un métamorphe.

Il ne me manque pas que l'apparence physique. Je n'ai pas non plus de *lir*.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Je ne crois pas que quiconque puisse comprendre ce que sont le vide et le sentiment d'inutilité que ressent un Cheysuli sans *lir*.

Mon père était très jeune, trop jeune, quand il a reçu ses *lirs*, Taj et Lorn, l'épervier et le loup. Ian avait quinze ans quand il forma son lien avec Tasha. A dix ans, j'espérais emboîter le pas à mon père et avoir mon *lir* presque aussi tôt que lui. A quatorze, je souhaitais au moins être plus jeune que Ian quand je recevrais mon *lir*. A seize, je priais les dieux qu'ils m'envoient mon *lir* quand ils le jugeraient bon, mais qu'ils me *l'envoient*. A dix-sept, je commençais à redouter de passer ma vie sans. Un Cheysuli sans *lir* n'est pas vraiment un homme ; il lui manque la moitié de lui-même et la magie de sa race.

A présent, à dix-huit ans, je savais que mes pires craintes s'étaient réalisées.

Le puma se glissa avec grâce à travers la clairière et vint se blottir contre Ian. Mon frère lui passa un bras autour du cou et lui caressa les oreilles. Tasha ronronna encore plus fort. Je vis Ian sourire de l'air absent du guerrier en communication mentale avec son *lir*.

Je me détournai, étreint par une douleur familière. Exclu de la communion qu'il partageait avec Tasha, je me sentais doublement seul... Doublement maudit. Je ramassai mon arc, dont la flèche était brisée. J'avais dû tomber dessus lors de l'attaque de Tasha.

Je n'ai jamais été porté à la mélancolie. Etre le prince héritier du trône d'Homanan n'était déjà pas facile, mais savoir que je resterai sans *lir* avait changé ma vie. Aucun guerrier du clan n'avait dépassé son dix-septième anniversaire sans en recevoir un. Je tentais de me contenter de mon rang et de mon titre, des choses importantes aux yeux des Homanans. Même sans *lir*, je restais cheysuli ; le jour de la mort de mon père, je monterai sur le trône du Lion.

Mon frère, le bâtard de la *meijha* cheysulie du souverain, ne pouvait prétendre au trône. Dans les clans, la légitimité d'un enfant n'avait pas une grande importance ; ce qui compte, c'est la naissance d'un guerrier de plus. Mais les Homanans toléraient la présence du fils aîné de

Donal parce qu'il était le descendant du Mujhar, sans plus.

Ainsi, Ian savait aussi ce qu'était le rejet.

— Niall ?

Il se releva avec sa grâce habituelle, que j'ai toujours tenté d'imiter, sans y parvenir. Trop grand et trop lourd, je n'ai pas la liberté de mouvements qui semble innée chez tant de Cheysulis.

— Oui ?

Je pensais avoir appris à cacher mes sentiments, au moins à Ian. Inutile de lui rabâcher quelle torture c'était pour moi de le voir avec son *lir*, ou mon père avec les siens. La plupart du temps, il s'agissait d'une douleur sourde, comparable à celle d'une dent un peu abîmée. Parfois, la « dent » se réveillait et envoyait une vague de souffrance intolérable dans ma tête.

Mon masque avait glissé ; l'espace d'un instant, Ian avait vu mon vrai visage.

— *Rujho*, dit-il, es-tu malade ?

— Non. Je... suis déçu, c'est tout, dis-je, cherchant un mensonge crédible pour dissimuler mon chagrin. J'aurais dû m'attendre à perdre, pourtant. Contre un guerrier cheysuli utilisant sa forme-*lir*, je ne pouvais pas espérer grand-chose !

— Je n'ai pris que ma forme humaine, *rujho*. Mais je t'accorde que sans l'intervention de Tasha, tu aurais peut-être tué le cerf.

— Oui, dis-je avec un rire un peu amer. *Peut-être*... Tu me ferais presque croire que je suis un bon chasseur !

— Tu as appris de moi, mon seigneur frère ! Maintenant, que dirais-tu de ramener le vieux roi des forêts à la maison, où nous le traiterons avec les honneurs dus à son rang ?

— A Homana-Mujhar ? Nous sommes à deux heures de route, et la pluie menace...

— Je pensais plutôt à la Citadelle... Elle est plus près, et... Niall, c'est ton foyer aussi bien que le mien.

— Homana-Mujhar est mon foyer. La Citadelle est à toi, dis-je.

Je ne me suis jamais senti très à l'aise dans la Citadelle du clan ; plus encore depuis qu'il est avéré que je n'aurai jamais de *lir*...

Il refusa d'abandonner la conversation.

— Niall. *Rujho*, je ne prétends pas savoir ce que c'est d'être sans *lir*. Mais ce qui t'affecte me touche aussi.

— Vraiment ? fis-je, un profond ressentiment s'emparant de moi. Sais-tu vraiment ce que c'est, Ian ? Sais-tu que les autres guerriers parlent de moi comme d'un Homanan, pas comme d'un Cheysuli ? Sais-tu que certains, s'ils le pouvaient, demanderaient au *shar thal* de rayer mon nom des registres de naissance ?

Son visage devint gris. Je compris : il ignorait que j'étais informé du discours des guerriers les plus radicaux.

— Oui, repris-je, cela te touche ! Toi, un guerrier cheysuli à part entière, membre du Conseil du clan... Cela t'affecte que le successeur de Donal n'ait pas les dons cheysulis. Tu sers la prophétie, comme tous les guerriers. Quand tu lèves les yeux sur moi, tu vois un homme qui *n'est pas à sa place*. Le maillon qui n'a pas été forgé... Oui, cela te touche, et ça touche notre sœur, notre père et même ma mère.

— Aislinn ? De quelle manière ?

Il ne comprenait pas. Comment était-ce possible, quand la reine d'Homana n'avait pas une goutte de sang cheysuli dans les veines ? Mais comment aurait-il pu comprendre, alors qu'il y avait si peu d'affection entre lui et ma mère ? Pas de la haine, plutôt une indifférence mutuelle.

Car la reine se souvenait trop bien que l'amour de mon père avait été acquis à sa *meijha* cheysulie, la mère de Ian, non à la princesse homanane qu'il avait été contraint d'épouser.

Plus tard, les choses avaient changé...

— Pourquoi ma mère est-elle affectée ? Parce que cela lui rappelle l'autre lignée dont je descends. Car je ressemble trait pour trait à son père, et j'ai ses caractéristiques homananes. Je suis homanan jusqu'au bout des ongles ; Karyon revenu à la vie.

Je ne pus empêcher une certaine amertume de se glisser dans ma voix. Même si je m'étais habitué à ressembler à mon grand-père, j'avais parfois du mal à l'accepter.

— Oui, soupira Ian, j'aurais dû m'en douter. Elle parle sans cesse de Karyon et de toi. Parfois, j'ai l'impression qu'elle vous confond, lui et toi.

L'idée me révolta. Malsaine, elle évoquait le déséquilibre, l'obsession. Nul ne souhaite croire que sa mère est mentalement instable.

Ce n'était pas le cas d'Aislinn. Impossible...

— A la Citadelle, ordonnai-je. Nous devons rendre les honneurs au roi de la forêt.

Un muscle tressauta sur la joue de Ian.

— Oui, dit-il simplement.

J'allai chercher les chevaux.

Autrefois, il y avait des Citadelles dans tout Homana, poussant comme des champignons après la pluie. Certaines avaient même été érigées dans le royaume voisin d'Elias, au moment du *qu'mahlin* de Shaine. La purification avait détruit les demeures des Cheysulis et presque toute la race. Plus tard, Bellam, le roi de Solinde, avait usurpé le trône du Lion au nom de Tynstar l'Ihlini, le sorcier voué au culte du dieu des ténèbres. Pourchassés par les Solindiens, les Ihlinis et les Homanans pendant l'exil de Karyon, les Cheysulis étaient passés près de l'extinction.

Grâce aux dieux, mon légendaire grand-père était revenu chez lui pour reprendre le trône qu'on lui avait volé. Son retour entraîna la fin de la purification de Shaine. Libérés de la peur d'être exterminés, les Cheysulis sortirent de leurs cachettes et rebâtirent des Citadelles à Homana. Ils avaient désormais le droit de vivre où ils voulaient, mais ils préféraient toujours la proximité des forêts. La Citadelle du clan, entourée de murs aux pierres gris-vert, était l'équivalent cheysuli d'une ville. Elle ne ressemblait pas du tout aux cités homananes.

Je ressentis les émotions habituelles en pénétrant dans la Citadelle : du chagrin, une trace de colère, de la fierté... Mais surtout, le désir ardent d'en *faire partie*, comme Ian.

La Citadelle du clan est le cœur de la culture cheysulie, même si mon père règne à Homana-Mujhar. La Citadelle est le sanctuaire où les *shar tahls* gardent jalousement le fragment de parchemin où est inscrite la prophétie des Premiers Nés.

Niall d'Homana aurait aimé vivre là. Car cela aurait signifié qu'il était *vraiment* cheysuli.

La pluie avait recommencé à tomber. Chacun s'était abrité dans son pavillon.

Sauf Isolde : ma sœur adore la pluie. Le soleil l'ennuie.

— Ian ! Niall ! Quelle chance ! Mes deux frères en même temps !

Elle courut vers nous, vêtue d'écarlate, ce qui convenait bien à son tempérament bouillant. Des clochettes d'argent étaient tressées dans sa chevelure noire. Comme Ian, elle était entièrement cheysulie. Elle avait même le Sang Ancien dans les veines.

— Que ramenez-vous ? dit-elle en caressant le nez de l'étalon gris de Ian.

La bête avait une affection curieuse pour notre sœur. Peut-être à cause de la magie présente dans son sang.

— Le roi des cerfs, dis-je. Abattu par Ian... pour ainsi dire.

— Comment, « pour ainsi dire » ? Tu m'as vu le tuer d'une seule flèche !

Je me tournai vers ma sœur.

— Isolde, Tasha s'est jetée sur moi au moment où je me préparais à décocher ma flèche. Je ne doute pas que Ian l'ait... encouragée !

Isolde rit, mais elle fit de son mieux pour essayer d'avoir l'air réprobateur en regardant Ian. Ayant trois ans de moins que lui et deux de plus que moi, elle avait pris sur elle de mater son frère... Car si j'avais encore ma mère, Sorcha, la leur, était morte depuis bien longtemps.

— Isolde, ça ne t'ennuie pas que nous entrions dans le pavillon de Ian ? Je sais que tu aimes la pluie, mais je ne peux pas en dire autant !

Elle caressa les magnifiques andouillers.

— Ils sont si beaux... Un cadeau pour notre *jehan* ? demanda-t-elle à Ian.

— Oui. Cela lui fera plaisir, je pense. Isolde, Niall a raison. Je rétrécirai comme une vieille tunique de laine si je reste plus longtemps

sous cette averse !

— Vous n'êtes que des bébés, tous les deux ! Un guerrier doit être prêt à affronter n'importe quel temps ! Un guerrier...

— Isolde, tais-toi, dit Ian en riant. Ce que tu sais d'un guerrier tiendrait dans une cosse de pois.

— Ce n'est pas l'avis de Ceinn.

— Ceinn ? demanda Ian en se tournant sur sa selle. Qu'a-t-il à dire sur ce que tu sais ou ne sais pas des guerriers ?

— Beaucoup de choses, puisqu'il m'a demandé d'être sa *cheysula*.

— *Ceinn* ? Tu es sûre qu'il ne voulait pas dire « *meijha* » ?

— Ce sont deux mots bien différents, fit remarquer Isolde d'un ton acide.

— Il ne m'a rien dit, grogna Ian.

— Tu étais à Mujhara depuis des mois. De plus, il n'est pas obligé de t'en parler. C'est *moi* qu'il veut épouser !

— Je sais que rien de ce que nous dirions ne fera de différence pour toi, fis-je. Mais je te souhaite bonne chance.

— Niall a raison, tu n'écoutes jamais ce qu'on te dit. Mais pourquoi choisir Ceinn ?

— Il me plaît, répondit-elle simplement. Devrais-je avoir une autre raison ?

Pour une femme comme ma demi-sœur, une Cheysulie sans liens directs avec la royauté, il n'était nul besoin d'une autre motivation.

Pour le prince d'Homana, il n'en va pas de même. C'est pourquoi j'avais été fiancé dès le berceau à une cousine que je n'avais encore jamais vue.

Son nom était Gisella d'Atvia. La fille d'Alaric et de la sœur de mon père, Bronwyn.

Je souris à Isolde.

— Non, lui dis-je. S'il t'est agréable, cela est suffisant pour Ian et moi.

— Oui, grommela Ian. Et maintenant que tu nous a surpris, comme tu en avais l'intention, je n'en doute pas, pouvons-nous aller nous mettre à l'abri de cette pluie ?

Isolde sourit.

— Il y a du feu dans ton pavillon, *rujho*. Plus du pain frais, de l'hydromel chaud, du fromage et un peu de gibier.

Ian soupira.

— Tu savais que nous arrivions.

— Bien sûr ! Tasha me l'a dit.

Avec ces mots prononcés sans méchanceté, ma sœur me rappelait, une fois de plus, qu'elle disposait des dons qui me manquaient si cruellement.

CHAPITRE II

La pluie redoubla de violence. Isolde nous fit signe de la suivre.

— Venez, avant que la nourriture et la boisson refroidissent. Je vais m'occuper de mon feu, puis je vous rejoindrai.

— Vas-y, me dit Ian. Je me charge d'apporter le cerf à Newlyn, qui jugera de la meilleure façon de le préparer. Inutile que tu te mouilles davantage.

Il n'attendit pas ma réponse. Même si je détestais le reconnaître, il avait l'habitude de me voir lui obéir. D'aucuns pourraient croire que je suis son homme lige...

Je descendis de mon hongre et passai ses rênes pardessus un piquet planté devant le volet d'entrée du pavillon. Tasha me suivit à l'intérieur. Je me demandai si elle détestait la pluie, comme les chats domestiques. Puis je me dis qu'elle n'apprécierait pas d'être comparée à ces créatures du commun...

Le pavillon de Ian était peint en jaune pâle. La façade portait l'image d'un puma vermillon, en l'honneur de son *lir*. Malgré le petit feu allumé par Isolde, l'intérieur était plongé dans la pénombre. Les coffres se fondaient aux murs de toile et aux tapisseries qui servaient de cloisons.

Tasha ne perdit pas de temps. Elle s'allongea sur la peau d'ours, devant le foyer, et entreprit de se lécher. Dommage que ma langue ne soit pas adaptée à cette activité, car j'aurais bien aimé faire de même !

Je suis plus grand que Ian d'une tête, et je pèse quinze kilos de plus. Impossible de lui emprunter quelques vêtements pour remplacer les miens, qui en auraient eu grand besoin. Le cuir trempé sent presque aussi mauvais qu'un puma mouillé... Je dus me contenter de m'envelopper d'une couverture en peau d'ours et de me verser une coupe d'hydromel fumant.

— Ian, nous devons parler ! Au sujet de ton *rujholli* et de l'avenir du Lion. (L'homme n'attendit pas d'être invité à entrer ; il poussa le rabat

et avança.) Ta décision ne peut plus atten...

Il s'interrompit quand je me retournai pour le regarder. Il était un inconnu pour moi ; apparemment, l'inverse n'était pas vrai.

Je me levai et lui fis face. L'air jeune, bien qu'il eût plusieurs années de plus que moi, c'était un Cheysuli, un guerrier, de toute évidence. Ses ornements d'or représentaient un ours des rochers, plus petit que ceux qu'on trouve communément à Homana, mais doublement dangereux. On n'entend pas souvent parler d'un guerrier qui se lie avec un ours des rochers...

Par le *lir*, je jugeai l'homme. Malgré sa jeunesse, il avait un visage dur. Une vieille cicatrice courait le long de sa joue, près de l'œil. Il n'était pas beaucoup plus vieux que moi, mais il était largement mon aîné dans le domaine de la confiance en soi.

Pourtant, j'ai appris qu'un homme de grande taille peut parfois intimider les hommes plus petits.

— Oui ? demandai-je. Vous parliez de moi ?

J'aurais dû savoir que rien ne fait peur à un guerrier cheysuli.

— Isolde a dit que son *rujholli* était là.

— Il y est, acquiesçai-je. Elle n'a pas parlé de ses *deux rujhollis* ?

Il me gratifia d'un regard dubitatif, terminé par un coup d'œil rapide à mon oreille gauche, ou ne pendait aucun ornement d'or. Le jugement tomba.

— Non, répondit-il, elle n'a parlé que de Ian.

Mes doigts se crispèrent sur ma coupe. Ma voix ne trahit pas le chagrin que j'avais ressenti à ses paroles. J'avais appris cela de mon père.

— Mon *rujholli* est avec Newlyn. Vous pouvez l'attendre ici si vous le souhaitez, ou bien me laisser votre message.

Je savais qu'il ne le ferait pas. Il émanait de lui une odeur de secret, de conspiration presque. Les nouvelles qu'il destinait à Ian étaient importantes pour eux deux. Elles le seraient donc pour moi.

— Vous le laisser ? (Il sourit ; il n'était pas si loin de moi en âge, après tout.) Merci, mais je ne peux pas, mon seigneur...

Je compris le sens de ses paroles, malgré sa politesse apparente. Les Cheysulis ne s'adressent jamais à un guerrier par son titre, car ils se considèrent comme tous égaux. Il m'avait rappelé, intentionnellement sans doute, que j'étais à ses yeux un Homanan, donc un non-élu.

Il inclina la tête.

— Dites à votre frère que Ceinn doit lui parler, finit-il en homanan. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

Il partit avant que je puisse ajouter un mot. Je posai ma coupe d'hydromel tiédasse et sortis de la tente. Le froid me fit frissonner, mais je n'y prêtai pas attention. J'arrachai les rênes de mon cheval du piquet et sautai sur le dos de la bête.

— Niall ! *Rujho...*

Je coupai la parole à Ian.

— Je rentre à Homana-Mujhar. La Citadelle ne me dit rien, après tout... Ceinn te cherche. Il veut te parler.

Il haussa les épaules.

— Niall, reste au moins cette nuit. La pluie a cessé, mais elle peut recommencer à tout moment.

— Peu importe. Ian, je t'en prie... Laisse-moi tranquille.

Il eut l'air consterné, mais il fit ce que je lui demandai.

Je poussai mon cheval en avant. Enfin, j'étais parti !

Une fois de plus, je fuis. Dieux, je déteste ça !

Pourtant, cela me semblait souvent la seule réponse possible...

Je m'arrêtai au coucher du soleil, parce que mon cheval commença à boiter. Apercevant déjà les lumières de Mujhara, je m'arrachai à ma selle humide et mis pied à terre dans une mare de boue. Puis j'examinai le sabot de ma monture : un caillou s'était logé dedans. J'enlevai la pierre, mais pas question de remonter en selle : cela aurait aggravé la blessure.

Homana est une cité antique ; les Cheysulis affirment l'avoir bâtie avant de se détourner des châteaux forts pour retrouver la liberté des forêts. Les Homanans prétendent que leurs ancêtres en sont les

constructeurs. Je ne saurais dire qui a raison, car les deux races vivent à Mujhar depuis des centaines d'années. Je tiens pour vraisemblable que les Cheysulis aient érigé au moins Homana-Mujhar : le palais est plein d'effigies de *lirs* sculptés dans la pierre rose et le riche bois foncé.

Le hongre boitillait à ma suite tandis que je le menais à travers les rues de la cité extérieure, qui n'étaient pas pavées, contrairement aux rues intérieures.

Je me dirigeai aussi directement que possible vers le portail le plus proche. Mais les rues de Mujhara sont tortueuses et la lumière décline rapidement en automne. Je faillis me perdre.

C'est ta faute, me dis-je. Ian t'avait offert le gîte et le couvert...

Je trouverai la même chose à Homana-Mujhar, si j'y parvenais avant la tombée de la nuit.

Un chat arriva vers moi à la course, poursuivi par un chien. Je me retournai pour voir où ils allaient et je me trouvai face à un homme vêtu d'une cape, le visage caché par un capuchon.

— Je vous demande un instant d'attention, dit l'inconnu.

Je portai la main à ma dague. Voleurs et coupe-jarrets abondaient dans toutes les villes, même à Mujhara.

— Je n'ai pas de richesses sur moi, fis-je en essayant d'avoir l'air le plus assuré possible. Je n'ai que ce cheval, qui ne vaut pas grand-chose pour le moment.

L'homme repoussa le capuchon et le laissa retomber sur ses épaules. Il sourit.

— Si je voulais vos biens, mon jeune seigneur, je les prendrais. Mais je souhaite simplement un peu de votre temps. D'abord, éclairons-nous. Vous verrez ainsi à qui vous parlez.

Je m'apprêtai à répondre, mais aucun son ne sortit de ma bouche. D'un geste de la main, il dessina une rune dans l'air. Une lueur pourpre dissipa les ténèbres, créant une lumière aussi vive que celle du soleil.

Mon cheval se cabra si violemment qu'il m'arracha les rênes des mains et s'enfuit, m'arrosant de boue au passage. Je fis face à l'homme, moins par courage que par pur étonnement.

— C'est fait, mon seigneur, dit-il, content de lui. Nous avons un éclairage... Voilà qui me laisse penser qu'il n'y a pas d'obscurité dans ma magie, puisque je peux appeler à moi la lumière... Au fait, je me nomme Strahan.

C'était un homme très séduisant ; enfant, il avait dû être d'une beauté angélique.

Mais il n'était plus un enfant.

Je cherchai aussitôt ses yeux. Ils confirmèrent mes soupçons : l'un était bleu, l'autre marron. Des yeux de démon, prétend le peuple. Dans ce cas, c'était approprié, car le nom de l'homme était lié à celui d'Asar-Suti, le dieu des ténèbres, qui règne dans l'Autre Monde.

Strahan n'était pas un Ihlini modeste : il portait son arrogance et sa fierté comme un manteau fait de la soie la plus fine. Une boucle d'oreille d'argent scintillait à son oreille gauche.

Je vis qu'il ne pouvait pas porter de bijou à l'autre oreille : il ne l'avait plus.

Je fis un pas en arrière. Puis je m'arrêtai, fasciné comme une proie par un serpent.

Ses yeux étranges me scrutaient. Je ne doutais pas que l'Ihlini avait vu que je ne portais pas d'or cheysuli.

Je me demandai quelle part de Tynstar était en lui, et quelle part d'Electra, l'épouse traîtresse de Karyon, dont le sang coulait aussi dans mes veines.

— Cousin, dit-il, j'aimerais que vous donniez le bonjour à votre père de ma part, quand j'en aurai fini avec vous.

Cela ne fut pas pour me rassurer.

— J'ai entendu parler de vous, Niall, reprit-il. On dit que vous ressemblez beaucoup à Karyon, malgré votre jeunesse. Quand je l'ai connu, vieux et malade, c'était mon ennemi, un homme que je voulais tuer... Mais Osric d'Atvia a accompli le travail pour moi. Maintenant, je me trouve de nouveau confronté à Karyon...

— Non.

Strahan leva un sourcil.

— Non ?

Cet homme est du même sang que moi. Ihlini, peut-être, mais humain malgré tout, en dépit de son pouvoir.

— C'est *moi* que vous affrontez, Strahan. Pas mon grand-père, ni mon père.

— Peu importe, dit l'Ihlini avec un sourire. N'oubliez pas de saluer votre père de ma part.

— Je n'y manquerai pas. Il sera content de vous savoir à Homana-Mujhar, alors qu'il vous cherche depuis des années.

— Il continuera à me chercher. Nos comptes seront réglés un jour, mais pas ce soir, car je suis là pour vous.

— Et moi, je n'ai pas de temps à perdre avec vos menaces !

— Ah, le louveteau montre les dents ! Laissez-moi vous suggérer, mon prince, de ne pas essayer de m'impressionner avec votre supériorité alors que vous n'avez pas de *lir*.

Cela, venant d'un sorcier ihlini... C'en était trop !

Fou de rage, je me jetai sur Strahan. Quand mes mains touchèrent la rune, une douleur terrible envahit mes os.

Je sentis un froid mortel s'emparer de mon corps. Je criai et tombai à genoux. A travers le rideau de flammes, il me regarda, me scrutant comme un insecte sous une loupe.

Je me souvins de qui il était ; des pouvoirs qu'il possédait.

— Pas maintenant, dit-il enfin. Plus tard.

Il fit un geste. La rune de flammes quitta mon corps et se perdit dans les ténèbres.

Strahan me regarda, gisant dans la boue. Un sourire joua sur ses lèvres.

— Votre père s'est autrefois agenouillé devant moi, dit-il, l'air satisfait. Vous l'a-t-il jamais raconté ?

Je ne répondis pas. Péniblement, je me remis sur pied.

— Dites-moi ce que vous voulez ! ordonnai-je.

— Vous êtes fiancé à votre cousine Gisella d'Atvia. *Ne l'épousez pas.*

J'attendis. Quand rien d'autre ne vint, j'éclatai de rire.

Strahan n'apprécia pas la moquerie.

— Imbécile, cracha-t-il. Je pourrais vous écraser comme une mouche sans remuer un muscle !

Soudain, il me parut beaucoup moins impressionnant.

— Allez-y ! C'est la meilleure façon de m'empêcher d'épouser ma cousine atvienne !

Quelque chose me projeta sur le sol. Un poids immense m'aplatit. Je sentis un liquide nauséabond se glisser vers ma bouche, mes narines...

— Tu vas te noyer, gronda-t-il entre ses dents serrées. La boue t'engloutira !

Soudain, la rune disparut.

Je crus que j'étais en train de mourir. Puis je réalisai que j'étais étendu sur le dos, libéré de l'étreinte de la boue.

— Pourquoi me soucierai-je de vous ? fit la voix de Strahan. Je n'ai pas besoin de vous tuer. Je laisserai d'autres s'en charger.

— D'autres ?

— Votre père ne vous a donc rien appris ? Il n'est pas facile, n'est-ce pas, de savoir qu'on est au centre de l'orage ? Nombreux sont ceux qui vous préféreraient mort... ou *remplacé*.

Remplacé ? Moi ? Impossible ! J'étais le prince d'Homana, le fils légitime de Donal le Mujhar et de la reine Aislinn. La reine n'était plus féconde ; il n'y aurait pas d'autre enfant. Comment pouvait-on penser à me remplacer ?

— J'ai changé d'avis, fit Strahan. Epousez votre cousine ; le moment venu, je prendrai vos fils. Laissez-moi vous dire votre avenir, mon seigneur, fit Strahan. Laissez-moi vous montrer ce qui va se passer, quoi que vous fassiez pour infléchir ce que les dieux eux-mêmes ont décrété.

Il dessina une nouvelle rune. Les couleurs se fondirent, puis se séparèrent de nouveau : le Lion rampant d'Homana et un arc cheysuli, suspendus en l'air, attendaient.

— Les Homanans ne veulent pas d'un métamorphe cheysuli sur le trône. Les Cheysulis ne veulent pas d'Homanan non élu ; le fils de Donal est les deux *et* aucun des deux. Que pensez-vous qu'il arrivera ?

Les yeux de Strahan brillaient d'une lueur étrange à la lumière des formes scintillantes.

— Occupe-toi de ton peuple, Niall, dit-il doucement. Observe tes amis et tes ennemis. Prends garde, car ils risquent de forger une alliance contre toi...

Les deux formes se fondirent en une seule. Je vis le visage de mon frère, et celui que je savais être le mien, naître des flammes.

— Non, répéta Strahan. Je n'ai pas besoin de m'occuper de vous. Je laisserai les autres s'en charger.

CHAPITRE III

— Tu aurais dû venir me voir *d'abord* ! Sais-tu combien je me suis inquiétée depuis que ce cheval est rentré sans toi ?

Je ne pouvais rien expliquer à ma mère, pas avant d'avoir parlé à mon père.

Je savais la cause de son angoisse : elle avait donné le jour à un seul fils. Mais je ne pouvais m'empêcher de lui en vouloir. Parfois, la pression était insupportable.

Certes, tu n'es pas le fils de Karyon, disait-elle souvent, mais tu es de son sang. Tu lui ressembles tant ! N'as-tu jamais regardé dans le miroir d'argent poli ?

J'avais souvent regardé. Je n'y voyais qu'une pâle imitation, à laquelle manquait la patine de l'original.

— Je voulais me changer d'abord ! Est-ce trop demander à ma royale mère ? dis-je d'un ton irrité.

Au même moment, mon père entra dans mes appartements.

— Niall.

Il ne dit rien d'autre, mais cela suffit.

— Je suis désolé, mère, fis-je, sincèrement contrit.

— Te laver aurait pu attendre.

Ma mère ne vivait que pour perpétuer la légende de son père bien-aimé ; elle était fière d'avoir donné un héritier à Karyon, un *véritable* héritier, pas un Cheysuli choisi faute de mieux.

— Je vais bien. Je suis seulement mouillé et sale. Et affamé.

— Ian ? demanda mon père.

— Il est resté à la Citadelle. Il y passera la nuit.

— Niall..., soupira ma mère.

Mon père posa les mains sur les épaules de son épouse et la détourna de moi, avec douceur mais insistance.

— Je m'occupe de lui, Aislinn. Nous avons des invités auprès desquels j'aimerais que tu retournes.

Ma mère vérifia instinctivement l'état de sa coiffure. Il n'en était nul besoin ; elle était impeccable, comme toujours. Sa chevelure rousse était contenue par un filet d'or orné de perles. Malgré ses trente-six ans, elle n'avait pas un cheveu blanc. Sa beauté était intacte, mais elle avait quelque chose de fragile, comme si le poids de son rang risquait de la briser à tout moment.

— Je sais, dit-elle. Mais je me demande pourquoi tu as décidé de les recevoir.

— Les rois font ce qu'ils ont à faire. Nous sommes en paix avec Atvia, Aislinn. Nous ne pouvons pas rompre l'alliance en étant impolis.

Ses grands yeux gris (les yeux d'Electra, disait-on) se posèrent brièvement sur moi.

— Cela te concerne aussi, Niall. Si ton père ne te dit pas tout, viens me voir. Je le ferai.

Je sentis la tension monter entre eux. Puis ma mère se détourna, ouvrit la porte et sortit.

Je restai seul face à mon père. Le Mujhar d'Homana, et à mes yeux un *guerrier* cheysuli.

Un fils regarde rarement son père comme un *individu*. Je ne faisais pas exception à la règle.

Pourtant je détaillai le visage qui ressemblait si peu au mien. Il avait la forme caractéristique de celui des Cheysulis, anguleux et dur. Les soucis de sa charge avaient creusé des rides entre ses sourcils noirs et au coin de ses yeux jaunes.

Pour la première fois depuis longtemps, je remarquai les cicatrices de sa gorge, me souvenant comment Strahan avait essayé de le tuer en lançant sur lui un oiseau-démon nommé Sakti.

Mon père était grand, mais pas autant que moi, qui avait la carrure de

Karyon. En me débarrassant de mes vêtements mouillés, je continuai à l'observer, me demandant comment il avait réagi quand Karyon lui avait légué le trône du Lion. Qu'avait-il pensé en comprenant qu'il lui faudrait altérer nombre de traditions pour s'accorder à la prophétie, parce qu'il serait le premier Mujhar cheysuli en quatre cents ans ?

J'allais être le deuxième.

Nu, je marchais vers l'antichambre et grimpai dans le bain fumant, fleurant bon le clou de girofle. Puis je fis signe aux serviteurs de sortir afin que je puisse discuter en privé avec mon père.

— Alors ? demanda-t-il.

J'allai au vif du sujet.

— J'ai rencontré un homme ce soir. Il avait un message pour le prince d'Homana. Il m'a dit que je ne devais pas épouser ma cousine atviennne.

Il fronça les sourcils.

— Etrange qu'il dise cela justement *aujourd'hui*.

— Pourquoi ?

— Parce que les Atviens que nous recevons ce soir sont là pour discuter de tes fiançailles. Alaric pense qu'il est temps qu'elles se transforment en mariage.

— Maintenant ?

— Aussi tôt que possible. (Il soupira.) Alaric et moi avons conclu un accord il y a près de vingt ans. Il est en droit d'attendre que celui-ci soit respecté.

Je sais que mon père n'aime pas beaucoup les Atviens. Il les a combattus. Le frère d'Alaric a tué Karyon ; Alaric a exigé la main de sa sœur pour sceller l'alliance. Mon père a accepté parce qu'il n'a pas vu d'autre moyen d'unir les lignées adéquates.

Alaric obtint ce qu'il demandait. Il eut même une fille, nommée Gisella, mais pas d'autre enfant, car Bronwyn mourut en donnant le jour à ma cousine demi-cheysulie.

— Eh bien, je m'y attendais, dis-je. Vous ne me l'avez jamais caché. C'est mon *tahlmorra*.

Mon père sourit. Personne ne l'aurait qualifié de *vieux*, mais il n'avait pas non plus l'air jeune. Pourtant, il venait de passer quarante ans. Mais les soucis et les responsabilités peuvent changer l'homme le plus bouillant...

— La coutume atvienne demande un mariage par procuration avant que la véritable union soit célébrée.

— Quand aura lieu la cérémonie ?

— Oh, demain matin, je suppose.

— Demain ? dis-je, stupéfait. Sans avertissement ?

— Oui, soupira-t-il. J'aurais préféré être prévenu... Mais Alaric prétend qu'il a envoyé un message il y a quelques mois. Peu importe. Les fiançailles ont été conclues de bonne foi. Alaric a le droit de demander que les noces aient lieu ; Gisella a dix-sept ans, l'âge de se caser. Quand le mariage par procuration sera accompli, tu partiras à Atvia pour en ramener ta *cheysula*.

Il prononçait le mot de la Haute Langue d'une façon subtilement différente de la mienne. Comme Ian, il avait été élevé à la Citadelle. Ils se ressemblaient beaucoup, son fils et lui.

Et Strahan me l'avait fait cruellement remarquer.

J'oubliai aussitôt le mariage.

— *Jehan*. L'homme qui m'a dit de ne pas épouser Gisella... C'était l'Ihlini, Strahan.

Il se leva d'un bond, renversant son tabouret.

— *Strahan* ! (Puis, après un instant :) Tu es sûr ?

— Oui. J'ai vu ses yeux : un bleu, un marron. Et il lui manque une oreille.

— Oui ! Finn a pu faire au moins ça avant de mourir !

Il s'interrompt. Une grimace chagrinée déforma un instant ses traits.

— Par les dieux, j'ai prié pour que ce *ku'reshthin* me tombe entre les mains.

L'expression du regard de mon père s'altéra, ses poings se fermèrent,

ses ongles s'enfonçant dans ses paumes. Je n'aurais pas cru qu'une telle haine puisse l'animer. Je l'avais déjà vu en colère, irrité par les bêtises des autres, mais jamais ainsi. Je me sentis redevenir tout petit.

— Il ne t'a pas fait de mal ?

— Il m'a donné... un avant-goût de son pouvoir, mais il ne m'a rien infligé de permanent.

Je repensai à ses derniers mots. Rien de permanent ? C'était, je n'en doutais point, une ruse ihlinie ; mais qui risquait de réussir.

Me remplacer, avait dit Strahan. Je détournai le regard.

— Niall ! Tu es sûr qu'il ne t'a rien fait ?

— Non, affirmai-je aussi calmement que possible. Il m'a dit de vous donner le bonjour.

— Toujours poli, Strahan. Même quand il tue.

— Pourquoi m'a-t-il laissé vivre ? Il aurait sans doute été mieux pour lui de m'ôter de son chemin.

— C'est une caractéristique ihlinie ; ils aiment jouer avec leurs ennemis avant de les tuer. Tynstar l'a fait avec Karyon ; pourtant Karyon l'a tué, comme tu le sais. Je peux t'assurer que Strahan ne t'a pas laissé la vie par compassion, mais par... anticipation. Tu fais partie de son jeu. Quand il en aura terminé avec toi, il mettra fin à la partie. Comme il l'a fait avec Finn.

Cela me fit froid dans le dos. Mon père ne doutait pas du pouvoir de l'Ihlini. Je me souvins de sa menace de s'emparer de mes fils. Je me demandai comment Strahan pouvait être si sûr que j'en aurai...

— Si... Si j'avais su à quel point vous le haïssez, j'aurais essayé de le tuer, dis-je.

Il resta immobile, comme s'il n'avait pas entendu ce que j'avais dit. Puis il marmonna quelque chose dans la Haute Langue. Il s'agenouilla et prit ma main dans les siennes.

— N'essaie jamais, Niall, dit-il d'une voix rauque. Il te tuerait. Il t'enlèverait à moi comme il a pris tous les autres, et je serais *seul*.

Il avait les mains glacées ; je compris qu'il avait peur.

Mon père, avoir peur ?

— Comment pouvez-vous être seul alors que vous avez une multitude de gens autour de vous ?

— Qui ? demandait-il d'une voix incertaine.

— Ma mère ! dis-je, stupéfait qu'il n'y ait pas pensé. Taj et Lorn, le général Rowan, Ian et Isolde.

— Oui, admit-il d'une voix rauque. Je les ai tous, mais... ce n'est pas la même chose. Regarde ce que j'ai fait à ta *jehana*. J'aurais voulu lui offrir l'amour dont elle est avide, mais je ne peux pas. Tant de choses se sont éteintes en moi quand Sorcha... est morte.

Même maintenant, il ne parvenait pas à dire la vérité : sa *meijha* cheysulie, la mère de Ian et Isolde, s'était donné la mort car elle ne supportait pas de le partager avec une Homanane.

— Il y a beaucoup d'affection et de respect entre Aislinn et moi, reprit-il, mais ce n'est pas de ça dont elle a besoin. Je ne peux pas lui mentir alors qu'elle mérite tellement mieux.

J'écoutais en silence, reconnaissant de savoir enfin la vérité, mais troublé. Il me parlait d'adulte à adulte ; pourtant, je me sentais encore si jeune !

— Mes *lirs*... Oui, je partage avec eux tout ce qu'un guerrier doit partager. Mais ils sont des *lirs*, pas des humains, ni des membres de ma famille. Quant à Rowan... Nous travaillons bien ensemble, et j'ai toute confiance en lui. Pourtant, je ne suis pas Karyon, qu'il révérait. Jamais je ne serai à l'aise avec lui sur un plan personnel. Ian et Isolde sont tout ce qu'un père peut désirer. Mais ce sont des bâtards aux yeux des Homanans. Tu vois, Niall, il ne me reste que toi. (Il eut un sourire teinté d'amertume.) Aucun d'eux n'est né de la prophétie. Aucun d'eux ne connaîtra ce que j'ai connu. Pas comme *toi*.

Je restai silencieux un long moment. Puis je lui posai une seule question.

— Si vous en aviez le pouvoir, souhaiteriez-vous que les choses soient différentes ?

Il eut un rire triste.

— Quel guerrier ne le désirerait pas, en regardant son *tahlmorra* en

face ? Je voudrais tout changer, je ne voudrais rien changer. C'est un paradoxe, Niall, que peu d'hommes ont vécu. Karyon pourrait te répondre. Duncan et Finn aussi. Mais ils ne sont plus, et je n'ai pas les mots qu'il faut.

— *Jehan...*

Mais il se détourna et quitta la salle.

CHAPITRE IV

Dans mes rêves, j'étais un rapace. Je sentais le vent s'engouffrer sous mes ailes, me portant de plus en plus haut. Mais je voulais descendre. J'orientai mes ailes vers le sol et plongeai.

Je dépassai les murs du jardin du château ; j'aperçus alors les deux fillettes.

Elles étaient très jeunes, apparemment du même âge. J'entendis des voix de soprano s'élever vers moi, portées par la brise.

Mais quelque chose clochait. Les deux fillettes se regardaient d'un air sauvage, tiraillant l'objet qui se trouvait entre elles.

Je m'approchai. C'était une poupée de chiffon, rien de plus. Mais il y en avait une seule, et deux enfants. Cela ne présageait rien de bon.

Je ne vis pas leurs visages, seulement la couleur de leurs cheveux et de leur peau. Elles étaient antithétiques : une brune à la peau couleur de bronze, l'autre blonde au teint crémeux.

— Elle est à moi, elle est à moi ! cria la brune.

— Non, elle est à moi ! répliqua la blonde.

Ce qui devait arriver arriva : les coutures de la poupée cédèrent ; les haricots secs qui l'emplissaient se déversèrent sur l'herbe.

Mon ombre glissa sur elles. Elles me virent enfin.

Elles jetèrent les morceaux déchiquetés de la poupée et tournèrent la tête vers le ciel.

Aucune des deux n'avait de visage.

Un poids m'écrasa. J'essayai de m'asseoir. En vain. J'ouvris la bouche pour crier. Puis je sentis l'odeur forte et chaude d'un puma.

C'était Tasha. Elle ronronnait. Son museau frais effleura mon nez, puis elle se mit à me lécher.

— Ian ! criai-je sans oser bouger. Tasha ! Ça suffit !

Elle continua un instant, et sauta du lit. Je m'assis aussitôt.

— Ian ! Que se passe-t-il ?

— Il fallait que tu te réveilles, dit mon frère depuis le pied du lit. Bien sûr, je ne suis pas vraiment un valet de corps, mais je devrais faire l'affaire pour t'aider à te préparer à ton mariage.

Le réveil brutal, après ce rêve hideux, m'avait laissé un mal de tête tenace. Je me massai le front pour tenter de chasser la douleur.

— Que fais-tu là ? grognai-je. Je croyais que tu voulais rester à la Citadelle.

— Et rater ton mariage ? Jamais ! Notre *jehan* m'a fait prévenir par Taj la nuit dernière.

— Ce n'est qu'un mariage par procuration. J'ai le temps de manger et de m'habiller avant la cérémonie.

— Tu mangeras après le mariage, dit-il. Le jeûne améliorera peut-être ton humeur.

— Me faire réveiller par Tasha, c'était ton idée ?

— Elle t'aime bien, répondit mon frère, considérant que c'était une explication suffisante.

Je le regardai, et vis ce que je ne serais jamais.

Dieux, donnez-moi un lir et le droit de porter l'or cheysuli à mes bras et à mon oreille !

— Elle m'aime bien..., répétais-je. (Une idée soudaine me vint.) Demande-lui. Demande à Tasha pourquoi je n'ai pas de *lir*.

Je ne lui avais jamais posé la question, respectant le lien privé qui existe entre l'homme et le *lir*. Mais quelque chose me poussait à le faire maintenant.

Ian se raidit.

— Je le lui ai déjà demandé, dit-il d'une voix sans timbre. Plusieurs fois. Pensais-tu que je n'essaierais pas ?

— Qu'a-t-elle répondu ?

Tendu en l'attente de la réponse de Tasha, j'ignorai le ton peiné de Ian. Je l'avais blessé, je le savais, mais je ne pensais qu'à ma propre douleur.

Ian détourna le regard. Je l'observai. Un muscle joua sur sa joue imberbe. Oui, imberbe. Les Cheysulis n'ont pas de barbe, alors que je dois me raser tous les matins, sous peine de ressembler davantage à Karyon.

— J'ai demandé, répéta-t-il. Mais je n'ai pas de réponse.

— Elle est un *lir* ! Les *lirs* connaissent toutes les réponses ! Demande-lui de nouveau.

— Non.

J'ouvris la bouche pour protester, mais la refermai aussitôt. Il était inutile d'insister. Je connaissais mon frère...

— Niall, dit-il, je te jure que si j'en avais le pouvoir, je te débarrasserais de ce fardeau.

— Je sais, fis-je sans le regarder. Je ne te blâmais pas.

— Ne te blâme pas toi-même, ajouta-t-il sans sourire. Crois-tu que je sois aveugle ? Je sais quelles nuits tu ne peux pas dormir, et quand tu ne peux pas manger. Je sais quand tu bois trop ; quand tu cherches les faveurs d'une femme pour oublier. Je suis ton *rujholli* et ton homme lige. Je ne suis pas toujours avec toi, mais je *sais*. A mes yeux, cela ne te diminue pas.

Oui. A ses yeux. Pour les autres guerriers du clan, j'étais seulement un Homanan.

— Que te voulait Ceinn ?

Il ne s'attendait pas à cette question.

— Ceinn ? C'est... un imbécile.

— Cela avait quelque chose à voir avec moi.

— Non, plutôt avec moi. Laisse tomber, *rujho*. Rien de positif n'en sortirait.

— Et si je refuse d'abandonner ?

— Depuis quand as-tu réussi à me faire parler quand j'ai décidé de me taire ?

C'était vrai. Je désignai un des coffres à vêtements.

— Que vais-je porter pour cette cérémonie ?

— Cela dépend ; quel homme veux-tu être ?

— Quel homme... ?

— Cheysuli, ou Homanan ?

Je m'étais attendu à ce que la cérémonie ait lieu dans la salle d'apparat, mais le Mujhar avait choisi la salle secondaire, plus petite et pourtant impressionnante à sa manière. Les murs de pierre rose avaient été peints en blanc. Les fenêtres ornées de vitraux représentaient des scènes de l'histoire d'Homana. Le sol était de pierre brute, sans peinture. Le soleil filtré par les vitraux emplissait la salle d'une lueur nacrée.

— C'est un mariage par procuration, dit mon père en se levant du fauteuil qu'il occupait sur l'estrade basse, à l'autre bout de la salle. Mais il est aussi contraignant qu'un mariage homanan.

— Contraignant ! fit une voix coléreuse.

C'était Aislinn, debout près d'une fenêtre.

— Ce qui nous contraint en ce moment est une bêtise ! Niall serait mieux avisé d'en épouser une autre !

— Aislinn, dit mon père, nous avons déjà discuté de cela. Gisella est sa cousine, ta *harana* par ton mariage avec moi. Si tu la critiques, cela retombe sur nous !

— Ce n'est pas elle, répondit Aislinn. C'est son père. Oublies-tu que le frère d'Alaric a tué le mien ?

— Je ne risque pas de l'oublier. Tu me le rappelles assez souvent.

Ils restèrent face à face, aussi inflexibles l'un que l'autre. Je jetai un coup d'oeil à Ian, me demandant ce que la fierté de ma mère concernant son héritage faisait à celui qui n'était pas son fils.

Je soupirai. Mon mal de tête menaçait de recommencer.

— Bien. La cérémonie a-t-elle lieu, ou dois-je retourner à mes appartements ?

— Elle a lieu, dit Aislinn, en regardant toujours Donal.

Il n'y avait pas trace de triomphe dans l'expression de mon père.

— J'approuve ton choix de vêtements cheysulis, dit-il. Cela te va bien.

Je haussai les épaules.

— J'aimerais seulement que mes bras ne soient pas aussi nus.

— Je sais, Niall. Je comprends mieux que tu le penses...

J'avais choisi, mais sans avoir l'impression de faire ce qu'il fallait. Je n'avais pas gagné les vêtements de cuir d'un guerrier.

— Tu es aussi homanan, dit ma mère. Pense au sang qui coule dans tes veines.

— Celui de Karyon ? Oui, j'y pense, ma dame. Comme vous me le demandez souvent.

Elle se tourna vers Ian.

— C'était ton idée ?

— Non, ma dame. Je lui ai simplement offert le choix.

Elle ferma les yeux un instant.

— Je sais. Je te connais bien, Ian. C'est *moi*...

Elle s'interrompit, car un serviteur en livrée ouvrit la porte pour laisser entrer les Atviens.

Un homme et une femme. L'homme était grand et fort élégant. Je sentis en lui une puissance contenue, comme celle d'un faucon surveillant sa proie. Il escortait la femme, sa main tendue effleurant la sienne.

Regardant la femme, je regrettai que le mariage soit uniquement par procuration. J'allais l'épouser à la place de Gisella, pour sceller l'accord entre Homana et Atvia, mais je ne coucherais pas avec elle.

Cela, c'était réservé à ma *véritable* épouse.

Quel dommage...

Elle me faisait penser à une harpe dont les harmonies enchantent les hommes qui l'écoutent. Le souvenir d'Electra de Solinde, la mère de ma mère, me vint à l'esprit. Les légendes disaient qu'elle avait le pouvoir d'ensorceler les hommes d'un seul regard de ses yeux langoureux.

Pourtant, la femme ne lui ressemblait pas. Ses yeux et ses cheveux étaient noirs, alors que ma grand-mère avait été une blonde pâle aux yeux gris.

L'ourlet de ses jupes bruissa sur le sol de pierre. Souriant légèrement, la tête baissée avec humilité, elle irradiait pourtant la fierté et la force. Elle était belle, mais il y avait plus : elle savait que sa beauté lui conférait du pouvoir dans le monde des rois et des princes.

— Par les dieux, murmurai-je à Ian, y aurait-il moyen que j'épouse la mariée par procuration au lieu de la vraie ?

— Gisella serait plutôt déconfite, railla mon frère.

— Sans parler de l'alliance... Ah, tant pis, soupirai-je mélodramatiquement. Le *tahlmorra* réclame bien des sacrifices...

— Moi, en revanche, répondit Ian, je ne suis pas tenu par ces considérations...

J'allais répliquer, mais l'envoyé atvien parla.

— Je suis Varien, ambassadeur de la cour atvienne. Mon seigneur Mujhar, reine Aislinn, prince Niall, je vous présente la dame Lillith, envoyée par Alaric, seigneur des Iles Idriennes.

Shea d'Erinn ne serait pas d'accord avec ça. Lui et Alaric se battaient pour ce titre, je le savais ; ce n'était pas le problème d'Homana.

Lillith. Un nom étrange, mais pas déplaisant.

Soudain, Ian émit un petit bruit étranglé. Au même moment, Tasha gronda. La main de mon frère se porta sur son couteau ; mon père descendit de l'estrade et se campa devant la femme.

— Vous osez venir dans ma cité, dans mon palais ?

— Mon seigneur Alaric m'envoie, dit-elle en homanan, d'une voix basse et rauque.

— Sait-il ce que vous êtes ?

Elle esquissa un sourire.

— Mon seigneur Alaric sait tout sur moi.

— Qu'est-elle donc ? interrompit ma mère.

— Ihlinie, dit Ian.

— Cela veut-il dire qu'Alaric envoie une ennemie pour nous montrer ce qu'il pense du mariage ?

— Pas du tout, intervint Varien. Il a dépêché auprès de vous une dame qu'il tient en très haute estime.

— Je suis ihlinie, répondit Lillith. Je ne le nie pas. Mais le contentieux entre votre race et la mienne n'a rien à voir ici. Soyez assurés qu'Alaric désire cette union.

— L'union a été conclue entre Homana et Atvia. Nul n'a jamais mentionné les Ihlinis. En vous envoyant, il m'a donné l'occasion de rompre ces fiançailles, s'en rend-il compte ?

— Alaric n'avait pas l'intention de vous insulter. Les Cheysulis sont-ils si hostiles qu'ils ne peuvent mettre leurs griefs de côté pour le bien de leur royaume ?

— Demandez-nous *pourquoi* nous sommes hostiles ! cria Donal. Ma race est passée à deux doigts de l'extinction, à *cause des Ihlinis* !

Une ou deux fois dans ma vie, j'avais vu mon père aussi furieux. Ce spectacle me mettait mal à l'aise.

Varien fit mine de parler. Lillith lui posa une main sur le poignet pour le faire taire. Puis elle fit un pas vers mon père.

J'entendis le bruit d'un couteau sortant de son fourreau. C'était Ian. Il ne quittait pas l'Ihlinie des yeux. Je compris qu'il ne la laisserait pas vivre si elle tentait de tuer notre père.

— Mon seigneur Mujhar, dit-elle d'une voix douce, je ne vois pas d'Ihlinis dans votre palais. Nous avons perdu la bataille pour le trône du Lion.

Donal d'Homana éclata de rire.

— Oui, vous avez perdu. Mais ne croyez pas que nous sommes assez bêtes pour vous faire confiance, alors que vous adorez le dieu des ténèbres.

— Pensez-vous que je serve Asar-Suti, mon seigneur Mujhar?

— Ma dame, je pense que vous n'hésiteriez pas à coucher avec lui !

Lillith émit un rire de gorge.

— Oh, non, mon seigneur... Je ne couche qu'avec Alaric.

CHAPITRE V

Ma mère sursauta, puis se reprit.

— Vous êtes la putain d'Alaric ?

— Quel langage, dans la bouche de la reine d'Homana ! Je suis ce que les Cheysulis appellent sa *meijha* ; en homanan, vous diriez « maîtresse ».

— Si c'est vrai, vous insultez le Mujhar, dame Lillith, répondit ma mère. Oubliez-vous que sa sœur était l'épouse d'Alaric ?

— Bronwyn est morte voilà près de dix-huit ans. Avant, elle n'a jamais accueilli Alaric dans son lit avec beaucoup d'enthousiasme. Espérez-vous qu'il reste fidèle à une telle épouse ?

Mon père saisit Lillith par le poignet.

— Cela suffit, Ihlinie ! Je vous interdis de profaner le nom de ma sœur !

Je fus un peu surpris par sa véhémence. Ma tante et lui s'étaient séparés en mauvais termes, car Bronwyn ne voulait pas épouser Alaric. Il l'y avait obligée, pour le bien de la prophétie et des alliances politiques.

Jamais ils ne s'étaient revus ; je savais que mon père aurait donné n'importe quoi pour se réconcilier avec sa sœur.

— J'ai parlé crûment, je vous l'accorde, comme la reine l'a fait.

— La putain d'Alaric, oui ! cracha Aislinn. Vous ne méritez pas mieux. Eh bien, vous pouvez retourner à Atvia et lui dire qu'il cherche un autre époux pour sa fille !

— Lâchez ma main, ordonna Lillith à mon père, ignorant l'intervention d'Aislinn.

Il hésita, puis la libéra.

— Mon seigneur Mujhar, intervint Varien, je comprends les sentiments de la reine. Mais je crois qu'il vaudrait mieux qu'elle reconsidère ses paroles. Il en est comme je l'ai dit : le seigneur Alaric estime grandement dame Lillith.

— Dans son *lit* ! cracha Ian.

Lillith tourna la tête vers lui.

— Dans son lit et hors de son lit. Pourquoi ? Vous aimeriez essayer aussi ?

Ian eut un rire méprisant.

— Je préférerais coucher avec une lépreuse !

Elle ne répondit pas tout de suite, mais observa Ian, relevant légèrement la tête.

— Etes-vous parent du prince d'Homana ? demanda-t-elle.

Ian répondit par pure courtoisie, même si le ton de sa voix était sec.

— Nous avons le même père.

— Ainsi, vous êtes le *bâtard*.

Cela nous prit tous par surprise. Le visage de Ian perdit toute couleur. Etant cheysuli, il était habitué aux insultes occasionnelles des Homanans. Mais celle-ci sortait de la bouche d'une femme, une Ihlinie !

Je levai la main avec l'intention de gifler ce délicieux visage.

Ian m'arrêta.

— Non.

— *Rujho...*

— Non, répéta-t-il. Inutile de te salir les mains.

— Lillith..., dit ma mère d'une voix calme.

Elle avait retrouvé sa contenance. La femme que je voyais devant moi était l'héritière de Karyon.

— Lillith, je ne vous permets pas d'insulter le fils de mon époux, pas plus que le mien. Sinon, je vous ferai jeter hors du palais, et peu importe dans quel lit vous coucherez !

J'eus plaisir à entendre ma mère défendre ainsi mon frère.

— Très bien, ma dame, dit Lillith. Plus d'insultes, mais des choix.

— Des choix ? Quels choix une Ihlinie peut-elle proposer ?

Lillith se tourna vers le Mujhar.

— *Votre* choix, mon seigneur. Vous pouvez me renvoyer à Atvia avec Varien, et briser les fiançailles. Je vous ai donné assez de raisons.

— Délibérément, répondit Donal. Oui, je comprends votre jeu. Et l'autre choix ?

Varien répondit pour elle.

— C'est simple, mon seigneur. Ne tenez pas compte de la race de la dame, et procédez à la cérémonie.

Ma mère ricana.

— Pensez-vous que nous puissions ignorer ce qu'elle a dit, sans parler de ce qu'elle est ?

Non, répondis-je intérieurement. *Pour le chagrin qu'elle a causé à mon frère, j'aimerais la renvoyer à Alaric.*

— Votre décision, mon seigneur ? demanda Varien.

Mon père ne répondit pas immédiatement.

— Alaric et Shea ont conclu une trêve, annonça-t-il enfin.

Je fronçai les sourcils. Quel rapport entre cela et mon mariage ?

Les lèvres de Varien se pincèrent. Je compris que la réponse de mon père l'avait pris au dépourvu.

— Oui, dit Donal, une trêve. Laissez-moi émettre une hypothèse, ambassadeur. Reprenez-moi si je me trompe. La cessation des hostilités permet à Alaric d'avoir une armée unie et forte pour la première fois depuis des dizaines d'années. Ai-je raison jusque-là ?

Varien inclina brièvement la tête.

— Que fait-il ? Quel lien y a-t-il entre ce point et mon mariage ?

Ian fit un sourire ironique.

— Ferme la bouche et ouvre les oreilles, tu le découvriras !

— Atvia n'a jamais pu vaincre Homana car ses forces étaient divisées. Désormais, Alaric peut lever deux fois plus d'hommes pour marcher sur Homana. Ainsi, si je romps les fiançailles et qu'Alaric se retourne contre moi, comme il en a le droit, il y a de bonnes chances qu'il triomphe, et qu'il devienne Mujhar.

— Assez de spéculations, intervint Lillith. Mon seigneur Mujhar, parlons clairement. Vous pouvez interpréter les raisons de ma présence ici comme il vous plaira. Mais n'oubliez pas que si la guerre éclate, Atvia court toujours le risque de la perdre. Alaric a plus à gagner à conclure le mariage qu'à le faire annuler.

— Alors, pourquoi tout ça ? demanda ma mère. Par les dieux, Ihlinie, n'avez-vous aucune explication ?

— Si. Mais je vous la laisse deviner.

Mon père se tourna vers moi.

— La décision appartient au prince d'Homana. C'est lui qui doit épouser la fille d'Alaric.

Je ne m'étais pas attendu à cela.

J'aimerais renvoyer Lillith à Atvia avec pertes et fracas, mais cela ne vaut pas une guerre.

Je traversai la pièce et pris la main de dame Lillith.

De près, elle était encore plus belle, mais c'était une beauté dure et hautaine.

— Dame Lillith, dis-je tranquillement, rien ne saurait me faire plus plaisir que ce mariage.

Ses yeux cerclés de khôl me scrutèrent. Elle sourit.

— Je vois que vous connaissez les enjeux, après tout.

— Non, fis-je en souriant aussi, mais je suis un élève appliqué.

— Ian, dit mon père, veux-tu envoyer chercher le prêtre ?

Lillith continua de sourire, comme si elle avait gagné la partie.

CHAPITRE VI

— « Niall, prince d'Homana, promettez-vous de prendre soin de la princesse d'Atvia ? » ânonna mon frère. « Niall, né des Cheysulis, acceptez-vous d'honorer et de respecter Gisella d'Atvia ? » Et ainsi de suite. Tu remarqueras qu'il n'a pas parlé d'amour. Pour un prêtre homanan, il ne manque pas de bon sens !

— N'empêche, il m'a été pénible de prononcer les vœux. J'avais beau me répéter qu'ils étaient destinés à Gisella, je devais les dire à *Lillith*.

— Maintenant, tu es lié à tout jamais, dit Ian. La loi homanane est inflexible. Elle ne permet pas de mettre fin à un mariage, quelles qu'en soient les raisons. C'est idiot. Regarde Karyon. Il aurait dû avoir le droit de répudier Electra et de se remarier. S'il l'avait fait, il aurait peut-être engendré un fils. Tu ne serais pas le prince d'Homana...

Et je ne serais pas lié pour l'éternité à Gisella, que je n'ai même pas rencontrée...

La cérémonie avait eu lieu une heure plus tôt. Tout le monde était parti rapidement, après avoir partagé l'obligatoire coupe de vin nuptial avec Varien et Lillith.

Ian était assis dans le fauteuil rembourré de Donal. D'année en année, il ressemblait de plus en plus à notre père.

Je repris du vin. J'avais intérêt à me méfier, ou j'en paierais le prix demain.

— T'es-tu jamais demandé ce que serait ta vie si tu étais l'héritier du trône du Lion ?

— Je serais mort, répondit Ian sans hésitation.

— Pourquoi ? demandai-je, horrifié.

— Crois-tu que les Homanans m'autoriseraient à monter sur le trône ? Je suis un bâtard, et un Cheysuli moins... discret.

— Notre père est cheysuli.

— Karyon l'a choisi. De lui, ils auraient accepté n'importe qui. Niall, tu n'es pas en danger. Tu es le fils d'Aislinn. Tu as le sang de Karyon.

— Et son aspect. (Je jurai à voix basse.) Ainsi, je suis autorisé à survivre à cause d'une ressemblance...

— Ne t'y méprends pas, je n'accuse pas tous les Homanans de vouloir la mort des Cheysulis. Mais *certain*s préféreraient que Karyon n'ait jamais mis fin à la purification.

— Oh ! Tu parles des fanatiques.

— Les *a'saii*... Comme Ceinn.

— Comment ?

— *A'saii*. C'est un mot de la Haute Langue. Il signifie fanatique.

— Qu'a-t-il à voir avec Ceinn ?

— Rien, dit Ian d'un air gêné.

— Je ne suis ni sourd ni idiot, *rujho*. Ceinn est entré dans ton pavillon, à la Citadelle ; il a commencé à parler avant de s'apercevoir que tu n'étais pas là. Maintenant tu le traites *d'a'saii*. Je veux savoir ce que cela signifie.

— Ce que je t'ai dit : Ceinn est un imbécile. Il prône la pureté de la race cheysulie ; il professe que les Cheysulis doivent se reproduire entre eux. Mais nous avons besoin du sang nouveau promis par la prophétie...

— Je le sais. Cela signifie que mon sang est impur à ses yeux, et que je ne devrais pas être l'héritier du trône.

— Oui.

— Et il pense qu'il ferait un meilleur héritier ?

— Non. Il dit que le trône du Lion devrait me revenir, à moi. Il estime que mon sang est plus pur.

— Il oublie que Sorchia était à demi homanane ! dis-je amèrement. Ta lignée n'est pas plus directe que la mienne !

— Notre père a le Sang Ancien par sa mère, la dame Alix. De ton côté, il y a du sang solindien. Electra était ta grand-mère, pas la mienne.

— Ainsi, ce qui me rachète aux yeux des Homanans, le sang de Karyon, me dévalue aux yeux des Cheysulis.

Je lançai ma coupe de vin contre le mur le plus proche. Elle atteignit un vitrail. Le verre coloré éclata et s'éparpilla sur le sol.

Mon clan ne m'accepte pas. Ma race me rejette.

— Niall, dit Ian en me saisissant les poignets. Assieds-toi. *Shansu, rujho, shansu*. Une telle colère détruit l'âme.

— Combien sont-ils, Ian ? Combien d'a'saï ?

— Peu, je te l'assure. Crois-tu que je permettrais à Ceinn ou à un autre de faire du mal à mon *rujhollo* ? Quel homme lige serais-je ? Quel frère ?

Frère. Il était rare que Ian recoure à l'homanan ; pour ma part, j'utilisais assez peu la Haute Langue.

— Et voudrais-tu du trône ? En aurais-tu envie ?

— Si j'essayais, les Homanans auraient tôt fait d'avoir ma tête au bout d'une pique ! Ai-je l'air d'aspirer au martyre ?

— Non, dis-je avec un rire malaisé. Ian, j'ai besoin de toi. Ici, ou à Atvia.

— Atvia, dit-il. Je pensais que nous en viendrions à ça !

— Dans une semaine, dès que les traités commerciaux seront signés entre le Conseil et Varien, le vaisseau des Atviens repartira. Je dois aller avec eux pour ramener mon épouse. Et je n'ai nulle intention de partir seul en compagnie de cette sorcière !

— Je suppose que je n'ai pas le choix, soupira-t-il.

— Jamais, dis-je en souriant. Ton *tahlmorra* te lie à moi.

— C'est un long voyage, commenta-t-il. Et Tasha qui déteste l'eau...

Jamais je n'avais quitté Homana ; l'idée d'un voyage par mer était à la fois effrayante et excitante. Il y avait eu quelques désaccords, au début, mais nous étions finalement convenus que j'irais chercher mon

épouse, pour lui marquer mon respect.

Les *a'saii* auraient suffi à troubler ma tranquillité d'esprit.

Mais il y avait aussi Lillith.

C'était une belle femme, qui savait manipuler les hommes. Etant une sorcière ihlinie, elle ne manquait pas de ressources. Ainsi me trouvais-je en train d'accepter de l'accompagner dans Mujhara pour lui faire visiter la ville.

— Seuls ? lui demandai-je.

— Nous sommes mariés, répondit-elle. Il n'y a aucun mal à cela.

Son amusement m'irrita.

— Nous ne sommes pas mariés, fis-je remarquer. L'union n'a pas été consommée.

Lillith sourit.

— Il ne tient qu'à vous qu'elle le soit.

— Non, dis-je froidement, sans essayer d'être poli ou diplomate.

— Si vous avez peur de moi, mon seigneur, pourquoi ne pas emmener votre guerrier de frère ? Sa magie m'empêchera d'utiliser la mienne.

Si j'avais été plus arrogant, j'aurais sans doute refusé ; au lieu de cela, je fis appeler Ian et je lui expliquai la situation. Il appela Tasha, et nous partîmes dans les rues de la ville en compagnie de Lillith.

Depuis trente-cinq ans que Karyon était rentré d'exil et avait accueilli de nouveau les Cheysulis sur leur terre natale, la plupart des Homanans s'étaient habitués à la vue des guerriers marchant avec leurs *lirs*. Même si Tasha les impressionnait, ils ne faisaient pas mine de s'en prendre à elle.

Bien que les rues fussent pavées, une fine couche de poussière ocre s'en élevait, ternissant les jupes rouges de Lillith. Elle ne s'en soucia point. Elle observait tout avec calme, sans s'apercevoir des regards que lui jetaient les hommes, ni entendre les murmures dépités des femmes.

Nous arrivâmes sur la place du marché, le centre de la vie de toute ville.

A Homana, c'est une vaste esplanade entourée de bâtiments. C'est là que chacun apporte ce qu'il veut vendre ou troquer.

La place était bondée.

— Est-ce toujours ainsi ? demanda Lillith.

— C'est jour de marché aujourd'hui. Le reste du temps, ce n'est pas aussi grave, même s'il y a toujours beaucoup de monde. C'est encore pire lors de la foire d'été.

— Rondule n'est pas aussi grande que Mujhara.

— Ne venez-vous pas de Solinde ? criai-je pour me faire entendre dans le bruit environnant.

— Oui. Atvia est désormais mon pays. Je l'ai choisi.

— *Rujho*, dis-je soudain, regarde !

Nous étions devant un marchand de fourrures. L'odeur des peaux fraîchement tannées était envahissante. L'étal montrait toutes sortes d'animaux : renard, ours, loup et puma, et d'innombrables autres.

Une des peaux avait exactement la couleur et la texture de la fourrure de Tasha. Je frissonnai ; même si les clans n'ont rien contre la chasse des animaux qui ne sont pas des *lirs*, la ressemblance avec Tasha me déplut.

— Magnifique, dit Lillith en caressant la dépouille du puma.

— Ma dame s'y connaît en fourrures, intervint le marchand d'un ton mielleux. (Il ramassa une peau de panthère noire et la drapa sur les épaules de Lillith.) Noir sur noir ; ma dame, vous êtes ravissante.

Lillith leva une main.

— Non, dit-elle. La blanche.

— Ma dame, elle n'est pas préparée.

— Je veux celle-là, dit Lillith sur un ton sans réplique.

Le marchand pris l'air gêné.

— Elle vient juste d'arriver. Je dois d'abord la traiter, la rendre présentable...

— Je veux la voir, dit Lillith.

L'homme s'exécuta. Il posa la fourrure devant Lillith.

— C'est un loup, dit-elle d'une voix où je crus discerner de la satisfaction.

— Oui, fit le commerçant. Le trappeur l'a amenée ce matin. Il faut que je la brosse, que je la nettoie...

— Ce loup doit avoir été une bête splendide, de son vivant.

— Il fallait qu'on le tue. Il transportait la peste. Ce n'est plus le cas, bien sûr. Je ne vendrais jamais une fourrure pestiférée !

— Quelle peste ? Il n'y en a pas à Homana.

— Au nord, de l'autre côté de la rivière DentBleue. Des bergers sont tombés malades après avoir aperçu un loup blanc au milieu de leurs moutons.

— Celui-ci ?

— Les trappeurs prennent tous les loups blancs qu'ils peuvent. Les bergers paient bien.

— Ravissant, murmura Lillith, les mains enfoncées dans la fourrure.

— Cela suffit, dis-je abruptement. Il y a d'autres choses à voir.

— Rien pour la dame ? demanda le marchand.

— Nous n'apprécions pas beaucoup qu'on massacre des animaux pour le plaisir de prendre leur fourrure.

— Mais il transportait la *peste* ! protesta le marchand.

— Balivernes ! dit Ian. C'était probablement les chiens de bergers qui étaient infectés !

— Ou les bergers, ajouta Lillith en souriant. J'en ai assez vu. Voulez-vous me raccompagner au palais ?

— Vous n'avez encore *rien* vu, dis-je, surpris. Il y a bien d'autres...

— J'en ai assez vu, répéta-t-elle. Rentrons, voulez-vous ?

Elle passa son bras dans le creux de mon coude.

Ian comprit son manège. Il me fit une petite grimace — amusement ou irritation, je n'aurais su dire.

Ian et Tasha nous suivirent à quelques pas. Elle les ignora tous deux.

Ihlinie ou pas, elle est la représentante d'Alaric, pensai-je pour ne pas céder à mon désir de repousser sa main de mon bras. Le peu que j'ai appris de la diplomatie auprès de mon père m'interdit d'être grossier avec elle, sauf si je n'ai pas le choix.

Je continuai pourtant à me demander si Lillith en avait réellement assez vu. Ou si elle avait vu *exactement* ce qu'elle était venue voir.

CHAPITRE VII

Nous prîmes la mer à Hondarth, en direction d'Atvia. C'était le chemin le plus rapide. En plus de Varien, de Lillith, de Ian, de Tasha et de moi, j'emmenai une escorte de seize hommes d'armes sélectionnés parmi la Garde du Mujhar. Ian, peu enclin au décorum, considérait tout cela d'un œil amusé. Je me sentais à la fois fier et résigné. J'étais satisfait d'accepter mon rôle d'héritier d'Homana et les traditions qui l'accompagnaient, mais je venais de comprendre à retardement que le mariage, même par procuration, m'avait ôté à jamais la liberté de me dérober à mes devoirs princiers.

Le temps fut clément durant notre voyage. Les pluies avaient cessé. Seule une faible brise gonflait les voiles de notre vaisseau.

Nous laissâmes derrière nous les murs blanchis à la chaux et les collines couvertes de lilas de Hondarth. Devant se profilait l'Ile de Cristal, entourée de ses brumes perpétuelles.

— C'est un lieu chargé d'histoire, *rujho*, me dit Ian, debout à côté de moi près de la rambarde. Tu y penses parfois ?

— J'y ai bien assez pensé quand les *shar tahls* me faisaient apprendre par cœur toutes les légendes !

— Oui, moi aussi... Maintenant, ces récits me semblent plus réels, plus compréhensibles.

— Je n'ai pas l'intention de réciter ces leçons, dis-je.

— Pourquoi ne pas me les raconter, à moi ? dit une voix sensuelle derrière nous. Vous savez sans doute que j'ai appris une histoire *différente*.

Je me tournai vers Lillith. Elle portait une cape indigo dont les bords ourlés d'un fil d'or se soulevaient dans la brise. Sa chevelure défaits volait autour de ses épaules. Je frissonnai, pensant à un suaire.

— Et si je vous disais ce que je sais de l'Ile ?

Elle se glissa entre Ian et moi, sans nous toucher, mais j'avais conscience de sa présence comme si elle était un vin trop capiteux pour que je garde mon bon sens.

— Elle est la terre natale des Cheysulis, reprit-elle. Le cœur d'Homana.

— Les Ihlinis, eux, sont apparus en Solinde, dis-je, un peu surpris qu'elle reconnaisse la vérité.

Elle me fit un sourire lointain.

— Les Ihlinis sont originaires d'Homana. Tynstar l'a dit à Karyon, peut-être aussi à votre père. C'est la vérité, Niall. Autrefois, les Ihlinis et les Cheysulis étaient aussi proches que Ian et vous.

— Ma dame, répondis-je sèchement, ce sont des mensonges que nous aimerions mieux ne pas écouter.

Ian intervint.

— Que savez-vous de Tynstar ?

Avant qu'elle puisse parler, je posai une autre question.

— Quel âge avez-vous, Lillith ? Je sais que les Ihlinis ont des charmes pour empêcher le vieillissement.

— Je vais répondre à vos deux questions : j'ai dépassé les cent ans, et Tynstar était mon père.

— Tynstar ? Comment... ?

— Vous pensez à Electra, n'est-ce pas ? Quand un homme vit plus de trois cents ans, il n'a pas une seule femme dans sa vie. Electra a été la dernière, mais pas la première. Ma mère était ihlinie.

— Strahan est votre demi-frère, dis-je, repensant à l'homme qui m'avait presque noyé dans la boue.

— Mon jeune frère, oui. Et il est si... *novice* dans son art... Il lui reste beaucoup à apprendre.

— Mais pas à vous, je parie ? dit Ian d'un ton dur. Vouliez-vous nous rappeler votre puissance ? Ne vous inquiétez pas, ma dame, je ne risque pas de l'oublier !

— Non, je le vois. Pourquoi pensez-vous que je vous veuille du mal ?

— Vous êtes ihlinie, répondit Ian.

— Et votre parente. Je suis la reine sans couronne d'Atvia. Alaric me suffit. Que ferais-je d'Homana ? Pourquoi supposez-vous que j'ai envie de le conquérir ?

— Vous êtes ihlinie, dis-je à mon tour.

Cela semblait une raison suffisante.

— Oui. Les seconds enfants des Premiers Nés, et donc une menace pour vous. Mais nous ne cherchons pas tous à empêcher la réalisation de la prophétie.

— Je sais ce qu'a dit Tynstar à Karyon et à mon père. L'accomplissement de la prophétie signifie la fin des Ihlinis. Comment pourriez-vous ne pas travailler contre elle ?

— Vous commencez à comprendre, je vois. Vous dites que nous sommes des démons, l'incarnation du mal... Mais nous nous battons pour survivre, comme vous l'avez fait. Que voulez-vous accomplir ? Un *qu'mahlin* cheysuli contre les Ihlinis ?

— Vous en avez assez dit ! cria Ian, livide.

— Croyez-vous ? Non, je ne pense pas. Mais il est vrai que vous êtes assez fanatique pour être *a'saii*.

Avant que je puisse lui demander d'où elle tenait sa connaissance de la Haute Langue, elle se détourna et partit.

Ian, *a'saii* ? Impossible !

Puis je regardai son visage décomposé et je ne fus plus sûr de rien.

— *Rujho...*, commençai-je.

— Elle a une langue de vipère !

— Une vipère peut-elle dire la vérité ?

— Tu la crois ?

— Non, dis-je, troublé. Je ne pense pas que les Ihlinis soient autre chose qu'hostiles envers nous. Mais si elle disait vrai sur leurs motivations ?

— Quelle importance ? lança Ian. Serais-tu moins mort si l'homme qui t'avait tué pensait l'avoir fait au service de sa race ?

— Non...

— Ne l'oublie jamais, dit-il.

En compagnie de Tasha, il alla de l'autre côté du pont.

Je restai seul, appuyé contre la rambarde.

Cheysulis, Ihlinis... Nous aimons, nous haïssons et nous combattons avec la même certitude.

Je frissonnai dans le vent glacé.

L'Océan Idrien est instable ; calme un jour, agité le lendemain. Au large de Solinde, près des îles d'Atvia et d'Erinn, il se déchaîna. Je découvris que je n'avais pas le pied marin par gros temps.

Je me traînai sur le pont quand le navire commença à craquer de façon alarmante. Je cherchai Ian.

Je fus trempé en quelques instants. La lumière était étrangement ocre. Mon estomac se rebella contre les mouvements incessants du navire.

Ian arriva derrière moi.

— Le capitaine nous suggère de descendre dans nos cabines.

— Non, marmonnai-je. Ici, au moins, je peux respirer !

— Ah ? fit-il, une lueur d'amusement dans les yeux. (Puis il redevint sérieux.) Niall, il a raison. Les vagues risquent de nous emporter.

Je regardai Ian ; lui aussi était trempé. L'eau faisait briller l'or de ses bracelets-*lir*.

— Où est Tasha ?

— Je l'ai envoyée en bas. Elle déteste l'eau. (Il tourna la tête vers l'océan en furie.) Par les dieux, Niall, *regarde ça !*

Nous n'étions pas des marins, mais il n'est pas difficile de se rendre compte qu'un orage est vraiment violent. Les vagues s'enflèrent, grossirent... Puis je levai les yeux au ciel.

— Par les dieux, Ian ! On dirait que les cieux sont *vivants* !

Le vaisseau plongeait, proue en avant. Je m'accrochai à la rambarde.

En vain. La vague monstrueuse s'abattit sur moi et m'entraîna. Je parvins à me rattraper à un filin. Sonné, du sang coulant de mon nez, je marmonnai :

— Ian... Où es-tu, *rujho* ?

— Niall ! entendis-je dans le lointain. Où es-tu ?

— Ici !

Le son de ma propre voix me parvenait à peine, dominé par le rugissement de l'orage.

Quelque chose me transperça la jambe. Je lâchai ma corde et glissai le long du pont incliné, vers la rambarde.

Un puma rugit.

Tasha, sans doute, à la recherche de son *lir*.

Je rampai, puis saisis quelque chose de solide, en bois. Des éclairs illuminèrent le pont ; Tasha était blottie contre un énorme coffre qui semblait fixé solidement au vaisseau.

Accordant mes mouvements à ceux du navire, je lâchai ma prise et courus. Je m'affalai contre le puma terrorisé et agrippai la poignée de cuivre du coffre.

— Tasha, Tasha, *shansu*, ma belle... L'orage va se terminer... Où est ton *lir* ?

Je savais qu'elle ne pouvait pas me répondre, mais je ne pus m'empêcher de poser la question.

Le puma retroussa les babines et gronda, de rage et de douleur.

Alors je remarquai une profonde déchirure dans son flanc. Elle saignait abondamment, l'eau de mer empêchant la blessure de se refermer.

— Non ! criai-je. Ne meurs pas, Tasha ! Sinon, Ian est perdu !

Une corde me frappa au visage, me renversant sur le pont. Je sentis la

douleur dans ma joue et dans mon œil. Tâtonnant, je localisai la coupure, sur ma pommette et en travers de ma paupière, déjà enflée.

Tasha gémissait de douleur et d'épuisement. Si Ian était encore vivant, la fin de Tasha le forcerait à pratiquer le rituel de mort.

Je rampai vers elle, enlevai mon pourpoint trempé et l'appuyai contre la blessure pour essayer d'arrêter le sang. Je frissonnai. Ma joue me faisait affreusement mal ; je n'y voyais plus que de l'œil gauche.

Le vaisseau frémit, puis s'arrêta net. Projeté sur le pont, je commençai à glisser vers l'eau. Au dernier moment, je fus arrêté par des gréements et ramené contre le pont. Tasha fut emportée par le flot ; elle tomba à l'eau.

Je ne pus que murmurer le nom de mon frère et celui de son *lir*.

Le vaisseau gémit quand la coque se fracassa contre des rochers. Je savais ce que cela signifiait.

— La terre ? Comment est-ce possible ?

Je me débattis dans les gréements. Le navire ne bougeait plus, mais il était incliné selon un angle tel qu'il n'y avait plus de pont où j'aurais pu me tenir debout. Je lâchai prise à cause de la force des vagues.

— Niall.

Je levai la tête et vis la femme accrochée à un espar. L'orage avait cessé ; la lune inondait Lillith d'une lumière argentée.

Elle me tendit la main, son sourire enjôleur promettant la survie.

— C'est votre choix, dit-elle. Je ne déciderai pas à votre place.

— Et... le prix de l'aide d'une Ihlinie ?

— La vie de votre frère, dit-elle, et celle de son *lir*.

— Jamais ! criai-je.

Je crachai. Puis je la maudis.

— Tant pis pour vous, dit-elle.

Sa main s'éleva avec grâce ; une flamme pourpre en jaillit et dansa dans sa paume. Elle porta ses doigts à sa bouche et souffla sur la

flamme. Dans une colonne de fumée, Lillith disparut.

— Par les dieux, si vous me voulez, vous serez obligée de venir me chercher !

L'espar auquel Lillith s'était accrochée se rompit. Il tomba et m'entortilla dans ses gréements. Un poids immense m'écrasa la poitrine.

Impuissant, je tombai dans la mer.

CHAPITRE VIII

Je revins à moi avec le goût du sel dans ma bouche et sur mes lèvres. Tout mon corps brûlait. J'étais allongé sur une surface râpeuse, entouré d'eau de toute part.

De l'eau ?

N'ayant pas la force de faire autre chose, je tentai d'ouvrir les yeux. Seul le gauche répondit à mon ordre. Il y avait du sable et des graviers sous ma joue.

Je bougeai un bras, péniblement, puis frottai mon œil valide pour le débarrasser du sable et du sel séché.

Je vis des rochers arrondis par l'érosion, et la mer toute proche. Les vagues gagnaient lentement sur le roc. La marée montait.

Il fallait que je bouge.

Je n'avais jamais senti une telle douleur auparavant. Les os de ma poitrine semblaient brisés ; tous mes muscles étaient endoloris.

Je m'assis avec précaution, un bras serré contre mon torse, l'autre sur le sable pour m'aider à me redresser.

Je regardai en direction de la mer ; le navire avait disparu.

Rujho ? O, dieux, vous m'avez pris mon frère !

Je m'aperçus alors que je n'étais pas sur la terre ferme, mais sur une minuscule avancée rocheuse, à moins de trente pas du rivage.

Je me sentais trop faible pour tenter d'y parvenir.

J'avais perdu une botte ; ma ceinture était intacte, ainsi que le fourreau orné d'argent. Mais le couteau avait disparu. A ma main droite, la chevalière au rubis étincelait sous le soleil. Quelqu'un serait sûrement prêt à m'aider en échange du bijou !

Je me levai péniblement, vacillant comme un vieillard. Mon œil droit

me faisait affreusement souffrir. La douleur, dans ma poitrine, était telle que je me penchai en avant pour tenter de soulager mes côtes.

La marée monte. Si tu ne bouges pas, la mer finira ce que les Ihlinis ont commencé.

Lentement, je parvins à atteindre le rivage. Quand j'y arrivai, la marée avait englouti mon perchoir rocheux. Je regardai vers la terre, me demandant si j'avais abordé à Atvia.

Je pensai aux cartes vues dans les salles du Conseil de mon père. Rien de bien précis ne me revint. Jamais je n'aurais cru que je regretterais un jour d'avoir séché les cours de géographie...

Ian dirait que c'est bien fait pour moi. Oh, Ian, je donnerais n'importe quoi pour que tu sois là. Tes réprimandes seraient les bienvenues.

J'entendis les bruits de sabots avant de voir les cavaliers. Douze hommes m'entourèrent presque aussitôt, leurs armes pointées sur moi.

Etonné par leur accueil, je regardai d'abord les fers de lance étincelants, puis les guerriers qui m'en menaçaient.

C'étaient des gaillards vigoureux ; peu d'entre eux auraient eu besoin de lever la tête pour me regarder, et j'ai pourtant la carrure et la haute taille de Karyon. Ces hommes étaient des soldats endurcis au cours de la guerre entre Atvia et Erinn.

— Sommes-nous à Atvia ? demandai-je en faisant appel à toute la dignité dont j'étais capable dans cet état.

Un des hommes s'approcha de moi jusqu'à ce que la pointe de sa lance appuie contre ma gorge nue. Portant un casque de cuir poli par l'âge, il avait une barbe blonde fournie et des yeux verts.

— Atvia, dit-il doucement. C'est Atvia que vous voulez ?

J'aurais désiré de l'eau, mais je n'allais pas la lui demander.

— Mon navire se dirigeait vers Atvia. Nous avons fait naufrage à cause de l'orage. Je ne sais pas où je suis arrivé.

— Pas à Atvia, mon garçon. A Erinn, le royaume de Shea, le seigneur des Iles Idriennes. Erinn, l'ennemi d'Atvia.

— Vous avez conclu une trêve, dis-je, surpris.

— Que savez-vous de ce qui se passe entre vos supérieurs ? dit-il, méprisant.

— Mes supérieurs, marmonnai-je.

J'avais mal partout. Cet interrogatoire m'agaçait.

— Emmenez-moi à votre seigneur. Je lui expliquerai tout.

— Qu'est-ce qu'un chiot trempé comme vous peut avoir à dire au seigneur Shea ?

J'aurais voulu rire, mais je n'en avais plus la force.

Je tendis ma main droite vers l'homme.

— Si vous voulez bien regarder la pierre de ma chevalière, vous verrez qu'elle porte un lion rampant. Je suis Niall d'Homana. Je n'avais pas l'intention de venir ici. L'orage m'y a contraint. J'ai besoin de votre aide.

— Niall d'Homana, dit l'Erinnien d'un ton moqueur. Nous sommes habitués au mauvais temps, ici. Qu'en est-il de vous, à Homana ?

— A Homana, coupai-je, je serais mieux traité, étant l'héritier du Mujhar.

— L'héritier de Donal, vous voulez dire ?

— Oui.

Je n'avais plus la force de discuter.

— Légitime, ou est-ce trop espérer ?

— *Ku'reshstin*, jurai-je à voix basse. J'ai dit que j'étais son *héritier*...

Je m'arrêtai, pris d'une quinte de toux qui me plia en deux. Je recrachai une partie de l'eau de mer que j'avais avalée.

L'homme baissa son arme.

— Tu as connu des moments difficiles, petit chiot ? dit-il d'un ton faussement compatissant. Bien, je vais m'assurer que tu seras traité selon ton rang... (Il plissa les yeux.) ... Dès que celui-ci aura été prouvé.

— *Ku'reshstin*, marmonnai-je de nouveau. Regardez la chevalière, imbécile.

— Que signifie ce mot ? Le nom dont tu m'as appelé ?

— *Ku'reshstin* ? C'est du cheysuli, bien sûr. La Maison d'Homana est cheysulie... Vous ne le saviez pas ?

Je m'attendais à d'autres questions, ou à des commentaires ironiques. Mais le soldat se tourna et donna un ordre à un autre homme. Celui-ci descendit de sa monture et me tendit les rênes.

— Prends le cheval, dit le chef. Je vais t'escorter à Kilore.

— Kilore... Le château de Shea ?

— La demeure de mon père.

Je me figeai. Je regardai le barbu blond, étonné.

— Oui, fit-il au bout d'un instant. Tu n'as pas entendu dire que Shea a un fils ? Je suis Liam, prince d'Erinn. L'héritier de Shea.

— Impossible ! fis-je.

Il rit.

— J'admets que je n'ai pas l'air d'un prince en ce moment. Pourtant, sous la cuirasse du soldat bat le cœur d'un noble. Mais cela suffit à tromper les Atviens quand ils essaient de mouiller sur nos rivages. Voilà ta monture, chiot. Rentrons à la maison.

— Chiot..., marmonnai-je. Quand je serais moins endolori, je te ferais rentrer ces mots dans la gorge.

Liam d'Erinn éclata de rire et enleva son casque de cuir. Des boucles blondes cascadèrent autour de son visage ; je me rendis compte qu'il n'était pas aussi vieux que je l'avais cru.

L'homme était mon aîné de dix ans au plus.

Je vacillai. Le rire de Liam s'éteignit.

— La mer t'a maltraité, mon garçon, et je n'ai pas été plus sympathique, n'est-ce pas ? Monte en selle, héritier d'Homana ; je veillerai à ce que tu reçoives les honneurs qui te sont dus.

Je me hissai péniblement sur le cheval. Si le prince érinien ne m'avait pas rattrapé par le bras, j'en serai tombé.

— Ian, marmonnai-je, où es-tu ?

— Ici, mon garçon, répondit Liam, pensant que j'avais prononcé son nom.

J'avais l'intention de m'expliquer, mais ma vue se brouilla et je perdis connaissance.

Je m'éveillai quand les cordes qui me liaient au cheval tombèrent. Je crachai quelques crins et me redressai.

— Je t'ai attaché parce que je craignais que tu tombes, dit Liam, debout près de ma monture.

— Nous sommes à Kिलore ? grognai-je.

— Oui, Kилore, le Nid d'Aigle d'Erinn, mon seigneur. Es-tu vraiment cheysuli ? Tu n'as ni le teint ni les yeux jaunes.

— Oui, marmonnai-je, je suis cheysuli, mais je ressemble à Karyon.

— Karyon ? J'ai entendu parler de lui. C'est un héros, n'est-ce pas ?

— C'était un homme, sans plus.

— Celui qui critique les légendes ne risque pas d'en bâtir une autour de lui.

— Je n'en ai nul désir ; tout ce que je souhaite au monde, c'est un *lir* !

— Un *lir* ? demanda-t-il. Un charme, un envoûtement ?

— Un animal, répondis-je. Un don des dieux. Sans eux, nous ne pouvons pas nous métamorphoser.

— Ainsi, sans *lir*, tu n'as pas la magie cheysulie ?

— Non, répondis-je entre mes dents.

Il secoua la tête.

— Il n'est pas avisé de le dire. Certains pourraient vouloir t'utiliser à leurs propres fins. Il vaudrait mieux leur faire penser que tu disposes de la magie.

— Il faut le laisser mettre pied à terre avant qu'il s'écroule ! dit une voix tonitruante.

Celui qui venait de parler était un homme robuste, bien plus âgé que Liam, mais doté de la grâce d'un guerrier beaucoup plus jeune. Sa barbe et ses cheveux blonds commençaient à blanchir. Ses yeux verts étaient vifs sous ses sourcils en broussaille.

— Shea, marmonnai-je, enfin !

— Fais-le descendre, dit le vieil homme. S'il n'est pas atvien, il a droit à mon attention.

— Il est homanan, dit Liam. Il dit que son vaisseau a fait naufrage à cause de la tempête. Il est le fils de Donal le Mujhar.

— Encore un orage créé par cette sorcière ihlinie... Ce qu'il affirme est-il vrai ?

— Oui, mon seigneur, répondit Liam. Regardez sa bague. C'est le lion rampant d'Homana.

— Qu'avez-vous à me dire, Homanan ?

— Rien, mon seigneur. Je n'étais pas censé arriver ici...

— Qu'on le fasse entrer ! beugla Shea. Qu'on lui donne à boire et à manger !

J'esquissai un sourire satisfait.

— Tu es accueilli royalement, petit chiot ! dit Liam. Shea a parlé !

Je mangeai et bus un peu trop. Quand j'eus terminé, Shea me demanda :

— Avez-vous rassasié votre faim et étanché votre soif ?

— Oui, mon seigneur, dis-je, intrigué par sa façon un peu archaïque de parler.

— Si vous ne veniez pas ici, où alliez-vous ?

— A Atvia, mon seigneur.

— Qu'avez-vous à faire avec mon ennemi ?

— Je pensais qu'il y avait une trêve... J'allais à Atvia pour épouser la fille d'Alaric.

— La petite Cheysulie ?

— Oui. Elle est ma cousine. Sa mère était ma tante.

— J'ai vu Bronwyn un jour. Il paraît que la fille est le portrait de sa mère. Pourtant, vous ne ressemblez à aucune des deux.

— Notre héritage est mélangé. Si Gisella ressemble à sa mère, son sang cheysuli est apparent. Le mien... ne l'est pas.

— Pourquoi épouser la gamine ?

— Alliance politique.

Liam se campa entre son père et moi.

— Alaric traite mon père d'usurpateur. Il revendique le titre de seigneur des Iles, auquel il n'a pas droit. Pourquoi Homana désire-t-elle une alliance avec le chacal atvien ?

— Il n'existe pas de trêve, je vois, fis-je au bout d'un instant.

— Alaric le croit, dit Shea. Parfois un mensonge ou deux aident à gagner les guerres.

La fatigue me rendit dangereusement honnête.

— Trêve ou pas, peu importe. Homana se moque de qui porte le titre de seigneur des Iles. Nous avons d'autres soucis en tête.

Shea se redressa dans son fauteuil.

— Une querelle minable entre des royaumes sans importance, c'est ce que vous voulez dire ?

— Non...

— Alors, que voulez-vous dire, petit chiot ?

Liam tient de son père, pensai-je ironiquement.

— Mon père a vaincu Alaric sur le champ de bataille il y a près de vingt ans. Depuis, le seigneur lui paie tribut deux fois par an. Atvia est notre vassal. A part nous verser sa dîme, nous ne savons pas ce que

fait ce pays. Vos batailles vous regardent.

— Oui, j'ai vu les vaisseaux emportant le tribut, deux fois par an, comme vous dites. Vassal d'Homana, Alaric a le droit de demander l'aide des Homanans.

— Il ne l'obtiendrait jamais. Mon père le déteste. Le frère d'Alaric, Osric, a assassiné Karyon, mon grand-père, faisant de Donal le Mujhar.

— Il ne voulait pas du titre ?

— Pas au prix de la vie de Karyon.

— Dans ce cas, pourquoi marie-t-il son fils Niall à Gisella d'Atvia ?

J'étais épuisé. Mon œil valide menaçait de se fermer tout seul.

— Pour l'alliance, marmonnai-je. Nous ne voulons aucun problème avec Atvia. Nous avons assez à faire avec Solinde et Strahan.

Shea se frotta la barbe.

— Alaric désire ce mariage ?

— Je le pense, mon seigneur. Je suis marié par procuration à... (Je ne pus prononcer le nom de la sorcière ihlinie.) Qu'allez-vous faire de moi, mon seigneur ? Me renvoyer à Atvia ?

— Vous êtes fatigué, mon garçon, et blessé. Il vous faut du repos. Mon fils va vous escorter dans votre chambre.

L'image de Shea vacilla devant mon œil.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, mon seigneur...

Shea et Liam échangèrent des sourires satisfaits.

— Si Alaric souhaite tant ce mariage, il devra payer pour l'obtenir.

— Payer ? demandai-je, à demi inconscient.

— Oui. J'obtiens les concessions que je lui demande, en échange du fiancé de sa fille.

Sa déclaration chassa presque ma fatigue.

— Et s'il ne désire pas vous accorder ces concessions ?

— Vous êtes l'héritier du trône d'Homana. Nous vous traiterons selon votre rang. Vous n'avez rien à craindre pour votre vie. Vous serez notre invité estimé... Aussi longtemps qu'Alaric résistera.

CHAPITRE IX

Kilore est appelée le Nid d'Aigle d'Erinn. Cela lui convient, car la forteresse est perchée sur une avancée rocheuse surplombant les flots. De là, on peut apercevoir Atvia, au nord du bras de mer de la Queue du Dragon.

Debout sur les remparts, je regardai au loin, maudissant le dragon qui m'avait volé mon *rujho*. Je connaissais trop bien le gémissement sinistre du vent. Toutes les nuits, il me faisait rêver de mon frère.

Mes côtes s'étaient ressoudées. Mon œil s'était rouvert. Je le regrettais presque, car cela me donnait plus de temps pour penser à Ian.

— Tu te languis de ton épouse atvienne ?

Je me tournai. Liam n'était pas habillé en soldat. Il portait des vêtements plus élégants, en laine bleue, fermés par des agrafes d'or martelé.

— Non, répondis-je. Il est difficile de se languir d'une femme qu'on n'a jamais vue.

— C'est une très belle fille. Je l'ai aperçue un jour, quand elle a navigué dans la Queue du Dragon pour venir voir les enfants de Shea.

Je n'avais pas envie de parler avec lui. Mais Liam savait s'y prendre pour me tirer de mes silences moroses.

— Tu as envie d'elle, dis-je.

— Ah ! C'est une explication facile, n'est-ce pas ? Non, mon garçon, je suis déjà marié ! Je n'ai rien à faire de cette petite. Tu peux l'avoir. Mais tu devrais savoir que les alliances conclues au lit ne durent pas toujours.

— Qu'en sais-tu ? fis-je, incrédule.

— Plus que tu penses. Ma mère était atvienne.

— *Atvienne ?*

— Oui. Shea l'a épousée pour régler cette maudite querelle entre nos royaumes. Quand je suis né, il a voulu un titre pour son fils, et il a revendiqué de nouveau celui de seigneur des Iles Idriennes. Alaric est mon oncle.

Ecœuré, je détournai le regard.

— Mon mariage fera de nous des parents, dans ce cas ?

— Si tu épouses la gamine.

— Qu'est-ce qui m'en empêcherait ? Je suis marié par procuration à Gisella. Ce mariage se fera.

— Petit, tu ferais mieux de t'en rendre compte : Alaric ne cédera pas aux exigences de Shea. L'Atvien peut trouver un époux pour sa fille n'importe où. Homana n'est pas le seul royaume du monde, et tu n'es pas l'unique prince disponible !

— Alaric n'a toujours pas envoyé de message ?

— Aucun, depuis le premier qui était une injure calculée. Il semble que la valeur du prince destiné à sa fille soit à la baisse !

— Qu'on me laisse écrire à mon père, et vous verrez quelle valeur j'ai !

Liam éclata de rire.

— Je ne doute pas que Donal tienne à son héritier. Mais cela nous vaudrait d'avoir toute l'armée homanane sur le dos. Tout ça n'est qu'un combat minable entre Erinn et Atvia. Non, Alaric attendra. Il ne préviendra pas Homana. Pour l'instant, il n'en est nul besoin.

— Nul besoin ! criai-je. Mon père ne sait même pas que son autre fils est mort !

Liam me regarda, choqué.

— Tu avais un frère sur ce vaisseau ?

— Oui. Il a coulé, avec tous les autres.

— Tu es certain qu'il est mort ?

Je haussai les épaules.

— Comment aurait-il pu survivre ?

— Tu as survécu, petit. Il a pu être poussé sur le rivage, comme toi.

— Il est mort, dis-je. Sans Tasha...

— Il est dur pour un homme de perdre sa femme, mais cela ne le tue pas toujours. Niall, il reste une chance...

— Tasha n'était pas sa femme, mais son *lir*. Sans elle, il est un homme mort. (J'attrapai son poignet et montrait les veines qui y puisaient.) Si je te coupais assez profondément pour que tout ton sang coule sur le sable, mourrais-tu ?

— Evidemment ! Ne dis pas de bêtises, petit...

— Oui. Parce que tu as besoin du sang pour vivre. Le *lir* est comme le sang. Sans lui, le guerrier meurt. C'est le prix que doit payer tout guerrier cheysuli. Sauf moi...

— Tu le souhaiterais ? A ce prix ? Si tu savais que la mort de l'animal signifie la tienne ?

— Oui, dis-je. Si les dieux m'offraient un *lir* en échange d'un œil, je leur donnerais volontiers les deux.

— Je suis désolé, dit-il. Tu es un prince, et un homme d'honneur. Tu mérites un meilleur traitement...

— Tu me laisseras envoyer un message à mon père ?

— Non.

J'aurais voulu l'étrangler.

— Par les dieux, Erinnien, me tortures-tu à plaisir ? Tu es pire que les Ihlinis !

— Ce ne serait pas dans l'intérêt de mon père. A ma place, tu agirais de même ! Shea ne peut pas prévenir Donal, ou nous serons à la merci des dons que les métamorphes possèdent.

— Je souhaiterais les avoir ! criai-je. Je te briserais comme un morceau de bois pourri !

Une voix calme nous interrompit.

— J'aimerais parfois que quelqu'un brise mon frère ! Son arrogance est sans limites.

Liam éclata de rire.

— Elle est de retour ! Nous ne connaissons plus un instant de paix. Niall, je te présente Deirdre d'Erinn. Ma sœur.

Elle était une version féminine de Liam, sans les aspérités. Grande et mince, sa chevelure était du même blond cuivré ; elle portait du vert assorti à ses yeux. Pas de bijoux : elle n'en avait pas besoin.

— Deirdre va et vient comme elle veut, dit Liam. Shea lui laisse une liberté inhabituelle.

— Pour une femme ? demanda-t-elle. Il t'en donne autant, et même plus, car tu es un homme. Pourquoi resterais-je dans ce château délabré battu par les vents quand j'ai tout un monde à visiter ?

Elle avait des traits plutôt masculins et ressemblait à son père ; cela ne diminuait pas son charme, ça lui donnait simplement une qualité *différente*.

— Tant que tu restes en Erinn... Ne te fais pas d'illusions, petite. Aussi longtemps que la guerre durera, tu ne pourras pas quitter l'île.

— Cette guerre durera éternellement ! (Elle me lança un sourire chaleureux.) Si je comprends bien, voilà le prince que nous avons pris en otage ?

— Notre *invité*, Deirdre, fit Liam avec une grimace.

— Contre ma volonté, ajoutai-je.

— Mon père ne m'a pas dit pourquoi vous êtes là. Me l'expliquerez-vous ?

— S'il ne te l'a pas dit, petite, c'est qu'il avait une bonne raison, intervint Liam.

— Parce que je suis une *femme*. Il oublie souvent que je suis sa fille, et que j'ai l'esprit aussi vif que toi !

— J'ai fait naufrage, dis-je. Il me garde à cause de ma valeur pour Alaric d'Atvia. Je dois épouser sa fille.

— Ah, dit-elle doucement. Il semble que ma cousine connaîtra avant moi la couche nuptiale !

— Qu'espères-tu d'autre ? demanda Liam. Tu repousses tous les

soupirants.

Elle ignore sa remarque.

— Etes-vous fiancés officiellement ?

— Nous sommes mariés par procuration.

— J'ai été fiancée autrefois. Quand j'étais très jeune.

— Tu aurais dû me laisser le tuer pour avoir rompu les fiançailles, gronda Liam.

— Je *voulais* qu'il les rompe. Son cœur était pris par une autre. Il est rentré à Elias, parfaitement satisfait de s'être débarrassé de moi.

— Elias ! dis-je. Il était ellasien ?

— Evan, dit-elle. Le frère du Haut Roi Lachlan, qui l'avait envoyé ici dans l'espoir d'une alliance.

— Evan a épousé une cousine à moi, dis-je. Meghan, la fille de Finn, l'oncle de mon père.

— Je ne connais pas ce nom. Un jour, il faudra que vous me parliez un peu de l'histoire d'Homana.

— Ma dame, s'il ne tient qu'à moi, j'ai l'intention de partir au plus vite pour Atvia ! dis-je en riant un peu amèrement.

— Il y a une autre solution, fit Liam. Conclure une alliance avec Erinn !

— Impossible, soupirai-je. Je suis marié par procuration. Selon la loi homanane, c'est aussi contraignant qu'un vrai mariage. Si je n'épousais pas Gisella, ce serait l'équivalent d'une déclaration de guerre pour Alaric. Il aurait le droit de marcher sur Homana à la tête de son armée.

Et puis, il y a la prophétie... Qu'advierait-il de mon tahlmorra si je n'épousais pas Gisella ?

— S'il attaquait Homana, mon garçon, ce serait avec *la moitié* de son armée au plus. S'il était assez idiot pour emmener tout le monde, Atvia serait à moi en une semaine !

— Peu importe. Je ne vois pas de raison de plonger de nouveau

Homana dans la guerre.

Liam haussa les épaules.

— Ce n'était qu'une idée. Elle valait la peine qu'on y pense.

— Garde-la pour toi ! fit Deirdre. Laisse-moi m'occuper de mon mariage toute seule.

— Dans ce cas, tu ne te marieras jamais.

— C'est peut-être ce que je veux. Crois-tu que je ne me suis pas mariée parce que je l'attendais, *lui* ?

Elle se tourna et partit.

Liam soupira.

— Elle est bien trop volontaire, dit-il. Notre mère est morte il y a dix ans, quand Deirdre n'avait que huit ans. Shea s'est remarié, mais ce n'est pas la même chose... Ma sœur n'est pas vraiment belle, mais elle a de l'allure, n'est-ce pas ? Ton séjour ici sera plus confortable maintenant qu'elle est revenue.

— Pourquoi ? dis-je, acide. Elle va venir réchauffer mon lit ?

Rapide comme l'éclair, il m'attrapa à bras-le-corps et me fit basculer à demi par-dessus le créneau.

— Répète ça, dit-il doucement, et je t'assure que les rochers seront ta prochaine couche !

Incapable de dire un mot, je fis un signe de tête. Liam me lâcha.

— Tu es irrité, dit-il. Je comprends. Mais ne passe pas ta colère sur ma sœur.

Je ne trouvais rien à répondre.

— Comme tu veux, lâcha-t-il enfin. Si tu te fais une ennemie d'elle, tu t'en feras aussi un de mon père. Quant à moi, peu m'importe ce qui arrive au chiot jappeur de Donal !

Il me laissa sur les remparts. En le voyant partir, j'eus comme un regret.

Je pense que je n'étais pas le seul.

CHAPITRE X

Liam ne restait jamais longtemps en colère. Il semblait comprendre mieux que moi ce que j'éprouvais. Nous fîmes la paix, sans qu'un mot soit prononcé. La vie devint plus facile pour moi.

Après quelques jours, on me donna un cheval et l'autorisation de me promener où je voulais, à condition d'être accompagné de Liam ou de six de ses soldats.

J'usais souvent de ce droit, me réfugiant sur les hauteurs battues par les vents surplombant la Queue du Dragon. De là, je voyais les pêcheurs partir et rentrer avec la marée dans l'Océan Idrien.

Ce matin-là, il faisait frais. L'automne approchait. Je m'enveloppai plus étroitement dans mon manteau de fourrure.

Il y a au moins six mois que j'ai quitté Homana. Et mon père qui ignore tout...

Un bruit de galop me tira de ma rêverie. Je m'apprêtai à dire à mes gardes de ne pas s'approcher autant de moi, mais je restai sans voix : c'était Deirdre.

Elle galopait vers moi, penchée sur sa selle, riant d'excitation et de plaisir. J'avais connu ce sentiment, mais pas depuis que j'étais prisonnier.

Pas depuis la mort de Ian.

Son hongre gris s'arrêta en faisant jaillir de la boue.

Deirdre riait, essoufflée. Le vent et la chevauchée avaient dérangé sa tresse et des cheveux fous dansaient autour de son visage.

— Ainsi, dit-elle, vous avez découvert la paix qui existe dans la turbulence.

— Ne sont-elles pas ennemies l'une de l'autre ?

— Le vent et la mer démontée produisent leur propre sorte de paix,

dit-elle. Ne cherchez-vous pas ce calme ?

— Pourquoi le recherchez-vous ? Vous n'êtes pas prisonnière.

— Une femme n'est-elle pas prisonnière de son père d'abord, puis de son époux ?

— J'ignore qui de votre père ou de vous est le plus captif, ma dame !

Deirdre éclata de rire.

— Mais que ferait-il sans moi ? Je suis sa plus jeune fille, sa favorite... Deux de mes sœurs ont été mariées à l'étranger, une troisième est morte en couches. Il préférerait me garder près de lui... si je choisis de rester.

— Et le choisirez-vous ?

— J'aimerais voir le monde. Mais pas au prix d'un mariage dont je ne voudrais pas.

— Il ne vous forcerait jamais à un mariage politique.

— Non. C'est un père aimant, et un homme bon, quoi que vous pensiez de lui.

— Il me retient contre mon gré.

— Vous pourriez fuir. Par ici, dit-elle en montrant la falaise crayeuse qui descendait vers la mer.

— Je sais. Mais j'ai donné ma parole à votre père. L'honneur de ma Maison est en jeu. J'ai ma fierté, Deirdre.

— Comme Liam, murmura-t-elle. Il m'a dit que votre frère s'est noyé dans le naufrage. Je suis désolée... J'ai autrefois perdu un frère — de maladie — mais la mort a toujours le même visage...

Elle me regarda dans les yeux, sans cacher la sympathie qu'elle ressentait pour mon malheur.

— Si vous étiez à Homana en ce moment, que feriez-vous ?

Je faillis lui dire que je serais peut-être en train de coucher avec mon épouse atvienne, mais je me tus. Devant la fille de Shea, je me sentais incapable de mentionner Gisella.

— Je serais à Homana-Mujhar, le palais de mon père, apprenant à gouverner mon futur royaume. Ou bien à la Citadelle du clan, espérant être enfin *complet*.

— Complet ? Il vous manque une partie de votre corps ?

— Non. Une partie de mon âme. C'est... une particularité cheysulie.

Je fus chagriné à cette évocation, mais le manque était moins douloureux que d'habitude.

— Un guerrier qui perd son *lir* n'est pas un homme complet, expliquai-je. Quand cela arrive, le Cheysuli quitte le clan et cherche la mort dans la forêt.

Elle ne se récria pas sur la barbarie de cette coutume.

— Pourtant, vous êtes bien vivant, dit-elle. Comment se fait-il ?

— Parce que je n'ai jamais eu de *lir*. On n'attend pas de moi que j'accomplisse le rituel. Je suis à la fois prince et guerrier. Homanan et Cheysuli.

— Aucune des deux races ne vous accepte totalement, n'est-ce pas ? Qui êtes-vous vraiment, Niall ? Dites-le-moi...

— Je suis un instrument que les dieux devraient utiliser pour façonner la prophétie...

— C'est le sort de tout homme : faire partie de sa propre prophétie, quelle que soit son origine.

Soudain, je tendis la main et touchai ses doigts gantés.

— Je comprends pourquoi votre père ne veut pas vous perdre. A sa place, je ne vous laisserais jamais partir.

Avec un sourire triste, elle se dégagea et fit volter son cheval.

Je la regardai s'éloigner au galop. Puis je me replongeai dans la contemplation de l'océan.

En silence, je maudis mon *tahlmorra*.

Dans mes rêves j'étais un rapace.

Je dépassai les murs du jardin du château ; j'aperçus alors les deux fillettes

jouant à la poupée.

Elles étaient l'antithèse l'une de l'autre : l'une, brune à la peau couleur de bronze, l'autre blonde au teint crémeux.

Quand les coutures de la poupée cédèrent sous la tension et que les haricots secs se déversèrent sur l'herbe, je vis le visage baigné de larmes de Deirdre.

Mais je ne connaissais pas celui de l'autre fillette.

Un bruit m'éveilla. A travers ma porte, je reconnus la voix de Deirdre.

Elle appelait son frère, d'un ton à la fois anxieux et exaspéré.

Je me glissai hors du lit, enfilai rapidement mes vêtements et sortis.

— Espèce de *skilfin*, dit-elle à la porte fermée devant elle, pour une fois que j'ai besoin de toi, il faut que tu te sois soûlé jusqu'à perdre connaissance !

La porte s'ouvrit.

C'était Ierne, la femme de Liam.

— Laisse-le dormir, Deirdre. Sauf si Alaric nous attaque, cesse de crier !

— Non, mais...

— Une épouse a le droit de garder son mari dans son lit, dit Ierne d'un ton ferme. Un jour, tu l'exerceras. Pour le moment, j'exerce le mien.

Elle ferma la porte.

— *Skilfin...*, marmonna Deirdre. (Elle se tourna vers moi.) Bon, venez. Vous ferez l'affaire.

— Je ferai l'affaire ? Et pour quoi donc ?

— Parce que je n'ai rien de mieux sous la main. Brenna a besoin d'un homme..., fit-elle en m'attrapant par le poignet et en m'entraînant à sa suite.

— D'un... homme ? fis-je, n'en croyant pas mes oreilles.

— Oui. D'habitude, Liam s'en occupe, mais il est ivre mort. Une fois que je vous aurai présenté à elle, tout ira bien. Elle n'aime pas les

autres.

Deirdre me conduisit au pied de l'escalier en colimaçon. Elle ne ressemblait pas à la princesse que j'avais vue sur les remparts de Kilore. Habillée à la va-vite, les cheveux défaits, préoccupée, elle était différente. Soudain, sans rime ni raison, j'eus très envie de l'embrasser.

— Connaissez-vous quelque chose aux chevaux ? demanda-t-elle.

— Aux chevaux ?

— Oui. Pensiez-vous que Brenna était une femme ? C'est une *jument* ! Et qui va mettre bas. Dépêchez-vous, ou elle aura fini avant que nous arrivions.

— Et ce serait mauvais ?

Je ne pus m'empêcher de penser qu'une jument devait savoir comment s'y prendre pour donner naissance à son poulain.

— Vous ignorez donc tout des chevaux ? Ah, retournez vous coucher ! Vous ne me serez d'aucune utilité !

Je n'avais nulle envie de la quitter.

— Je viens, dis-je.

Nous sortîmes du château. Les étables étaient un peu plus loin. Un homme nous attendait à l'entrée. Il me jeta un coup d'œil, puis se tourna vers Deirdre. Il n'avait pas l'air surpris de voir la fille de son roi arriver en pleine nuit, sa chemise de nuit dépassant de pantalons d'homme.

— Elle ne veut rien avoir à faire avec moi jusqu'à la naissance du poulain, dit-il. C'est toujours comme cela, avec Brenna.

— Je sais, dit Deirdre en se glissant dans une des stalles.

— Brenna, *breagha*, tu vas nous donner un magnifique poulain !

Je regardai dans la stalle et ne vit que de l'obscurité. Puis les ombres bougèrent. La jument était du noir le plus intense. Des contractions puissantes faisaient bouger son ventre distendu.

— Là, dit Deirdre, vous voyez les petits sabots juste sous la queue de Brenna ? Le poulain ne va pas tarder à sortir.

Elle parla doucement à la jument, la calmant et la flattant. Puis la bête eut une contraction plus violente et le poulain glissa sur le sol couvert de paille propre.

— Vite, dit Deirdre.

Elle s'agenouilla pour déchirer l'enveloppe humide qui entourait le nouveau-né. Brenna l'aida de ses dents, puis commença à lécher son petit.

Elle s'arrêta presque aussitôt.

— Oh, non ! dit Deirdre. Seamus, vite ! Le poulain ne respire pas.

L'homme arriva immédiatement et pendit à un crochet la lanterne qu'il portait. Le poulain était immobile et flasque entre les bras de Deirdre.

La jument se releva en titubant. Elle était épuisée. Son rejet du poulain mort-né semblait évident.

— Tenez-la, m'ordonna Seamus.

J'attrapai le cou de Brenna et la maintins dans un coin de la stalle pendant qu'ils s'occupaient du poulain.

Je lui caressai le museau, admirant sa robe. Elle était d'un noir d'ébène, sans une tache blanche. C'était une bête de grand prix.

— *Breagha*, dit Seamus, il n'y a plus rien à faire. Il nous a quittés.

— Tu n'as pas essayé suffisamment !

— Si, dit-il, solennel. Il ne nous reste plus qu'à le donner aux *cileanns*.

— Onze mois d'attente, se lamenta Deirdre, et il ne nous reste rien !

— Il vous reste la jument, *breagha*, dit doucement Seamus.

— Oui, soupira-t-elle.

Elle se leva et vint entourer le cou de l'animal de ses bras.

— C'était un si beau petit, Brenna. Digne des *cileanns*. Ils lui feront honneur.

— Je vais l'emmenner, dit Seamus.

Deirdre fit volte-face.

— Non ! C'est à Niall de le faire, s'il le veut bien.

Le visage de l'homme se ferma.

— Il est Homanan, dit-il, et métamorphe.

— Les *cileanns* sont honorables et généreux. Je pense qu'ils l'accueilleront aussi bien que Shea lui-même.

C'était une réprimande subtile, rappelant à l'homme que la femme qu'il servait était la fille du roi, le respect que ce dernier m'accordait étant également dû de son titre.

— Alors je vais m'occuper de la jument. Elle acceptera ma présence, maintenant.

— Pouvez-vous le soulever ?

Je pris le corps immobile et humide dans mes bras. Il ne pesait pas très lourd.

Nous sortîmes de Kilore et nous nous engageâmes dans les collines d'Erinn. Il n'y avait pas de lune, mais Deirdre semblait connaître le chemin. Elle avançait, silencieuse. Je la suivis, portant le poulain mort-né.

Elle s'arrêta au sommet d'une petite colline. J'aperçus un cairn et un petit autel, gravé de runes étranges. Je compris ce que je devais faire, sans que Deirdre ait dit un mot. Je posai le poulain sur l'autel.

Deirdre me fit signe de reculer. Un cercle blanc était dessiné sur l'herbe rase. Il diffusait une faible lueur.

— La butte appartient aux *cileanns*, à l'Ancien Peuple. Ils étaient à Erinn bien avant nous. Beaucoup les ont oubliés, mais pas ceux de la Maison de Shea. Nous attendrons jusqu'à l'aube, pour nous assurer qu'il a été emporté.

— Emporté ? (Je regardai le cairn et l'autel.) Ne soyez pas offensée, mais que feraient-ils du poulain mort-né de Brenna ?

— Ce qu'ils font de tout être venu au monde sans souffle dans son corps. Ils lui donneront la vie, ils l'accueilleront ; ils lui apporteront la liberté des *cileanns*. J'ai vu des femmes déposer ici des bébés. Elles avaient du chagrin, mais aussi la certitude que la mort n'est qu'une fin

terrestre, sans objet dans le pays de l'Ancien Peuple.

— Avez-vous déjà attendu auparavant ?

— Deux fois. Pour mon frère, Callum, et pour Orna, ma sœur qui est morte en couches.

— L'Ancien Peuple est-il venu les prendre ?

— Vous aurez la réponse à l'aube, dit-elle. Les *cileanns* eux-mêmes vous la donneront.

Il faisait froid sur la butte. Bien que sans *lir*, je n'étais pas ignorant du pouvoir, quand il est aussi fort qu'en ce lieu. J'essayai de dormir. En vain. Deirdre ne tenta même pas de fermer les yeux. Allongés sur le dos, nous regardions les étoiles, parlant de nos rêves et de nos aspirations, partageant des aspects de nous-mêmes dont nous n'avions jamais parlé, sans doute parce que nous les jugions trop personnels, trop précieux.

Au moment où je tendais la main pour la toucher, l'aube pointa. Deirdre se leva précipitamment et se tourna vers l'autel.

Il était éclairé par le soleil levant.

Et vide.

J'avançai lentement vers le cairn. Un sourire de satisfaction joua sur les lèvres de Deirdre. Elle murmura quelque chose dans une langue que je ne comprenais pas ; puis elle me regarda.

Elle portait une chemise de nuit tachée et des pantalons. Elle venait de passer la nuit sur la butte sacrée avec un homme qu'elle connaissait à peine. Pourtant, elle avait appris ses secrets les plus intimes, ceux que nous gardons généralement pour nous de crainte de provoquer le rire ou, pire, l'indifférence.

J'avais attendu qu'elle donne libre cours à son chagrin, après la mort du poulain. Comme une Cheysulie, elle l'avait refoulé au plus profond d'elle-même.

Je la regardai. Avec son visage souillé et fier, elle ressemblait à un aiglon prêt à quitter le nid.

Elle se détourna de l'autel vide.

— *Maintenant*, dit-elle, je peux pleurer.

Quand les larmes coulèrent sur son visage, je la pris dans mes bras.

Ma captivité continua. J'étais traité selon mon rang, mes appartements étant chauds et confortables. Je pouvais aller chasser en compagnie de Liam, et Shea m'apprit ce qu'il savait des vaisseaux et de la guerre.

Deirdre, elle, m'apprit ce qu'était l'amour d'une femme.

Nous passions les soirées en famille avec Shea, son épouse et ses deux enfants. La femme de Liam et leur fils, âgé de deux ans, ne nous quittaient guère.

Sean était leur seul enfant, mais Ierne en attendait un second, qui naîtrait dans sept mois. Le petit avait les yeux marron de sa mère et les cheveux cuivrés de son père. La marque de Shea était sur tous ses enfants. Kilore, le Nid d'Aigle d'Erinn, abritait de magnifiques aiglons.

Enfin, il y avait Deirdre, qui me servait comme sa belle-mère servait Shea, comme Ierne servait Liam. Elle ne faisait aucune promesse impossible à tenir et ne parlait jamais du futur. Mais elle y pensait, tout comme moi.

Assis devant l'immense cheminée, après le repas, je regardai silencieusement les flammes. Shea me traitait comme un membre de la famille jusqu'à ce qu'il soit question de politique. A ce moment, je redevais un otage qui devait tout ignorer de ce que disaient ses geôliers.

Sean courut sur ses petites jambes et vint s'affaler contre ma cuisse. Il me regarda d'un air engageant et sourit. Il marmonna quelque chose dans ce que je pris d'abord pour de l'érinnien ancien, avant de me rendre compte que c'était son langage enfantin. Je le soulevai et je le mis sur mes genoux. Il resta ainsi, regardant les flammes, blotti contre ma poitrine.

C'était la première fois que je tenais un enfant dans mes bras. Était-il confortablement installé ? Il ne bougeait pas. J'en déduisis qu'il était satisfait. J'avais toujours cru que les enfants étaient des êtres exubérants et crieurs.

Je sentis la présence de Deirdre avant qu'elle parle, comme toujours.

— Vous êtes doué avec lui. Il n'est pas si facile à contenter, d'habitude.

— Je suis une nouveauté. Il se lassera de moi rapidement.

— Sean n'est pas comme ça. C'est un petit être qui a des idées bien arrêtées, indépendant...

— Comme vous.

Elle rit doucement et s'assit sur un tabouret près de moi.

— Vous ferez un bon père, un jour, dit-elle.

— Si on me laisse l'occasion d'épouser ma fiancée, lançai-je délibérément.

— Ainsi, c'est toujours Gisella que vous désirez.

— Je ne la *désire* pas, Deirdre. Je veux seulement ma liberté afin de pouvoir l'épouser. Ce n'est pas la même chose.

— Et moi ? demanda-t-elle doucement. Est-il si facile pour vous de nier ce qu'il y a entre nous ?

Dieux, pardonnez-moi le mal que je dois lui faire...

— La prophétie, Deirdre, me lie plus étroitement à Gisella que mon mariage avec elle. Elle fait partie de mon *tahlmorra*. Elle est à demi atvienne, à demi cheysulie. J'ai besoin de son sang pour transmettre les dons à mes enfants ; autrement, je ne servirai pas la prophétie.

— Et moi, dit-elle, j'ai besoin de vous.

Tendant la main, je touchai sa chevelure brillante. Je la sentis trembler de désir.

Tout comme moi.

La bouche sèche, me haïssant moi-même, je répondis :

— Je ne peux rien faire.

Des semaines plus tard, le vieux seigneur me fit appeler dans ses appartements privés. Il m'attendait, en compagnie de Liam.

— Assieds-toi, petit. (Il prit aussi un siège.) J'ai des nouvelles de Donal. Alaric l'a prévenu de ta présence ici.

— Qu'a dit mon père ?

— Il demande si tu vas bien. J'ai dit au messager du Mujhar que tu

étais en excellente forme. Il est reparti aussitôt.

— Vous l'avez renvoyé ? m'exclamai-je.

— Je ne voulais pas qu'on te dérange, dit Shea.

Je me levai d'un bond, renversant ma chaise.

— Par les dieux, vous me tenez prisonnier depuis plus de six mois, et vous ne me laissez même pas parler à l'envoyé de mon père !

— Assieds-toi ! gronda Shea.

Je ramassai ma chaise et lui obéis.

— Je l'ai laissé te voir de loin, fit-il, pour qu'il puisse dire à ton père que tu vas bien. Tu étais avec ma fille. Liam dit que tu avais l'air satisfait.

Je rougis et jetai un regard mauvais à Liam, qui haussa les épaules.

— Donal souhaite dépêcher un délégué à Kilore, pour négocier ta libération. J'ai accepté de le recevoir. Mais je ne peux rien promettre de plus pour le moment.

— Et si le Mujhar envoie des troupes en même temps que son émissaire ?

— Je ne pense pas. Il est bien trop occupé avec Solinde. Les Ihlinis se sont soulevés.

Strahan ! Ce ne peut être que lui.

— Mon seigneur, suppliai-je, laissez-moi retourner auprès de mon père !

— Jusqu'à ce qu'Alaric cède, tu resteras là. Je voudrais te demander quelque chose. Me donneras-tu une réponse honnête ?

— Posez-moi la question.

— Serais-tu prêt à rompre tes fiançailles avec Gisella ?

— C'est impossible.

Son regard était plein de compassion : il savait ce que ma réponse me coûtait.

- Même si je te rendais ta liberté ?
- Non, dis-je, la gorge nouée. Je... n'en ai pas le droit.
- Ma foi, Deirdre m'avait prévenu de ta réponse. Je suis désolé que tu ne puisses pas devenir mon fils.
- Attendez..., fis-je. Je ne puis être votre fils, mais nous pouvons être parents. J'épouserai Gisella ; quand nous aurons une fille, nous la fiancerons à Sean. Il sera le seigneur de cette île, et ma fille sera une princesse d'Homana. Cela vous conviendrait-il ?
- A moi, oui, grogna Shea, mais c'est à Liam de répondre pour son fils.
- Sean est un peu jeune pour qu'on arrange déjà son mariage, mais j'y penserai. En supposant que tu engendres une fille.
- Gisella et moi avons été fiancés dès le berceau. Sean marche déjà, lui !

Liam éclata de rire.

- Mais tu n'as pas encore couché avec Gisella !
- Cela viendra. Dès que je serai libre. Shea me regarda avec affection et amusement.
- Tu peux partir, petit ; laisse-moi avec mon fils. Je quittai les appartements du roi, me sentant étrangement soulagé.

CHAPITRE XI

Liam me fit dire de le rejoindre dans une des salles d'audience de Kilore. Pourtant, quand j'y arrivai, je me retrouvai seul. Le feu était éteint. Le soleil d'hiver atteignait à peine le centre de la pièce. Plus forteresse que palais, Kilore n'était pas un nid d'aigle très luxueux. Pourtant, peu m'importait : c'était ici que Deirdre avait été élevée. Cela seul comptait.

La porte s'ouvrit avec un grincement et j'entendis un bruit de pas.

— Niall.

Ce n'était pas Liam. Je me tournai pour faire face au visiteur.

— Rowan !

Le compagnon le plus proche de mon père, le général cheysuli des armées homananes, me regarda comme s'il n'en croyait pas ses yeux, ce qui était sans doute le cas : près d'un an s'était écoulé.

Un sourire naquit sur son visage.

Rowan commençait à accuser le poids des ans. Les années ne marquant pas autant les Cheysulis que les Homanans, je n'aurais su dire exactement l'âge de Rowan, mais je savais qu'il avait depuis longtemps passé la cinquantaine.

— Les dieux ont été plus cléments que nous l'espérions, dit-il avec un soupir de soulagement. Je m'attendais à te trouver faible comme un veau albinos !

— Non.

Je sentis une vague d'émotion naître en moi, si intense que je craignis de me ridiculiser. Le visage de Rowan me révéla qu'il menait une lutte similaire pour cacher ses sentiments.

Pourquoi pas ? Lui et moi partageons la même mauvaise fortune.

Il était sans *lir*, comme moi. Dans son cas, l'explication était simple.

Devenu orphelin lors de la « purification » de Shaine, il avait été adopté par des immigrants ellasiens venus vivre à Homana. Il n'osa jamais divulguer son ascendance, car aucun métamorphe n'était en sécurité en ces temps troublés. Aussi, quand vint le moment de nouer le lien avec le *lir* qui lui était destiné, il ne le fit pas. Le *lir* mourut. Rowan resterait sans *lir* jusqu'à la fin de sa vie.

Et moi ? Peut-être est-il temps que j'apprenne à vivre avec ce que je suis, comme Rowan l'a fait.

Je fis un grand geste.

— Ce que tu vois est ma prison. Elle n'a pas été trop déplaisante.

Il fronça les sourcils.

— T'ont-ils suborné avec tout cela ?

— Non. Mais je mentirais en prétendant que Shea a été dur et inhumain avec moi, alors qu'il m'a honoré et m'a offert son affection.

— Depuis huit mois ? En supposant que le voyage t'ait pris trois mois, comme à moi. Nous t'avons peut-être mal jugé. Aislinn disait que le petit-fils de Karyon essaierait aussitôt de trouver un moyen de partir. Donal pensait que tu me laisserais ce soin. Pourtant, tu ne parles pas de *départ*...

Le petit-fils de Karyon... Même maintenant, elle ne parle pas de moi comme son fils, mais comme l'héritier de la légende...

— Je n'ai rien à dire, répondis-je sèchement. Shea ne me laissera pas partir tant qu'Alaric n'aura pas cédé à ses exigences.

— Quelles sont-elles ?

— Je ne suis pas dans la confidence.

— Il me semble peu probable qu'Alaric ait du temps à perdre avec Shea et ses demandes. Il est trop occupé à lever une armée pour aider Strahan contre Homana.

— Mais... l'alliance ?

— Elle dépendait de ton mariage avec sa fille. Certes, la cérémonie par procuration vous fait mari et femme aux yeux de la loi homanane ; jusqu'à ce que tu aies épousé Gisella et qu'elle soit la princesse d'Homana, l'alliance n'existera pas. A présent, il semble peu probable

qu'elle existe jamais. En tout cas, pas tant que Shea te gardera prisonnier. Alaric a le droit de considérer que les fiançailles ont été rompues, donc de déclarer la guerre au nom de sa fille spoliée. Tu sais que l'annulation d'un mariage par procuration salit la réputation de l'homme aussi bien que celle de la femme. Après cela, qui voudrait de toi ?

Deirdre...

— Qui apporterait le sang nécessaire à la prophétie ? continua Rowan.

Deirdre ne le peut pas...

— Je n'ai pas demandé à être prisonnier ici !

— Je sais... Niall, il se passe des choses graves chez nous.

— Mes parents ? Ont-ils...

— Ils vont bien tous deux, dit-il aussitôt. Non, c'est... autre chose.

— Strahan, n'est-ce pas ?

— Pas uniquement.

Il se redressa et marcha jusqu'à la cheminée. Pour la première fois, je remarquai qu'il boitait, comme si ses os et ses muscles vieillissant lui rappelaient qu'il avait livré trop de batailles. La plupart avec Karyon, qu'il avait suivi vingt-cinq ans durant. Depuis vingt ans, il servait mon père, mais je savais que leur lien n'était pas de la même nature.

— Non, reprit Rowan, cela te concerne. Toi et Karyon.

— Comment cela peut-il concerner un homme mort depuis vingt ans ?

— Parce que, de son vivant, il a engendré des enfants.

— Oui. Sinon, je ne vois pas comment je serais son petit-fils.

— J'ai dit « des » enfants.

J'eus soudain froid dans le dos.

— Un fils...

— Un bâtard. Nous ne savons pas grand-chose à son sujet. Il a trente-cinq ans. Sa mère était une des Homananes qui suivait l'armée de

Karyon quand elle allait d'Elias vers Mujhara. Karyon n'était pas homme à changer de femme tous les soirs. Je me souviens d'elle. Sarne était... une femme qui valait la peine qu'on la garde.

— Pourtant, il ne l'a pas gardée, n'est-ce pas ? Quand il a su qu'elle portait un bâtard.

— Non. Quand Electra est arrivée, c'est Sarne qui a demandé à partir. Elle est venue me voir et m'a dit qu'elle attendait un enfant et préférerait rentrer chez elle. Je lui ai donné de l'argent, un cheval, et un ancien fermier l'accompagne. Découvrant qu'il préférerait la faucille à l'épée, il l'a épousée.

— Comment savez-vous qu'il est le fils de Karyon ? Si elle a épousé ce fermier...

— Il est ton portrait en plus âgé, Niall. Ou celui de Karyon, en plus jeune. Un prêtre homanan et un *shar tahl* cheysuli en ont témoigné.

— Ils l'ont vu ? Comment ose-t-il fonder ses exigences sur le fait qu'il est un bâtard de Karyon, alors que je suis son héritier légitime ?

— Certains Homanans préféreraient voir sur le trône un descendant de Karyon qui ne soit pas cheysuli.

— Je le suis si peu ! Je n'ai pas de *lir*, pas de magie, je ne peux pas me métamorphoser...

— On prétend que tu caches tes dons, pour faire croire aux Homanans que tu es l'un d'eux. Je répète ce que disent les fanatiques.

— S'ils savaient que certains Cheysulis pensent de même... Dieux, je crois que je n'étais pas fait pour hériter du Lion !

— Tu l'es. Tu en hériteras.

— Et toi, as-tu vu l'usurpateur ?

— Non. Il est trop bien gardé par ses partisans homanans. Selon eux, Donal le ferait tuer s'il savait où le trouver. Ils attendent de réunir des hommes pour sa cause. S'ils ont autorisé le prêtre et le *shar tahl* à le voir, pour prouver qu'il existe, ils ne les ont pas laissés lui parler.

— Comment allons-nous nous sortir de ça ? grognai-je.

— La seule solution est que tu partes pour Atvia et que tu ramènes Gisella. Nous avons besoin de toi. De toi et de Ian. Je pense qu'il est le

seul à pouvoir arranger les choses avec les *a'saii*, puisque c'est lui qu'ils veulent mettre sur le trône.

Je me levai d'un bond.

— Tu n'es pas au courant ! Rowan, Ian n'est plus ! Il est mort dans la tempête !

Rowan pâlit. Un tel chagrin s'inscrivit sur son visage que j'aurais voulu me jeter à la mer et rejoindre mon frère.

Puis mon compagnon se racla la gorge.

— Je dois envoyer ce message à Donal.

— Porte-le toi-même. Je crois que ce serait préférable. Et dis-lui que je suis vivant, et que je reviendrai aussi vite que possible, avec Gisella.

— Et si Shea ne te laisse pas partir ?

— Je serais obligé de renier ma parole.

Rowan me regarda.

— Je ne sais pas ce que cette captivité t'a fait d'autre, mais elle a trempé ton caractère. Que les dieux soient avec toi, Niall.

— Ce sont eux qui ont forgé mon *tahlmorra*, répondis-je.

Je ne parvenais pas à dormir. Pourtant, j'essayai de penser à autre chose qu'à la guerre, aux bâtards et aux *a'saii*. En vain.

Jusqu'à ce que Deirdre vienne me rejoindre.

— Je t'ai entendu parler à l'envoyé de ton père, dit-elle. Ainsi, voilà à quoi ressemble un vrai Cheysuli ? Il a l'air si solennel, si dangereux... Je crois que je te préfère en Homanan !

— Tu m'as espionné !

— Il y a des passages secrets à Kिलore que même Shea ne connaît pas, ou qu'il a oubliés. Ne t'inquiète pas. Personne d'autre ne sait que tu as parlé de rompre ta promesse. Je n'ai pas l'intention de le dire à mon père ou à mon frère.

La pièce n'était pas si sombre que je ne puisse y voir un peu. Deirdre s'était assise sur le lit. Je tendis la main pour l'attirer à moi. Elle se

débarrassa de sa chemise de lin et vint entre mes bras, nue.

— Dieux, tu me rends fou..., grognai-je contre sa gorge. Deirdre...

Je glissai ma main dans sa chevelure. J'adorais toucher cette masse soyeuse.

— Ne parle pas, dit-elle. Je ne suis pas venue pour ça. Je crois qu'il y a plus que cela entre nous.

— Je ne te contredirai pas... Mais sais-tu ce que tu fais ?

— Il est rare que je l'ignore, mon seigneur, dit-elle.

Je l'allongeai près de moi, frissonnant de plaisir en sentant sa peau nue contre la mienne.

— *Meijha*... Tu me ferais croire que tu n'es pas jalouse de Gisella.

— Je le suis, mais je sais quand j'ai perdu. Comment m'as-tu appelée ?

— *Meijha*, soufflai-je. C'est un mot cheysuli. Il signifie « maîtresse ». Ne nous juge pas trop vite. Dans les clans, les guerriers peuvent avoir une épouse et une maîtresse, une *cheysula* et une *meijha*. La femme qui n'est pas l'épouse ne souffre d'aucun déshonneur. Je te le jure sur les dieux d'Erinn et d'Homana.

— Ne jure pas sur des dieux que tu ne connais pas. C'est grave, quand ils s'en rendent compte...

— Gisella est cheysulie. Je pense qu'elle comprendrait la coutume, quand je la lui aurai expliquée.

— Ainsi, c'est ce que je serai ? Ta *meijha* ?

— Si tu le désires, Deirdre.

Moi, je le désire !

— J'aurais préféré être ton épouse..., commença-t-elle.

— Deirdre...

— Mais si je ne peux pas t'avoir de cette façon, je prendrai l'autre. Assez parlé, Niall. Célébrons notre alliance personnelle entre Erinn et Homana.

En riant de bonheur, je couvris du mien son corps voluptueux.

CHAPITRE XII

Trois jours passèrent avant que je puisse mettre en œuvre mon intention de m'enfuir. Et encore, grâce à une coïncidence.

Liam et moi étions partis chasser le faucon près des falaises. Liam fut rappelé au palais par un serviteur. Mes « chiens de garde » n'étaient pas venus avec moi, puisque Liam m'accompagnait.

N'hésitant pas un instant, je me lançai le long de la pente crayeuse, une descente vertigineuse. Sur le rivage, il y avait des bateaux de pêcheurs. Il me fallait en voler un discrètement et me débrouiller pour lui faire traverser la Queue du Dragon, jusqu'à la côte d'Atvia.

J'y suis presque...

Le cheval trébucha et tomba à genoux. Je n'avais pas le temps d'attendre qu'il se relève. Je sautai en hâte de la selle.

Je glissai le long de la pente, vers le pied des falaises.

Dieux, faites que j'arrive en bas avec tous mes os intacts !

Au terme de la descente, je roulai sur moi-même. Je me relevai d'un bond, crachai la poussière qui encombra ma bouche et me mis à courir.

J'entendis un cri provenant du sommet de la falaise ; c'était la voix de Liam, hurlant des injures.

Il me fallait me hâter de dérober un bateau avant qu'il puisse organiser la poursuite.

Je ne le blâmai pas de sa colère ; au contraire, je me reprochai d'avoir renié ma parole. Pourtant, je n'avais pas le choix. C'était pour le bien d'Homana. Mais j'avais tout de même rompu un vœu d'importance.

Le premier bateau était trop loin du rivage. J'allai au suivant et attrapai la corde qui l'amarrait. Je me penchai pour la détacher. A ce moment, j'entendis un bruit de sabots.

C'était Liam.

Oubliant le bateau, je lâchai la corde et courus.

Le garrot du cheval me heurta à la hanche gauche. Son sabot arracha la semelle de ma botte et m'envoya bouler sur le sol.

Liam se pencha sur moi et me frappa à la tempe d'une main gantée.

— Faux prince ! cria-t-il. Ami infidèle ! Je devrais te tuer !

Je suis grand et lourd, mais Liam, dans sa rage, avait une force presque surhumaine. Il me souleva du sol en m'attrapant par la tunique.

— Liam, dis-je, haletant, tout comme lui. J'étais obligé... Obligé d'essayer... Une guerre se prépare... Alaric va se joindre à Strahan contre Homana !

— Je me moque de vos querelles domestiques et de vos guerres ! Pas quand tu es à Erinn en train de séduire ma sœur !

Je ne pouvais rien dire sur ce sujet. Donc, je restai muet.

— Tu as trahi la confiance de mon père, et la mienne ! cracha Liam d'une voix rauque. Alors que nous t'avons honoré et respecté !

— Liam...

— Désormais, tu goûteras l'hospitalité que nous aurions dû t'accorder dès le début !

Il me fut impossible de protester. Liam me flanqua un coup si violent que je m'écroulai.

Les donjons de Kilore sont humides et malodorants. Endolori et morose, j'étais assis le dos contre un mur dégoulinant. Je n'avais pas le choix. On m'avait enchaîné sur place.

Sous mon postérieur, la pierre était froide et humide. Le peu de paille éparse sur le sol était moisi et rance, sans doute plein de vermine. De l'eau de mer gouttait du plafond. J'avais froid et peur. Et je me sentais affreusement coupable.

Deirdre est venue à moi de son plein gré. Mais comment puis-je le dire à son frère et à son père ? Quel intérêt ai-je à ternir sa réputation ?

J'avais mal à la tête. Le coup de Liam m'avait ébranlé quelques dents. Ma mâchoire me faisait un mal de chien.

Dehors, des pas résonnèrent. Je me tournai vers la porte, essayant de déterminer s'ils allaient s'arrêter devant ma cellule.

Ils s'arrêtèrent. Des clés cliquetèrent. La porte s'ouvrit.

C'était Shea, une chandelle à la main.

Une lueur de colère dansait dans ses yeux verts.

Dieux, pardonnez-moi ce que j'ai fait à cet homme.

— C'est ainsi que Donal a élevé son héritier ? demanda-t-il d'une voix rauque. Il lui a appris à renier sa parole ? A prendre la vertu d'une jeune fille sous le toit de son père ?

— Ne jugez pas mon père par rapport à moi, dis-je sans regarder Shea.

Il appela le garde.

— Défais ses chaînes et amène-le en haut. Je le verrai dans le hall.

Je suivis Shea le long de l'escalier en colimaçon, boitant à cause de ma cuisse meurtrie. Je m'attendais à voir Liam et peut-être Deirdre dans le hall, mais aucun d'eux n'était présent. Shea prononcerait le jugement seul.

Il fit signe au garde de nous laisser.

— Tu pues, dit-il.

Je me sentis honteux.

— As-tu une explication pour ton geste ? L'as-tu fait parce que l'occasion t'était offerte, ou parce que tu en avais besoin comme un homme assoiffé a besoin d'eau ?

— J'en avais besoin, dis-je.

Shea m'examina. Quand il parla, sa voix exprimait l'affection bourrue que j'en étais venu à attendre de lui.

— Elle n'avait pas l'intention de te trahir, petit. C'est sa tristesse qui nous a alertés.

— Mon seigneur ?

— Elle était satisfaite de s'être donnée à toi. Elle me l'a dit. Ce qu'elle avait du mal à supporter, c'était ton départ. Quand j'ai compris ce qui se passait, tu étais déjà parti avec Liam. (Il s'arrêta un instant.) Elle a dit qu'elle était consentante, petit.

Je restai silencieux. Même maintenant, je ne voulais rien ajouter qui puisse ternir le nom de sa fille, qui était une princesse.

— Suivant les lois érinienes, j'aurais le droit de te faire tuer. Pourtant, tu es le fils du Mujhar, son héritier, comme Liam est le mien.

— Oui, mon seigneur.

— Petit, j'aurais aimé que vous vous unissiez, tous les deux. Mais il y a tes fiançailles avec la fille d'Alaric, que tu ne peux pas rompre. Deirdre m'a confié ce que le général cheysuli t'a rapporté, au sujet de la guerre, d'un bâtard, et du trône en danger. Je ne te blâmerai donc pas d'avoir renié ta parole. Alors que ton père a tant besoin de toi, je ne te garderai pas ici. Je m'occuperai de t'envoyer à Atvia avant la fin de la journée.

— Mon seigneur ? dis-je, n'en croyant pas mes oreilles.

— Homana n'est pas mon ennemie. Je ne veux pas voir ton père brisé par ce démon ihlini, ni par Alaric. Va épouser ta cousine atvienne, et retourne auprès de Donal.

— Et... Deirdre ?

— Elle reste ici. Ma fille ne sera la maîtresse de personne, quel que soit l'honneur que ça représente dans les clans cheysulis. Mais avant que tu partes, je te demanderai un serment que tu ne violeras pas. Liam y veillera.

— Oui, mon seigneur.

— Ierne doit bientôt donner naissance à son enfant. Si c'est une fille, je veux qu'elle épouse ton premier-né. J'entends qu'une petite-fille de Shea monte un jour sur le trône d'Homana.

Je souris.

— Cela me paraît un échange loyal, mon seigneur. Ma fille pour Sean, une de vos petites-filles pour mon héritier. Je crois que cela ferait

plaisir aux dieux.

— Ça me fait plaisir, à moi, grogna Shea. Je crois que cela suffira.

Je lui tendis la main. Il ne sembla pas remarquer qu'elle était sale quand il la prit dans la sienne.

— Deirdre..., dis-je.

— Non. Je lui transmettrai tes adieux.

J'acquiesçai. Mais ce ne serait pas la même chose.

Nettoyé, rasé et vêtu de frais, je ne pouais plus. Mais le chagrin de laisser Deirdre derrière moi était entier.

Liam vint m'escorter à mon bateau. Il était impassible, le visage fermé. Il ne dit rien pendant le trajet jusqu'à l'entrée du palais, où des gardes nous rejoignirent.

Le jour était à peine levé. La chevelure brillante de Liam était ternie par l'absence de soleil.

Il ouvrit enfin la bouche.

— Où voudrais-tu aller avant que nous t'envoyions rejoindre ton épouse atvienne, petit ?

Voir Deirdre, bien sûr. Mais je savais qu'il était inutile de le demander.

— A l'autel des *cileanns*, sur la butte.

Liam ne sourit pas. Il donna l'ordre de monter en selle.

Sous la lumière du matin, l'endroit était très différent. Je n'y sentis pas de magie, pas de pouvoir ancien. Il n'y avait qu'un autel rempli de souvenirs.

Deirdre et son poulain mort. Et l'homme sans *lir* qui l'aimait.

Liam et ses hommes restèrent un peu en arrière, me laissant autant de solitude que possible durant ce moment de recueillement.

— Il est temps de partir, dit Liam quand il me vit lever une main pour me frotter les yeux.

Je me tournai. Le prince d'Erinn tenait les rênes de mon cheval. Je

descendis de la butte et montai sur le hongre gris pâle, pensant au rire de Deirdre quand elle chevauchait à folle allure sur le bord de la falaise qui surplombait la Queue du Dragon.

J'embarquai et me retournai pour agripper la rambarde. Liam était resté sur les quais. Le vent soulevait ses boucles cuivrées et colorait ses pommettes.

— Ainsi, petit chiot, tu repars plus riche que tu n'es arrivé.

— Plus riche ?

— Tu as gagné l'amitié de mon père, l'amour de ma sœur et échangé des enfants que nous n'avons pas encore, à part Sean.

— Peut-être aurais-tu mieux fait de me rejeter à l'eau le jour où tu m'as trouvé sur la plage...

— Non. Tu étais trop malade, cela n'aurait pas fait plaisir au Dragon érinien !

— Ce serment que nous avons fait, et celui que j'ai prêté à ton père, tu pourras les ignorer si tu le souhaites vraiment. Tu seras roi après Shea.

Liam se pencha et cracha dans l'eau.

— Je ne suis pas homme à violer des serments. Pas comme toi !

J'agrippai la rambarde.

— Je peux partir demain pour Atvia. Régions nos comptes tout de suite. Au couteau, à l'épée ou à mains nues, comme tu veux.

Liam sourit.

— Nous sommes à peu près de la même taille et de la même force. Non, petit, il ne serait pas sage de priver Donal et Shea de leurs héritiers à cause d'une bataille infantile qui pourrait causer notre mort à tous deux. Et puis, ma sœur t'aime. Est-ce une raison pour battre un homme ?

J'éclatai de rire.

— Mais cela aurait été quelque chose !

— Oui. Peut-être une autre fois, petit chiot.

Je me penchai sur la rambarde.

— Liam, j'ai un message pour Deirdre.

Il fronça les sourcils.

— Que voudrais-tu lui dire ?

— Si elle a besoin de moi, qu'elle n'hésite pas à me le faire savoir. Même si je suis à Homana, je viendrai. Je le promets.

— Non, petit. Elle n'a plus besoin de toi. Mais je lui ferai part de ton message.

Accroché à la rambarde, je regardai la silhouette sombre du Nid d'Aigle érinien se détacher contre le ciel. Puis je contemplai le rivage. Quand je ne vis plus qu'une tache verte, le manteau de Liam, je me tournai vers Atvia.

Vers mon épouse cheysulie.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Rondule est un port de pêche, comme Kilore. Il y a peu de différences entre les deux villes, ou entre elles et le port homanan de Hondarth.

Mais le langage est très différent. En huit mois avec Shea et sa famille, je m'étais habitué à l'accent érinien, dont la langue est similaire à l'homanan, à part certaines nuances et quelques mots provenant du passé d'Erinn.

L'atvien me semblait rude, plein de consonnes, difficile à prononcer. Même si j'y restais des mois, je ne me ferais pas à cette langue, j'en étais sûr !

Le bateau accosta. Je débarquai au cœur d'un maelström d'activités. La marée changeait. C'était le moment où les pêcheurs rentraient chez eux avec leurs prises du jour. Et je me trouvais au milieu !

L'air sentait le poisson. L'odeur s'infiltrait dans mes vêtements, dans mes narines et ma bouche. Les choses n'avaient pas été très différentes à Kilore, mais j'avais choisi de voir Rondule sous un jour moins favorable.

— Mon seigneur ?

Un jeune garçon venait de m'aborder, parlant l'homanan avec un fort accent. Je parvins tout juste à comprendre ce qu'il disait.

— Oui, dis-je sèchement. Est-ce Alaric qui t'envoie me chercher ?

— Exact, dit-il sans sourire. Si vous êtes Niall d'Homana.

— Je pense que oui. Et toi, mon garçon ?

— Belen. (Il montra deux chevaux attachés non loin de là.) Venez.

Nous gagnâmes le centre de Rondule. Comme Kilore, la forteresse d'Alaric était perchée au sommet d'une falaise. Mais ici, le château surplombait une palissade qui s'élevait dans le centre de la cité. Le promontoire était de forme conique, ses flancs se révélant escarpés,

pleins de crevasses et de failles dangereuses. Je ne vis aucun chemin menant au sommet. Je commençais à comprendre pourquoi Shea affirmait qu'une attaque frontale du château d'Alaric était vouée à l'échec.

Comme Shea n'est pas fou, il n'a jamais essayé. Lui et Alaric livraient bataille sur les mers et sur les plages.

— Venez, me dit Belen.

Il y avait tout de même un chemin, serpentant entre les failles et les saillies. La plus grande partie de la surface en « terrasses » était de la pierre. Seules quelques plantes isolées poussaient çà et là.

Le vent glissait ses doigts minuscules et glacés dans les plis de mes vêtements. Je frissonnai. Belen, devant moi, ne semblait pas sentir le souffle froid du Dragon. Il continua à monter, sans regarder en arrière. Je pensai à Deirdre, aux hauteurs d'Erinn battues par les vents, si proches que je pouvais presque les toucher.

— La Dent du Dragon, dit le garçon.

Il fit un signe de tête vers les remparts creusés dans la falaise.

— Le château est au-delà.

Encore plus haut. Nous atteignîmes le sommet du promontoire.

— Le château, dit Belen.

Un garçon peu loquace, décidément. Mais je tournai mon attention vers la forteresse d'Alaric.

Elle était inexpugnable. Aucun être doué de bon sens n'aurait tenté de la prendre d'assaut..Comme Homana-Mujhar, elle était invulnérable.

Pourtant, Homana-Mujhar avait autrefois connu la défaite...

Quand nous entrâmes dans la cour intérieure, des garçons d'écurie se précipitèrent pour s'occuper de nos chevaux. Je mis pied à terre, sursautant quand ma cuisse meurtrie toucha le sol. Belen me fit signe de le suivre. Je m'exécutai, irrité. On eût dit que j'étais un prisonnier, non le fiancé de Gisella.

Le garçon me conduisit dans une salle privée. Le sol de pierre était couvert de tapis dont je reconnaissais le style, car nous en avions de semblables à Homana-Mujhar : ils provenaient de Caledon. Des

braseros réchauffaient la pièce.

— Quelqu'un va venir, dit Belen.

Puis il sortit et ferma la porte.

J'inspectai la salle. Une table, des chaises, un coffre. Sur la table, une outre de vin et des gobelets d'argent. N'ayant rien de mieux à faire, je me servis un verre.

La couleur et l'odeur m'indiquèrent que ce n'était pas du vin.

— De *l'usca*, dis-je, surpris.

— Venu par les routes commerciales, commenta une voix. Je ne suis pas ihlini, Niall. Pensiez-vous que je l'avais créé par magie ?

C'était Alaric. Je le reconnus immédiatement, d'après la description de ma mère. Bien des années auparavant, il était venu à Homana pour demander la main de la sœur du Mujhar. Bronwyn n'avait pas voulu de lui, mais elle l'avait épousé tout de même : son frère ne lui avait pas laissé le choix.

Dix-neuf ans s'étaient écoulés. Alaric avait l'air plus jeune que j'aurais cru. D'un an ou deux plus âgé que mon père, il était resté mince. Sa façon de bouger dénotait une force subtile, mais dont il avait parfaitement conscience.

Vêtu de simples habits noirs, il me rappelait Strahan. Ou Lillith.

— Vous êtes le bienvenu à Atvia, Niall. Pourtant, je dois avouer qu'un instant j'ai cru voir un fantôme devant les yeux...

— Karyon, dis-je. Non.

— Je l'ai rencontré une fois. Je n'étais qu'un gamin, mais j'en savais assez pour être impressionné. C'était après que Tynstar lui eut volé vingt ans de sa vie. La maladie commençait à attaquer ses os.

— Mon seigneur..., commençai-je.

— Je ne l'ai jamais revu. Quand mon frère l'a tué, j'étais ici, occupé à chasser les chiens érinniens de mon rivage.

— C'était à vous de faire cesser ma captivité ! dis-je brusquement.

S'il fut étonné de mon impolitesse, il ne le montra pas. Il s'assit et

m'indiqua calmement d'en faire autant. Je faillis refuser, mais ma cuisse était raide et douloureuse...

— Oui, c'était à moi. Niall, m'avez-vous maudit de ne pas l'avoir fait tandis que vous couchiez avec Deirdre d'Erinn ?

Je ne pouvais rien dire. Pas devant le père de Gisella.

— Eh bien ?

— Vous vous alliez à Strahan et aux Ihlinis contre mon père.

Sa bouche dessina un sourire amusé. Il savait pourquoi je changeai de sujet.

— Je n'ai jamais eu l'intention d'accorder ma loyauté à Donal. Il prend, je donne ; je commence à m'en lasser.

— Mon seigneur, si vous n'avez pas l'intention d'honorer l'alliance, je ne perdrai pas mon temps à vous écouter.

— Si je vous ai froissé, je vous présente mes excuses. Mais je veux être franc avec vous, Niall. Vous n'êtes plus un gamin. Pensez à tout ce que je gagnerais si je mettais fin à l'alliance.

— La guerre, dis-je. Et mon père vous a déjà vaincu une fois.

Ses yeux s'étrécirent.

— Oui, la guerre. Et Homana s'affaiblira si les hostilités traînent en longueur... Mais vous êtes arrivé. Un peu en retard, certes, cependant, ce n'est pas votre faute. Je ne vois aucune raison d'invalidiser le mariage par procuration. Gisella serait... perturbée.

Comment pouvait-il parler si calmement de sa fille et du mariage alors qu'il était au courant pour Deirdre et moi ? Je me demandai où il avait eu l'information. S'il avait un espion à Killore, Shea et sa famille étaient en danger.

— Mon seigneur, si vous souhaitez que ce mariage se fasse, pourquoi n'avoir pas accédé aux demandes de Shea ?

— Parce que je ne me plie à la volonté de personne.

— Vous vous êtes pourtant incliné devant mon père.

— Et j'ai eu sa sœur pour épouse. Et Gisella pour fille. Qui a gagné,

qui a perdu ? J'en ai retiré plus que Donal.

— Un titre est-il si important ? Vaut-il tant de guerres ?

— Celui-ci l'est. Il appartenait aux seigneurs atviens bien avant ma naissance. Mon grand-père, Keough, l'a arraché à Ryan d'Erinn. Shea ne l'a pas contesté jusqu'à la venue au monde de son héritier.

— Votre sœur avait épousé Shea. Cela ne signifie-t-il rien pour vous ?

— Mon petit, il vous reste à apprendre les réalités des alliances et des conflits. Quand la première est rompue, le second suit automatiquement. Atvia et Erinn sont en guerre depuis plus de deux cents ans. Pas en permanence... Mais cela fait partie de notre façon de vivre, comme la métamorphose fait partie de la vôtre. Mais j'oubliais : vous ne pouvez pas. Vous n'avez pas de *lir*, n'est-ce pas ?

Je me levai d'un bond, furieux. Alaric continua de sourire.

Dieux, si je pouvais lui fermer la bouche à jamais...

— Niall, dit-il doucement, pensiez-vous que nous serions amis ?

— Je pensais que nous pourrions nous comporter poliment, dis-je avec effort.

Il regarda par-dessus mon épaule et sourit.

— Niall, il y a ici quelqu'un qui aimerait vous dire bonjour.

Gisella. Je tentai de prendre une expression polie. La jeune fille le méritait, même si son père n'en était pas digne.

Ce n'était pas Gisella, mais Lillith.

Elle était vêtue d'écarlate. Sa chevelure tombait librement, sur ses épaules telle une lourde cape.

— Je vous ai donné le choix, dit-elle. Vous avez refusé mon aide. Mais je vois que vous avez trouvé une autre solution.

Je la regardai dans les yeux.

— Les dieux prennent soin de leurs fidèles...

— Le temps vous a amélioré, fit-elle.

Puis elle éclata de rire.

Elle alla à Alaric et l'embrassa goulûment. Il lui glissa une main dans le dos, la serrant contre lui. Ils voulaient me mettre mal à l'aise ; pour cette raison, je ne détournai pas les yeux.

Lillith se sépara d'Alaric et revint vers moi.

— Je suis venue vous escorter à vos appartements. Ce soir, nous donnons une fête en votre honneur. D'ici là, vous aurez besoin de repos.

Elle posa une main sur mon bras. Avant de partir, je me tournai vers Alaric.

Le seigneur d'Atvia souriait.

Je fermai la porte au nez de Lillith. Mes appartements étaient peu éclairés. Il n'y avait pas de fenêtre pour laisser entrer la lumière du jour, seulement des chandelles. La pièce était sinistre. Je n'avais pas envie d'y rester.

— Niall.

Une forme sortit de l'ombre. Je virevoltai, voulus prendre le couteau que je n'avais plus. Puis je m'immobilisai.

Son visage était maigre, bien trop maigre. Des cercles noirs faisaient ressortir ses yeux jaunes au regard hanté.

— Ian !

Puis je pensai presque aussitôt : *Qu'ont-ils fait à mon frère ?*

Ses vêtements étaient de coupe atvienne, alors qu'il n'avait jamais rien porté d'autre que ses cuirs cheysulis. Ses cheveux étaient bien plus courts que d'habitude. Son lobe gauche ne portait plus de boucle. Je compris ce qu'il avait fait, ou ce qu'on l'avait obligé à faire.

Qu'ont-ils infligé à mon frère ?

— *Rujho* ? dit-il d'une voix hésitante.

— Par les dieux, Ian ! Je te croyais mort dans la tempête !

J'aurais voulu aller vers lui et le serrer dans mes bras, mais quelque chose dans son attitude m'arrêta.

— Niall. Dieux, je pensais qu'elle m'avait menti... Mais tu es là...

Il ferma les yeux pour que je ne voie pas qu'ils s'emplissaient de larmes.

Je tendis la main vers lui, mais il recula d'un bond quand j'effleurai son épaule.

— Elle a dit que tu allais venir, reprit-il. Mais elle me raconte tant de mensonges... Je ne sais pas toujours que croire. Comment choisir quand elle lance une vérité pour vingt tromperies ?

— Ian, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il frissonna.

— Je sais, maintenant. Je sais ce que c'est. La douleur, le chagrin. J'ai vu comment c'était pour toi. Et maintenant, je sais par moi-même...

— Ian...

— ... ce qu'endure un homme sans *lir*.

— Ian !

— Ce que je dois faire est clair. *Mais elle ne veut pas me laisser mourir !*

J'allai à lui et le pris dans mes bras. Il était étrange que le prince sans *lir* d'Homana réconforte un guerrier du clan qui avait toujours joué pour lui le rôle de consolateur.

Je sentis que ses bras ne portaient pas de bracelets.

— Où est ton or-*lir* ? demandai-je.

— Je l'ai enlevé. Un guerrier sans *lir* n'a pas le droit de porter l'or-*lir*, tu le sais, Niall. C'est ce que fait un guerrier quand son *lir* lui est enlevé. Un vrai guerrier, qui suit les traditions cheysulies...

— Il pratique le rituel de mort ? A Homana, je serais d'accord. Mais nous sommes à Atvia, et...

— Crois-tu que cela importe ? dit Ian, m'interrompant, un autre signe qu'il n'était pas lui-même. Niall, nos coutumes sont déterminées par *qui* nous sommes, pas par l'endroit où nous nous trouvons. Je suis cheysuli. Mon *lir* a disparu. Il ne me reste qu'une chose à faire.

— Alors, pourquoi es-tu encore ici ? criai-je.

C'était ma dernière chance d'obtenir une explication qu'il n'avait pas envie de donner.

Il me regarda. Soudain, je ne vis plus Ian, mon frère et mon compagnon, mais un être... *diminué*.

— *Rujho*, que t'ont-ils fait ? dis-je, désespéré.

— Pas *eux*, dit une voix féminine. Ce *qu'elle* lui a fait.

Cette fois, c'était Gisella. Je n'eus qu'à la regarder pour le savoir. Elle avait les yeux aussi jaunes que ceux de mon frère. D'aspect extérieur, elle était bien plus cheysulie que moi.

Elle portait une robe couleur de sang séché. C'était une teinte sombre, étrange. Mais elle lui allait bien.

Gisella sourit. Ignorant Ian, elle se tourna vers moi.

— Je ne devais pas vous laisser me voir avant la fête de ce soir, mais je ne pouvais plus attendre.

Elle portait sa chevelure noire à la façon cheysulie : tressée et retenue en place par des peignes d'or ornés de diamant. Cela lui donnait une apparence d'élégance et de maturité. Pourtant, elle avait l'air étrangement enfantine. Ou était-ce *infantile* ?

On dirait que Ian n'est pas dans la pièce.

— J'aimerais savoir ce que Lillith a fait à mon frère.

Gisella haussa les épaules. Sa robe avait un large décolleté qui laissait voir la peau lisse et sombre de son cou élégant orné d'un collier d'or et de diamants.

— Seulement ce qu'elle a fait aux autres, *avant*. Parce qu'elle en avait envie. Parce qu'il la haïssait.

Je me tournai vers Ian.

— Nous découvrirons ce qu'ils t'ont fait, *rujho*. Ensuite, nous...

— Vous ferez quoi ? (Gisella se rapprocha, ses jupes virevoltant autour d'elle.) Il est sans *lir*, Niall. Ainsi, il deviendra fou. Mais Lillith l'en empêchera. Elle l'a dit. Elle a répété qu'elle veut le garder...

Je la regardai fixement. Elle n'avait pas l'air concernée par ce qu'elle disait. Comme s'il lui était égal que l'Ihlinie ait ensorcelé mon frère.

— Gisella...

Elle virevolta, tenant ses jupes couleur de sang.

— Regardez ! Lillith m'a rendue bien jolie !

— Gisella ! criai-je. Par les dieux, cette femme est ihlinie !

Elle s'arrêta de danser.

— Cette femme est ma mère !

— Votre *mère* ! Vous a-t-elle ensorcelée aussi ? Votre mère était ma tante, Bronwyn, la sœur de Donal d'Homana. Nous sommes cousins, Gisella. Quoi qu'elle vous ait dit, Lillith n'est pas votre mère.

Gisella fronça les sourcils. Elle leva la main et fit un geste qui sembla déchirer l'air pour le remplacer par une flamme vivante. Une flamme froide, si froide... de la couleur pourpre du feu des sorciers ihlinis.

CHAPITRE II

La flamme passa à un doigt de mon visage. Je reculai précipitamment, heurtai une chaise et tombai. Je tentai de me relever avant qu'elle revienne à l'attaque.

— Gisella, non ! hurla mon frère.

— Mais j'en ai *envie*, dit-elle, minaudant presque.

La flamme me poursuivit, m'enveloppa et roussit les poils de mon avant-bras, levé pour protéger mes yeux de sa lueur.

Je me remis debout, dos contre le mur de pierre.

Bloqué.

— C'est le *feu de dieu*, dit Gisella sur le ton de la conversation. Vous voyez ?

Une aura crépitante d'un bleu livide brillait autour de ses doigts menus. Des étincelles en jaillissaient.

Ian s'avança vers elle. Puis il s'arrêta. Je ne l'en blâmai point. Quel homme sensé, confronté à une jeune fille aussi irrationnelle, aurait voulu s'en approcher ?

Lillith ! Que leur a-t-elle fait à tous les deux ?

Les yeux de Gisella étaient fixés sur moi.

— Lillith a dit que vous m'appartiendriez...

Par les dieux, pensent-ils que je vais épouser cette fille ? Que je coucherai avec elle ?

Ian fit un geste de la main pour m'indiquer de ne pas bouger. Il était redevenu lui-même. Pour la première fois depuis l'attaque, je détournai les yeux de ma cousine pour le regarder.

Il observait Gisella, évaluant sa position. Comme moi, il était sans

arme, mais je savais qu'il pouvait être aussi dangereux les mains nues qu'avec son arc ou son couteau.

Ils se ressemblaient, Gisella et lui. Moi, j'étais différent. Sans *lir*, comme lui, mais pas pour les mêmes raisons.

Ian tendit la main à Gisella. Leurs doigts se touchèrent presque. La jeune fille le regardait fixement, comme si elle essayait de comprendre ses intentions. Le *feu de dieu* enveloppait toujours sa main.

— Non, dit-il doucement en prenant la main de Gisella. N'utilisez pas votre magie sur lui, les dieux en seraient fâchés.

— Les dieux ? murmura-t-elle. Les *dieux* ?

Rapide comme une vipère, elle frappa. Ian lui saisit les poignets avant que la traînée de flammes atteigne son visage.

Contre nous deux, elle allait sûrement abandonner ! Fort de cette certitude, je me dirigeai vers eux pour aider Ian.

Gisella me vit. Ses yeux jaunes brillèrent avec la férocité de ceux d'une bête.

Ce qu'elle était ! Au moment où Ian poussait un cri d'avertissement, la métamorphose se produisit. A la place de Gisella se trouva soudain le vide de la transformation.

Puis une panthère surgit du néant. C'était une femelle noire comme l'enfer. Dans ses yeux jaunes luisait la rage de ma promesse, aussi évidente que sa folie.

Elle frappa. Si Ian n'avait pas été plus rapide, elle l'aurait déchiqueté.

Il bougea comme seul un Cheysuli peut le faire, avec une grâce et une élégance égalant celles de la panthère.

Elle feula. Les poils de ma nuque se hérissèrent : c'était le cri d'un animal ayant repéré sa proie.

Je pourrais la tuer, et mettre fin à cette folie.

Mais cela eût aussi mis fin à la prophétie avant qu'elle ait connu son accomplissement.

Un homme, héritier de toutes les lignées, unira quatre royaumes ennemis et deux races ayant les dons des anciens dieux.

Mais comment faire des enfants à une femme comme Gisella ?

— *Gisella* ! hurla Alaric.

Revenant immédiatement à sa forme humaine, elle remonta nerveusement ses jupes et recula devant son père avec l'expression d'un enfant surpris à voler des confitures.

— Non, je vous en prie. Non. C'est si difficile de ne pas le faire...

— Une fois de plus ! dit-il. Tu n'apprendras donc jamais ? Il y a des *raisons* à ce que je t'interdis !

— J'apprendrai, dit-elle. Mais... de temps en temps, je suis obligée...

— Même contre la volonté de ton père ?

Elle éclata de rire.

— Vous êtes en colère parce que vous ne pouvez pas vous métamorphoser ! dit-elle. Même Lillith ne peut pas !

Elle ouvrit les bras et virevolta, l'or et les diamants de sa parure étincelant dans la lumière des chandelles.

— Je peux le faire ! chantonna-t-elle. Je peux le faire, et personne d'autre ne peut ! (Elle s'arrêta net devant Ian.) Même vous, vous ne pouvez plus, depuis que Lillith a pris votre *lir* !

Je regardai le seigneur d'Atvia.

— Elle est folle, dis-je calmement. Folle à lier.

Il sourit.

— Mais vous l'épouserez quand même.

— Il va m'épouser ! cria Gisella. Niall va *m'épouser* ! (Elle vint vers moi et agrippa mon pourpoint.) On m'a dit que je dois vous épouser et devenir reine d'Homana. Est-ce vrai ? Allez-vous faire de moi la reine ?

Dieux ! Un jour, j'y serai obligé.

— Gisella, dis-je doucement, j'ai quelque chose à discuter avec votre père.

— Pourquoi ? cria-t-elle. Il vous dira de ne pas vous métamorphoser. Il me répète ça tout le temps ! Quand allons-nous nous marier ?

— Dès que les cérémonies seront finies, et qu'il t'aura emmenée à Homana, répondit Alaric.

Je me dégageai de l'étreinte de Gisella.

— Par les dieux, pourquoi n'avons-nous jamais été prévenus ? Pensez-vous que j'ai envie d'épouser cette... chose ?

— Cela compte-t-il ? Vous l'épouserez parce que votre intérêt le demande. Si vous tournez le dos à ma fille, vous provoquerez peut-être la fin prématurée de votre prophétie. Sans compter que votre père me verra arriver à ses frontières avec au moins cinq mille hommes d'arme.

— Deux mille cinq cents, répondis-je amèrement. Liam me l'a promis !

Alaric leva un sourcil.

— Ah ? La trêve est déjà rompue ? Tant pis, j'ai d'autres plans. Mais je doute que Liam soit prêt à déclarer la guerre à Atvia si le reste de sa famille a été assassiné... Y compris sa dévergondée de sœur. (Il sourit.) Je pensais que cela attirerait votre attention.

— Vous avez un informateur à Kिलore...

— Des informateurs, ou plutôt des assassins. Un mot de moi, un feu à un endroit précis de la falaise, et les aigles royaux érinniens iront s'écraser sur les rochers du rivage. Mais... on m'a conseillé de jouer ce jeu-là prudemment. Je ne suis pas fier au point de refuser l'aide de quelqu'un de plus... patient que moi.

— Lillith ?

— Ma mère ! dit Gisella. (Puis elle se couvrit la bouche de la main.) Mais... ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit...

— Je t'ai dit la vérité, répondit Alaric. Bronwyn t'a donné naissance, Lillith t'a élevée. Sinon, comment pourrais-tu combiner les illusions ihlinies et la métamorphose cheysulie ?

— Des illusions ? dis-je, surpris. Ce n'était pas réel ?

— C'est réel, claironna Gisella en ouvrant la main.

Même Alaric cligna des yeux devant la lueur aveuglante de la flamme.

— Oui, c'est réel, dit-il patiemment. Bien sûr, Gisella. (Il se tourna vers Ian.) Lillith a besoin de vous. Ne devriez-vous pas y aller ?

Mon frère se ratatina sous mes yeux ; son regard s'emplit de révolusion.

— *Rujho...*, commençai-je.

Ian ne me regarda pas. Il quitta la pièce aussitôt.

— Intéressant, n'est-ce pas ? dit Alaric avec un rire. Voir un Cheysuli ainsi rabaissé...

— Et moi ? Avez-vous l'intention de m'humilier aussi ?

Alaric regarda sa fille.

— Gisella. Le jeu.

Souriant d'un air ravi, elle tendit ses deux mains, poings fermés.

— Choisissez.

— Pas si vite, dit Alaric. Attends un peu.

Il alla derrière elle et posa une main sur ses épaules. Il me sourit ; je compris que le jeu avait commencé.

— Pourrions-nous vous rabaisser, Niall ? Ian et vous êtes très différents, comme deux perles issues de la même huître. Une noire... (Gisella ouvrit la main et montra une perle parfaite, bleu-noir sur sa paume cuivrée.) ... l'autre blanche.

Dans l'autre main de Gisella se trouvait une perle d'une blancheur éblouissante.

— C'est très joli, fis-je.

— N'est-ce pas ? Mais elles brillent de leur plus bel éclat quand elles sont confiées à une *femme*. Comprenez-vous ?

— Que veut-elle de lui ? Que lui fait-elle ?

Alaric haussa les épaules.

— Certains hommes ont des chiens, certaines femmes des chats. Lillith

a des hommes.

Je trouvai cela bizarre. Maîtresse d'un roi, elle collectionnait les hommes.

— Et vous ?

— Elle est venue de Solinde il y a vingt ans. Lasse des machinations de son jeune demi-frère, elle voulait essayer les siennes. Je l'ai vue, j'ai eu envie d'elle. Quand j'ai appris ce qu'elle était, je l'ai accepté. (Son sourire s'élargit.) Elle dit qu'elle avait toujours eu envie d'un Cheysuli apprivoisé.

— Il mourra, dis-je. Il accomplira le rituel.

— Parce qu'il n'a plus de *lir* ? Non, je ne crois pas...

Gisella laissa tomber les perles sur le sol. Elles s'y écrasèrent avec un petit bruit. Ce n'étaient que des gouttes d'eau.

— Je dois y aller, dit Alaric. Il me faut surveiller les préparatifs de la fête en votre honneur. Y serez-vous, seigneur prince d'Homana ?

— Ai-je le choix ? fis-je amèrement.

— Bien sûr, dit-il poliment. Vous pouvez venir ou non, comme vous le souhaitez. Gisella... tu sais ce que tu as à faire.

— Oui, je le sais, dit-elle, enthousiaste. Je le sais !

Alaric ferma la porte:

Je restai immobile au centre de la pièce. Les yeux me piquèrent quand je regardai Gisella.

Elle se remit à virevolter.

— Lillith m'a rendue bien jolie, n'est-ce pas ?

Je fermai les yeux.

— Niall ! cria-t-elle.

— Oui, très jolie, marmonnai-je.

— Mais vous ne me regardez pas ! Comment pouvez-vous savoir si je suis jolie ?

Elle se jeta sur moi et ses mains ouvrirent de force mes paupières.

Je la repoussai.

— Vous êtes la fille de Bronwyn, petite, comment avez-vous pu devenir ainsi ? A cause d'Alaric ? De Lillith ? (Je réfléchis un instant à la façon dont elle s'était transformée en panthère.) Oui, la fille de Bronwyn... Vous avez le Sang Ancien, n'est-ce pas ? Vous pouvez prendre la forme que vous voulez ?

— Quand père me laisse faire, bouda-t-elle. Il ne m'y autorise pas très souvent.

— Pourquoi ? Parce que Lillith perd le contrôle ?

— A cause de ce qui est arrivé à ma mère. Ma *vraie* mère.

— Qu'est-il arrivé à Bronwyn, Gisella ?

— Elle est morte. Elle s'est métamorphosée, et elle est morte.

— Comment est-ce arrivé ? Lillith ?

— Non. Mon père. Il n'avait pas l'intention de la tuer. Il l'a prise pour un corbeau. Il lui a décoché une flèche.

— Un *corbeau* ?

— A Atvia, ils sont un symbole de mort. Tout le monde tire sur les corbeaux.

Ainsi Bronwyn avait essayé de fuir son époux atvien.

— Que vous a-t-il raconté ?

— Il m'a dit... qu'il voulait seulement tuer un corbeau. Mais c'était elle... c'était elle. Il a tué ma mère, alors qu'elle me portait.

— Elle est tombée...

— Je suis née ce jour-là, dit Gisella. Juste avant la mort de ma mère.

Je ne vis aucun chagrin sur le visage de Gisella. Uniquement l'innocence d'un enfant répétant ce qu'on lui a dit.

Ce qu'Alaric n'avait sûrement pas l'intention qu'elle répète !

— Gisella, je suis désolé.

— Croyez-vous que cela ait été douloureux ? La chute ? Je ne me souviens de rien...

— Non, dis-je. Il n'y a plus de douleur.

Gisella vint se blottir contre moi, comme un enfant cherchant du réconfort. Je la pris dans mes bras.

— Non, il n'y aura plus jamais de chagrin.

— Parfois j'ai peur, murmura-t-elle, le visage caché contre mon cou.

Puis elle se dégagea en riant et prit mon visage entre ses mains.

— Elle a dit que tu serais à moi...

Je me retrouvai en train de tomber dans un gouffre sans fond. J'essayai de parler, de bouger, de me dégager de la femme qui me tenait prisonnier entre ses petites mains.

Quelque chose s'infiltre en moi... Quelque chose... se glisse dans mon âme...

Bientôt il ne resta plus rien de Niall.

— Niall, murmura-t-elle, il faut que nous allions au lit...

CHAPITRE III

Quelqu'un me fourra une torche dans la main.

— Allume le feu, Niall. Nous devons prévenir les vaisseaux de la présence du Dragon.

Le vent soufflait. La torche crachota.

— *Allume le feu, Niall.*

Les flammes attiraient irrésistiblement mon regard. Je ne pouvais en détourner les yeux.

... *Un feu à un endroit précis de la falaise...*, avait dit Alaric. Mais je ne me souvenais plus de la raison de ce signal.

Nous étions là tous les cinq : Ian, Gisella, Lillith, Alaric et moi. Debout sur le crâne du Dragon, enveloppés de son souffle glacial.

De l'autre côté du bras de mer, il y avait Erinn. Si proche. Si *lointaine*.

Le nid des aigles royaux.

— Allume le feu, Niall, répéta doucement Alaric.

Je clignai des yeux. La flamme m'éblouissait. Je ne voyais rien d'autre qu'elle.

Des mains se posèrent sur mon bras, puis me tirèrent vers le bûcher. De petites mains féminines, mais exigeantes.

— Vas-y, dit la femme d'un ton plaintif, je veux voir le feu.

Pour elle, j'aurais fait n'importe quoi.

Je plongeai la torche dans l'amas de bois. Le feu prit. Je reculai, protégeant mon visage des flammes.

— Le feu, murmura la femme. C'est si joli...

Alaric me prit la torche des mains et la jeta dans le vide.

— Et voilà pour toi, Shea d'Erinn ! dit-il d'un ton satisfait.

— Et pour Deirdre, aussi, ajouta Gisella d'une voix féroce.

Alaric se tourna vers elle. Il la prit dans ses bras.

— Il n'y a plus de Deirdre, mon adorable petite fille. Mon fragile petit moineau. Plus de menace sur ton bonheur, je te le promets.

— Quand le bébé arrivera-t-il ?

— Dans six mois, dit-il doucement. Dans six mois, tu tiendras ton enfant dans tes bras.

Elle posa les mains sur son ventre. Puis elle se dégagea de l'étreinte de son père.

— Un bébé ! cria-t-elle. Un bébé rien qu'à moi !

— Niall, dit Lillith, il est temps de rentrer chez vous.

Elle était debout près de Ian. Dès qu'elle approchait de lui, il était perdu.

Dans ses yeux tristes, il y avait mon reflet.

L'homme vint vers moi sur le quai, alors que je me préparai à embarquer. Il me semblait le connaître.

— Mon seigneur, dit-il d'une voix cultivée, je vous accompagne, pour tenir compagnie à la princesse, et tenir le rôle d'ambassadeur auprès de votre père. Mon nom est Varien.

A ce moment, je me souvins de lui.

— Je croyais que vous vous étiez noyé, dis-je.

— Non, mon seigneur. La dame Lillith s'est assurée de ma survie.

— Elle est généreuse. Elle a aussi sauvé mon frère.

— Embarquons-nous ? demanda-t-il. Tout est prêt. Votre frère vous attend.

— Ian ? Je croyais que Lillith le garderait auprès d'elle.

— Non, mon seigneur. Elle a eu ce qu'elle voulait de lui. Ian rentre avec

vous.

Alaric tentait de consoler sa fille.

— Ne pleure pas, dit-il. Désormais, ta place est aux côtés de ton époux, pas de ton père.

— Mais vous aller tellement me manquer !

— Toi aussi.

Elle s'agrippa à lui un moment de plus, comme si elle ne voulait pas le lâcher.

— Me donnera-t-il d'autres bébés ?

Alaric sourit et caressa sa chevelure d'ébène.

— Il te donnera tout ce que tu souhaites.

Elle l'embrassa. Puis elle monta à bord.

— C'est un cadeau, me dit Lillith. Pour que vous rentriez chez vous en sécurité.

Je regardai l'objet. C'était une dent, de chien ou de loup, sertie dans une monture en or attachée à une lanière.

— Portez-la, dit Lillith. Et pensez à moi.

Je passai la lanière autour de mon cou.

Les voyages en mer sont longs. J'avais mobilisé toute la patience dont je disposais pour supporter l'ennui. Ian s'était étiolé depuis deux mois que nous voguions. Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Pour moi, Homana est un foyer. Pour lui, cela signifie la mort.

Je traversai lentement le pont. Je sais qu'il m'entendit, mais il ne se retourna pas.

Il portait toujours des vêtements atviens.

— Rujho...

— Non, dit-il.

— Permets-moi au moins de partager ta compagnie tant que tu es

encore en vie ! Tu me quitteras bien assez tôt ! Pourquoi es-tu si... absent ?

— Ce n'était pas moi, mais *toi* qui étais absent ! Par les dieux, Niall, n'as-tu pas conscience de ce qu'on t'a fait ? Ou plutôt, de ce que cette fille t'a fait, car seule une Cheysulie en a le pouvoir.

— C'est à toi qu'ils ont fait quelque chose. Lillith...

— Oui. Et toi, sais-tu qui s'est « occupé » de toi ?

— C'était moi, dit une voix.

Je me tournai.

— Gisella !

— Oui, c'était moi. Lillith m'a dit que je pouvais le faire. Que je *devais*, sinon il n'y aurait pas de bébé.

Enceinte de cinq mois, elle était déjà énorme. Ses membres, en revanche, restaient trop grêles. La chaleur l'éprouvait plus que nous. Elle avait l'air très fatiguée.

Elle regarda Ian.

— Je connais quelques coutumes cheysulies. Celles qu'ils m'ont laissé apprendre. Sans *lir*, vous mourrez.

— Il y a un rituel à respecter.

— Mais vous *mourrez* ? Je ne crois pas que Niall aimerait ça. Je pense que je vais vous rendre votre *lir*.

Ian éclata de rire. Des larmes emplirent les yeux de Gisella.

— Pensez-vous que je mente ? Que je serais *capable* de vous mentir ?

Il ne répondit pas. Elle se détourna et partit en courant.

Puis elle revint et jeta sur le sol ce qu'elle portait : une boucle d'oreille en forme de puma et deux éperons d'or massif.

Les éperons d'Alaric.

— Alors, est-ce que je mens ? *Est-ce que je mens ?*

Je ramassai la boucle et les éperons.

— Il a fondu les bracelets, expliqua-t-elle. Il les voulait.

— Des bracelets-*lir*, dis-je.

Je les ramassai et les tendis à Ian.

— Ce sont des morceaux de métal. Ce n'est pas mon *lir*.

— Elle est trop lourde pour moi. Je ne pouvais pas la porter.

— Où ? dit Ian d'une voix rauque.

— Dans les ponts inférieurs..., marmonna-t-elle.

— Montre-nous !

Elle nous emmena dans les cales.

Se penchant sur une caisse cachée sous une bâche, elle enleva prestement quelque chose, puis se tourna vers nous.

— Vous pouvez y aller, maintenant.

J'attrapai la main de Gisella.

— Fais-moi voir ce que c'est.

Elle résista, mais elle finit par ouvrir la main. Celle-ci contenait la patte momifiée d'un oiseau de proie, griffes tendues.

— Elle m'a dit que cela provenait d'un *lir*. C'était un enchantement, pour que vous ne sachiez pas que le puma était à Rondule.

— Rondule ! criai-je. Tasha était là pendant tout ce temps ?

— Lillith la gardait pour pouvoir le garder, *lui*. Mais elle a dit qu'elle n'en avait plus besoin, car il lui serait agréable de savoir qu'il se laisserait mourir alors que son *lir* était si près.

Pendant qu'elle parlait, la patte momifiée se transforma en poussière grise.

— Plus d'enchantement ! cria-t-elle. (Elle chantonna.) Tout... est... parti. Tout est parti !

Ian ouvrit la caisse tandis que je regardai, consterné, la jeune femme

qui était désormais mon épouse à l'esprit dérangé.

Chantonnant toujours : *Tout... est... parti.*

— Par les dieux, c'est *Tasha ! Rujho*, aide-moi !

Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas sollicité mon assistance... A nous deux, nous sortîmes le corps inerte de la caisse. Nous allongeâmes Tasha sur le sol. Elle était vivante, mais en piteux état. Pourtant, elle nous reconnut. Elle allongea une patte pour toucher le pied de Ian.

Il s'assit près d'elle et la prit dans ses bras.

— Je ne suis plus un homme sans *lir...*, murmura-t-il.

Cette fois, il me sembla sans importance que j'en sois quand même un.

Quand il se fut assuré — ou que Tasha lui eut confirmé — qu'elle survivrait, Ian regarda Gisella, des larmes aux yeux.

— *Leijahna tu'sai*, Gisella.

Je la pris par les épaules.

— Ces mots sont un remerciement en langue cheysulie. Tu as fait de lui un homme complet.

— Mais pas de toi, dit-elle.

CHAPITRE IV

Elle chantonnait à voix basse. Pour elle, peut-être aussi pour l'enfant.

— Gisella, dis-je doucement, tu n'as rien à craindre. Nous sommes à Homana-Mujhar.

Debout dans un coin de l'antichambre, elle se berçait en fredonnant. Plus nous approchions de la capitale, plus elle s'était retirée dans son univers privé.

Je la pris dans mes bras, essayant de la calmer. Son ventre était énorme et dur. Il restait deux mois avant que je sois père.

— Niall ? Es-tu là ? appela ma mère de l'autre pièce.

Je sentis Gisella se raidir.

— Attendez ! dis-je, plus sèchement que je l'aurais voulu. Gisella, personne ne te fera de mal, je te le promets.

Elle ne sembla pas m'entendre. Je la laissai et rejoignis ma mère dans la salle.

— Ne dis rien, Niall, laisse-moi seulement te serrer dans mes bras ! Quatorze mois ! J'ai eu peur de ne jamais te revoir ! Rowan nous a dit que tu étais bien traité, est-ce vrai ?

— Totalement ! J'ai toujours reçu les honneurs dus à mon rang.

— Que les dieux en soient remerciés ! Mais je ne veux pas t'embarrasser avec mes pleurs.

Je souris.

— Je pourrais vous embarrasser avec les miens !

— Le messager ne s'était pas trompé, annonça mon père en entrant dans la pièce.

Je lâchai ma mère et alla vers lui. Je lui pris les avant-bras à la façon

cheysulie, puis je l'attirai contre moi. J'avais souvent eu envie de le faire, mais je n'avais jamais osé.

— *Leijhana tu'sai*, murmura mon père. Pendant tout ce temps, j'ai dû être fort pour soutenir ta *jehana*... mais personne n'était là pour le *jehan*.

Je me dégageai de ses bras.

— Vous êtes au courant pour Ian ? Le messager vous a bien dit qu'il était vivant ?

— Oui. Où est-il ? Je pensais qu'il t'accompagnerait.

— Il est à la Citadelle. Il avait besoin de se *purifier*. Il a dit que vous comprendriez...

— *I'toshaa-ni*. (Mon père se détourna un instant comme pour cacher ses émotions.) Il va bien ?

— Assez. Tasha est presque guérie, mais... (Je ne pouvais cacher la vérité plus longtemps.) Il n'est plus le guerrier qu'il était avant notre départ pour Atvia.

— Oui, s'il a besoin du *i'toshaa-ni*...

Mon père avait l'air troublé.

— Qu'est-ce donc ? demanda ma mère. Je connais si peu les coutumes cheysulies...

— Un rituel de purification. Quand un guerrier sent que son âme a été souillée par quelque chose qu'il a fait, ou qu'on lui a fait, il doit se purifier.

— Niall, dit soudain ma mère, est-ce Gisella ?

Je me tournai vers la porte. Elle était là, à demi cachée par le rideau de séparation. J'allais à elle et je la pris par le bras.

— Gisella, je t'assure, tu n'as nul besoin d'avoir peur.

Je l'attirai dans la pièce.

— Par les dieux ! s'exclama ma mère. Cette petite est déjà enceinte !

— Niall..., dit mon père, visiblement surpris.

— Elle est très fatiguée. Le voyage a été pénible pour elle. Quand elle se sera reposée, tout ira bien.

— Elle est la bienvenue, dit mon père. Mais ce que ta *jehana* voulait dire, c'est que les Homanans prétendront que l'enfant n'est pas de toi.

— Cela a-t-il de l'importance ? Depuis quand vous souciez-vous de l'opinion des Homanans ?

— Depuis le jour où j'ai compris ce que mon *tahlmorra* signifiait. Tu n'auras peut-être jamais cette chance. Niall, des Homanans se rassemblent autour d'un bâtard sans visage, connu comme « le fils de Karyon ». Pas son petit-fils, Niall. Son *fils*. A mesure que le nombre de ses partisans s'accroît, la menace contre toi grandit. Et celle contre la prophétie des Premiers Nés.

— Donal ! lança ma mère.

— Non, Aislinn. Il faut qu'il sache la vérité. Fils, repose-moi ta question quand les Homanans t'auront assassiné au nom d'Homana... Ou l'auront tuée, *elle*, parce que son enfant pourrait devenir une menace pour eux.

— J'ai parlé trop vite, dis-je. (Je pris une profonde inspiration et recommençai.) Père, je vous présente Gisella. Oui, elle porte mon enfant. Oui, le mariage doit avoir lieu aussi vite que possible. A cause de l'enfant, certes, mais aussi du bâtard de Karyon. Quel meilleur moyen d'assurer la possession du trône à notre lignée ?

Ma mère se détourna. Je ne doutais pas qu'elle était troublée d'apprendre que Karyon avait engendré un bâtard.

— Niall ? demanda Gisella. Est-ce le Mujhar ?

— Oui, dis-je doucement. C'est aussi le frère de ta mère, ton *su'fali*, dans la Haute Langue.

— Donal d'Homana ! dit-elle. Mon père m'a parlé de vous.

— Et a-t-il dit du bien ? demanda mon père avec un sourire désabusé.

— Non, répondit-elle avec l'innocence d'un enfant. Il affirme que vous êtes une sangsue aspirant le sang d'Atvia, et qu'un jour il vous écrasera.

— Alaric doit savoir que ce qui est arrivé est sa faute. Vous pourrez le

lui dire quand vous le reverrez.

— Je ne le reverrai jamais. Je dois rester avec Niall. Il a besoin de moi.

— Il vous autorisera sûrement à rendre visite à votre père, la rassura ma mère.

— Mais Niall aura besoin de moi, répéta-t-elle. Ils m'ont dit qu'il en aurait *toujours* besoin.

Ma mère fronça les sourcils.

— Gisella, fis-je hâtivement, je te présente ma mère, Aislinn, la reine d'Homana.

Gisella ne s'intéressa pas du tout à ma génitrice.

— J'oubliais, gloussa-t-elle. Il y a *quelque chose* que je dois faire...

Toujours gloussant, elle s'essaya à une révérence devant mon père.

— Gisella, ce n'est pas nécessaire...

Elle se redressa, faisant naître le *feu de dieu* de sa main gauche, tandis que la droite, armée d'un couteau, frappait en direction du visage de mon père.

Je l'attrapai juste à temps. Elle se débattit en vain contre mon étreinte.

— Il est mort... mort... mort..., chantonna-t-elle.

Mon père tendit la main vers le couteau.

— Ne la touchez pas ! avertis-je.

— Niall...

— Laissez-la ! Elle est si fatiguée... Epuisée par l'enfant... Elle n'est pas vraiment elle-même...

— Elle vient de tenter de m'assassiner...

— Elle ira mieux dès qu'elle se sera reposée.

— Tu parles comme s'il s'agissait d'une aberration momentanée ! cria ma mère.

— Elle est *fatiguée*...

— Elle est *folle*, protesta Aislinn. Tu as l'intention d'épouser ça ?

— Oui.

— Folle ? demanda mon père. Ou est-ce l'œuvre de Lillith ?

— Lillith est ma mère..., chantonna Gisella.

De l'effroi se lut sur le visage de mes parents.

— Non, Gisella, dis-je. Bronwyn était ta mère.

— Elle est morte. Il l'a tuée d'une flèche pendant qu'elle volait... Elle est tombée... Elle s'est écrasée sur le sol. Dès que j'ai été née, elle est morte à cause de ses os brisés...

— Gisella, cela suffit, dis-je doucement.

— Mon père a tué ma mère, dit-elle d'un ton joyeux en suçant une mèche de ses cheveux.

— Dieux, murmura Donal. Ce *ku'reshtin* l'a assassinée, mais c'est moi qui l'ai forcée à l'épouser, alors qu'elle ne voulait pas !

— Donal, mon époux, tu n'avais pas le choix. Il fallait que tu obéisses à la prophétie, tu me l'as dit toi-même...

— Quand je pense à tout ce que j'ai fait au nom de cette *prophétie*..., cracha-t-il comme si le mot était une insulte.

— Elle est morte, chantonna Gisella. Il l'a tuée d'une flèche...

— Chut, Gisella, je t'en prie...

— Tu ne peux pas épouser ça..., répéta ma mère.

— Il le doit, dit Donal. La prophétie l'exige.

— Cette femme vient d'essayer de te tuer !

— Toi aussi, il y a bien longtemps.

Mon père m'avait raconté comment Tynstar avait fait d'Aislinn l'instrument de sa vengeance.

— Dieux ! murmura ma mère d'une voix brisée. Mais... Si elle

recommence ? Tu avais Finn pour éliminer le piège mental. Gisella a passé sa vie avec une Ihlinie et un père qui te hait. Crois-tu qu'elle n'essaiera pas de nouveau ?

— Non, pas si je supprime le piège mental — s'il y en a un. Niall, tu sais ce que je dois faire.

— Elle est si fatiguée...

— Tant mieux. Elle résistera moins. Prépare-la, Niall. J'ai déjà appelé mes *lirs*.

Je fis de mon mieux pour expliquer à Gisella ce qui allait se passer, et tant pis si je le savais à peine moi-même. Je n'avais jamais vu mon père utiliser sa magie, à part pour se changer en loup ou en épervier.

Je mis Gisella au lit et recouvris son ventre distendu d'une couette.

— Plus que deux mois, Gisella, et tu seras libérée de ce fardeau, dis-jé en mettant ma paume sur son ventre.

Sa main se posa sur la mienne.

— Un bébé, Niall ! Quelque chose qui ne se noiera pas comme mes chiots se sont noyés, qui ne se brisera pas comme mes chatons se sont brisés.

Un frisson glacé me parcourut l'échine.

— Gisella... Un bébé n'est pas un animal familier. Il est plus important que tout au monde.

— Plus que le Lion ? demanda-t-elle.

— Si cet enfant est un garçon, Gisella, il *deviendra* le Lion.

— Comment un homme peut-il devenir un lion ? Il n'en existe plus ! Même moi, je ne peux pas me transformer en lion !

— Le Lion d'Homana, Gisella. Le Mujhar.

Elle leva les yeux vers moi.

— Es-tu le Lion, Niall ?

— Pas encore. Pas avant très longtemps.

— Mais je veux être reine.

— Aislinn n'a nulle intention d'abandonner son titre. Votre fierté devra se contenter de celui de princesse, lança une voix depuis l'entrée.

— Père, dis-je, elle sait à peine de quoi elle parle.

— Et toi, le sais-tu ?

— Bien sûr...

— Pourquoi ne t'adresses-tu jamais à moi en m'appelant *jehan* ? Est-ce si dur à dire ?

La réprimande me blessa.

— Vous avez Ian pour vous parler en Haute Langue.

— Et toi pour autre chose ? Ah, mes *lirs* me rappellent que ce n'est pas le moment. Tu viens de rentrer après plus d'un an d'absence. Je te prie de me pardonner.

Des excuses dans la bouche de mon père ? Cela était nouveau...

— Je ne vous ferai pas de mal, Gisella. Je le promets. Vous êtes cheysulie, vous savez ce que sont les dons.

— Oui, je sais beaucoup de choses, dit-elle du ton d'un enfant impatient.

Mon père ne sourit pas.

— Je m'en doute. Je vais bientôt découvrir *quoi*.

Je pris la main de Gisella ; mon père ne la toucha pas. Il la regarda d'un air totalement détaché. Je sus qu'il était parti *ailleurs*, cherchant Gisella.

Je la sentis se détendre.

Soudain je me retrouvai seul dans la pièce. Parce que j'étais un homme sans *lir*, une ombre sans substance, je ne pouvais faire partie de ce qui se passait.

J'entendis Gisella gémir, sa main s'agita dans la mienne. Elle se tordit sur le lit.

La main de mon père agrippa le poignet libre de Gisella.

Puis elle hurla.

— Père, non ! Attendez !

J'essayai de détacher sa main de celle de la jeune femme. Un éclair de feu jaillit dans ma tête et m'envoya bouler contre le mur.

Je rampai sur les mains et les genoux vers le lit, laissant une traînée de sang derrière moi. Mon visage était douloureux, mes oreilles tintaient.

— Niall ! Dieux, faites qu'il aille bien !

La voix de mon père. Je levai les yeux vers lui. Ma vision était brouillée, mais elle semblait s'éclaircir.

— Niall, m'entends-tu ? Il ne faut jamais toucher un Cheysuli lors d'une union mentale. Ne te l'a-t-on jamais dit ?

— Qu'avez-vous... fait à Gisella ?

— Moi ? Rien. Demande-lui plutôt ce qu'elle m'a fait. Ce que tu as senti ne venait pas de moi. C'était elle. Mais nous en parlerons plus tard. Pas en sa présence.

— Elle sera ma femme, dis-je. Il est préférable que les choses soient dites devant elle. Qu'est-il arrivé ?

— Tu as rompu le lien mental. Mais il valait mieux. Gisella s'apprêtait à m'en éjecter. Cela aurait été encore plus douloureux. Bien qu'elle ait été élevée loin de nos clans, elle possède nombre de nos possibilités. Elle a aussi beaucoup de nos forces. Mais elle n'a pas une once de notre bon sens. Quand Alaric a tué Bronwyn, il a aussi détruit l'esprit de sa fille. Ce qui lui est arrivé est trop grave ; nos dons cheysulis ne peuvent pas le guérir.

Je me tournai pour voir si Gisella avait entendu. Mais elle dormait comme un enfant, souriant dans son sommeil, contente de ce qu'elle venait d'accomplir.

— Il n'y avait pas de piège mental ? demandai-je.

— Non. Il n'y a pas trace d'une interférence ihlinie. En tout cas, pas dans son esprit. Peut-être existe-t-il un lien *extérieur*, forgé d'après ce que nos ennemis lui ont dit.

Lillith et Alaric...

— Quand le mariage aura-t-il lieu ?

Je m'attendais à des protestations, mais il dit seulement :

— Dès que nous aurons pris les dispositions nécessaires.

— Les choses iront mieux après.

Mon père regarda Gisella.

Il ne fit aucun commentaire.

CHAPITRE V

Les dispositions furent prises avec une hâte presque indécente. Normalement, pour un mariage royal, la coutume homanane voulait qu'on invitât les nobles et les membres des familles royales avoisinantes. Ainsi, personne ne pouvait dire que la succession au trône n'était pas assurée. Mais à cause de la grossesse avancée de Gisella et de la menace représentée par le bâtard de Karyon et la présence de Strahan, nous ne pouvions pas nous permettre d'attendre.

Je mis mes meilleurs vêtements pour la cérémonie. Nous n'avions pas eu le temps d'en faire tailler de nouveaux !

— Tu es très élégant, Niall, dit ma mère, qui venait d'entrer dans la pièce. Mais... il te reste du temps.

Je hochai la tête d'un air absent.

— Comprends-tu ce que je veux dire ? Tu n'as pas besoin de mener à bien cette entreprise ridicule !

— Je vous l'ai déjà dit, mère, j'ai l'intention bien arrêtée d'épouser Gisella.

— Pourtant, une pauvre fille à l'esprit dérangé est un choix bien médiocre pour l'héritier de Donal !

— Nous avons été fiancés dès le berceau, dis-je. Même si je voulais éviter ce mariage, ce serait difficile. Et je ne le veux pas. Elle est folle, c'est vrai. Mais cela ne signifie pas qu'elle ne pourra pas devenir ma femme.

— Elle sera *reine* un jour.

— Oui, un jour. Peut-être ira-t-elle mieux à ce moment.

Elle me regarda fixement.

— Je ne comprends pas. Tu n'es plus le même. Depuis que tu es parti, tu... as changé.

— En quatorze mois, cela paraît inévitable. Peut-être suis-je devenu adulte ?

— Non, il y a autre chose... Niall, es-tu amoureux d'elle ?

— Oui, autant que j'en suis capable. Peut-être ma composante cheysulie se refuse-t-elle à reconnaître ce sentiment...

— Tu as des réserves, donc. Si tu n'es pas entièrement satisfait de cette union, je la ferai annuler.

— Cela donnerait à Alaric une raison de marcher sur Homana. Non, je crois que vous n'en convaincriez pas mon père.

— Je sais qu'il y a les exigences de la prophétie ! Mais celle-ci ne désigne pas nommément Gisella. Elle dit seulement que tu dois te marier pour ajouter une autre lignée à la tienne. Et Erinn ? Shaine avait épousé une princesse érinnienne avant de se marier avec Lorsilla. Gardons la lignée atvienne pour plus tard. Nous pourrions parler à Shea.

— Non !

Soudain, je me sentis malade. Mon estomac se révolta.

Un feu à un endroit précis de la falaise.

J'étais celui qui avait allumé le brasier.

— Niall ?

Je ne voyais plus que le feu qui m'aveuglait. J'étais debout dans la nuit, sur le crâne du Dragon.

— *Niall !*

La vision disparut, mais elle me laissa un sentiment de culpabilité, aggravé par le fait que je ne savais pas pourquoi je me sentais coupable.

— Non, dis-je. Je veux épouser Gisella.

— C'est ce que tu vas faire, dit Ian depuis la porte. Tout le monde attend en bas.

Il était vêtu de cuirs cheysulis immaculés. Son or-*lir* brillait de tous ses feux.

— Allons-y, dis-je, offrant mon bras à ma mère.

A contrecœur, elle l'accepta et me suivit.

Quand la brève cérémonie fut terminée, mon père annonça que la fête se tiendrait dans la salle d'audience la plus proche. Il ajouta que ceux qui désiraient présenter leurs félicitations officielles au prince et à la princesse d'Homana pouvaient rester et le faire. Puis lui et ma mère se rendirent dans la salle.

Ainsi, je pouvais savoir qui, parmi les Homanans, ne jugerait pas utile de me féliciter officiellement. C'était pour cela que mon père avait arrangé les choses ainsi.

Tant de gens se présentèrent que je perdis bientôt la notion de qui ils étaient. Pourtant, quand Isolde et Ceinn arrivèrent, en bout de file, je redevins attentif.

— Tu es si élégant, dit ma sœur. J'aurais aimé t'inviter à mon propre mariage, si tu n'étais pas resté absent si longtemps.

— Tu es déjà mariée ?

— Oui, répondit-elle. Six mois environ après ton départ.

Sa main effleura légèrement celle de Ceinn. Pour des Cheysulis, c'était une démonstration d'affection extravagante. Mais Ceinn n'eut pas l'air contrarié.

Est-il vraiment amoureux d'elle ? Ou est-elle si précieuse pour sa cause qu'il lui laisse faire ce qu'elle veut ?

Isolde dévisagea Gisella, assise à côté de moi sur l'estrade. Elle avait l'air épuisé, et regardait fixement devant elle, les yeux vides.

— Est-ce que... elle va bien ?

Je me tournai.

— Gisella. (Puis, plus fort :) Gisella !

Elle sursauta. Les clochettes d'argent qui ornaient sa coiffure cheysulie tintèrent.

— Je suis la *rujholla* de Niall, dit Isolde en prenant la main de Gisella. Maintenant, je suis donc aussi la vôtre.

— *Rujholla* ? demanda Gisella.

— J'oubliais ! dit Isolde. Vous avez été élevée à Atvia. Comment pourriez-vous connaître notre langage ? Je suis la sœur de Niall.

— La sœur de Niall ? (Elle la regarda un long moment.) Je me souviens. Mon père m'a parlé de vous. Vous êtes la fille bâtarde du Mujhar.

Le visage d'Isolde devint gris. Elle lâcha la main de Gisella et se tourna pour partir.

— Isolde, attends !

Je courus après elle, laissant mon épouse derrière moi.

— Isolde, elle ne connaît pas nos coutumes. Elle est si épuisée par l'enfant... Je t'en prie, essaie de comprendre.

— Je comprends très bien. J'aurais dû m'y attendre. Elle a été élevée par l'ennemi.

— Isolde, ne la juge pas si durement. Tu ne sais pas ce qu'elle a voulu dire...

— Elle le sait aussi bien que moi, *mon seigneur*, dit Ceinn. Pardonnez-moi ma franchise, mais vous avez ruiné votre position dans les clans en prenant Gisella pour épouse.

— Elle est à demi cheysulie, dis-je. C'est la nièce du Mujhar !

— Possible, mais elle est aussi atvienne. La fille d'Alaric, qui n'est pas notre ami.

— Oui, atvienne. Et elle est *nécessaire à la prophétie*. Ne partez pas ! dis-je comme il faisait mine de se détourner. Je n'en ai pas fini avec vous !

— Non, mon seigneur. C'est plutôt nous qui en avons fini avec vous !

— Ceinn ! cria Isolde, choquée par la virulence de sa voix.

— Je crois que le moment est venu de parler franchement, fis-je d'un ton calme malgré ma colère. Très bien, écoutez ce que j'ai à vous dire. Je suis au courant de l'existence des *a'saii*, et de vos manigances pour me remplacer dans l'ordre de succession. Mais je vous demande de me révéler en quoi cela servirait la prophétie, que vous prétendez

connaître mieux que les autres guerriers.

— Niall, dit Isolde, bien entendu que Ceinn sert la prophétie !

— En me faisant assassiner ? Que croyais-tu qu'il voulait faire de moi, Isolde ? Me laisser me retirer à la campagne ?

— Niall...

— Isolde, ça suffit, lança Ceinn. Je vais parler franchement. Oui, je sers la prophétie. Vous avez une partie du sang qu'il faut, mais vous descendez aussi d'une *autre* lignée...

— Comme Ian. S'il est vrai que les *a'saii* souhaitent le retour à une race pure, comment peuvent-ils servir la prophétie ? Elle *exige* un mélange et nous montre le chemin d'autres royaumes...

— D'autres royaumes, oui. Je ne conteste pas le besoin de sang provenant d'autres lignées. Mais je conteste votre absence de *lir*, de dons cheysulis, de coutumes cheysulies. (Il frémit de colère.) Si peu d'entre nous ont du sang non pollué ! Si c'était possible, je préférerais qu'un *a'saii* monte sur le trône à la mort de Donal. Mais nous ne sommes pas aveugles au point de tourner le dos à un guerrier qui a plus de droits que la plupart des...

— Et ce guerrier est Ian, interrompis-je. (Puis je montrait Gisella, toujours recroquevillée dans son fauteuil.) Dans ce corps pousse la semence de la prophétie, Ceinn. Un enfant né d'Homana, de Solinde, d'Atvia et des Cheysulis. Comment pouvez-vous prétendre que cet enfant devrait être remplacé ?

— Parce qu'il le sera. Viens, Isolde. Je n'ai plus rien à faire ici. Allons dans l'autre salle.

— Ceinn, attends ! Est-ce vrai ? Tu sais pourtant que Ian n'accepterait jamais ! Il est l'homme lige de Niall et son *rujhollo*.

— S'il ne veut pas, nous trouverons un autre guerrier ayant le même héritage.

— Le même héritage... amélioré par toi, je suppose ? Tu penses qu'un enfant de nous pourrait faire l'affaire ? C'est cela, n'est-ce pas, Ceinn ? Réponds !

Quoi qu'il fût d'autre, Ceinn n'était pas un menteur.

— Oui, dit-il calmement. Je veux que notre fils monte sur le trône.

Isolde tremblait de colère et de déception. Son monde venait de s'écrouler. Je lui avais montré sous son vrai jour l'homme qu'elle avait épousé.

— Très bien. Alors il n'y aura jamais de fils.

— Isolde !

— Non !

Elle ôta son collier orné d'un ours des rochers et le jeta sur le sol devant Ceinn. Puis elle sortit.

Il voulut la suivre, mais je l'en empêchai.

— *Ku'reshthin*, jura-t-il. Je la voulais... je la veux toujours pour elle-même, pas seulement pour l'enfant !

— Alors, dis-je, lui riant au visage, jurez-moi en homanan que vous êtes amoureux de ma sœur.

Il ramassa le collier-*lir*, le symbole cheysuli du mariage. Et il fit ce que je lui demandais.

L'écoutant, je songeai que cela faisait peut-être de lui un ennemi plus redoutable encore. Un homme amoureux réfléchit davantage à ses actes, parce qu'il a dans sa vie quelqu'un qui justifie ce qu'il projette. Même si c'est un meurtre. Et il préparera mieux ses tentatives, parce qu'il aura quelque chose à perdre.

— Niall ?

C'était Gisella.

— Niall, pouvons-nous aller voir les danses ?

— Tu as l'air fatiguée. Il vaudrait mieux que tu ailles te coucher.

— Non, je veux aller voir les gens danser !

Je l'emmenai donc.

CHAPITRE VI

J'installai Gisella dans un fauteuil, sur l'estrade où se trouvaient trois autres sièges, destinés au Mujhar, à la reine et à moi. Mais tous restèrent vides.

Attentif, je ne quittai pas Gisella ; soudain, elle tendit la main et prit la mienne. Je regardai ma femme et l'enfant qu'elle portait, si nécessaire à la Maison d'Homana.

C'était étrange. Je me souvenais à peine de la première fois où j'avais couché avec elle.

Je n'avais pas beaucoup de souvenirs non plus des femmes avec qui j'avais couché avant mon départ pour Atvia. Avais-je engendré un ou deux enfants avec elles ? C'était possible...

Cela me fit penser à Karyon et à son bâtard, qui menaçait maintenant ma vie et mon droit d'hériter du trône du Lion.

Je regardai l'homme qui *était* le Lion.

Il était vêtu de cuirs cheysulis. Un simple diadème d'or orné de rubis bruts encerclait son front. A son côté, dans un fourreau de cuir décoré de runes, pendait l'épée qu'on prétendait ensorcelée.

Je m'étonnai qu'il la porte. Il le faisait rarement, refusant de montrer l'absolue maîtrise qu'il avait sur l'arme.

Il se considérait plus comme son serviteur que comme son maître. Il m'avait expliqué autrefois comment le rubis brillant qui en ornait le pommeau, l'Œil du Mujhar, avait été souillé par la magie ihlinie, devenant une pierre noire sans éclat ; il était resté ainsi pendant presque tout le règne de Karyon.

Jusqu'à ce que Donal pose la main dessus. Alors le rubis était revenu à la vie.

« Il existe une légende dans les clans disant qu'une épée faite par un Cheysuli est empreinte de la magie de la race ; on dit qu'elle reconnaît son

maître, même si celui-ci l'ignore. Je savais que mon grand-père avait forgé cette épée ; mais je pensais qu'il l'avait destinée à Shaine, le Mujhar qui détruisit presque notre peuple. Karyon l'a reçue de Shaine. Il l'a portée pendant les années de son exil, et celles de son règne. Après sa mort, elle est venue en ma possession. »

Au prix de la vie de Finn, l'oncle de mon père. Strahan lui avait enfoncé l'épée dans le corps. Involontairement, il l'avait ainsi rendue à Donal, avec la magie qu'elle portait.

La magie qui a tué Osric d'Atvia, l'oncle de Gisella.

Je la regardai pensivement.

Tant de morts... Tous au nom de ta prophétie...

Soudain, j'aperçus Isolde dans la foule.

— Pardonne-moi de te laisser un moment, je dois parler à ma sœur.

— Niall ?

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

Isolde était de dos. Je posai un bras sur son épaule. Elle me vit et essaya de se détourner de moi.

— Niall, dit-elle alors que je l'en empêchai, je suis la dernière personne au monde à souhaiter te voir en danger. Mais pardonne-moi : pour le moment, je n'ai pas envie de te parler.

— Je ne t'ai pas demandé de le répudier !

— Que pouvais-je faire d'autre ? Devais-je te répudier, *toi* ?

Je soupirai, puis je la pris dans mes bras. Elle resta tendue. Posant ma joue sur sa tête, je lui dis que je lui pardonnerais si elle retournait avec lui.

— Retourner avec lui ? Comment peux-tu dire une chose pareille après ce qu'il a proféré, *lui* ?

— Il m'a aussi confié autre chose.

Je lui dis que son époux l'aimait sincèrement, pas seulement pour l'enfant qu'il escomptait d'elle. Je croyais que cela l'aiderait. Mais je l'avais mal jugée.

— Tiens-tu si peu à la vie ? Comment peux-tu croire que je veuille revenir auprès d'un homme qui a l'intention de t'assassiner ?

— Isolde, je doute que les *a'saii* aient beaucoup de pouvoir...

— Je ne veux pas courir ce risque. Et puis, comment pourrais-je retourner avec lui ? Je porte *déjà* son enfant !

— Dieux ! Il ne le sait pas ?

— Non. Je voulais le lui dire après ton mariage. Tant qu'il complotait pour mettre Ian sur le trône, tu es en sécurité, car notre frère n'acceptera jamais. Mais s'il sait que je suis enceinte, ils auront un nouveau candidat, qu'ils pourront contrôler à leur guise. Je suis aussi un enfant de la prophétie, *rujho*. Crois-tu que je puisse les laisser la détruire ?

— Isolde, dans un mois ou deux, il sera évident que tu attends un enfant. Que lui diras-tu alors ?

— Dans un mois ou deux, tu auras peut-être chassé ce traître de notre peuple.

Elle abandonne son époux à la mort.

Isolde était plus forte que moi. Devant tant de fierté et de résolution, je me sentis humble.

— *Cheysuli i'halla shansu*, dis-je d'une voix rauque.

Ces mots me semblaient les plus appropriés. Que pouvais-je souhaiter à ma soeur cheysulie, sinon la paix de la race qu'elle défendait avec tant de loyauté ?

Elle eut un pâle sourire.

— *Tahlmorra*, répondit-elle avant de quitter la salle.

Je la regardai partir. Je me tournai pour aller rejoindre Gisella et faillit renverser quelqu'un.

Varien se tenait devant moi.

L'ambassadeur atvien sourit et inclina la tête.

— Mon seigneur, veuillez accepter mes félicitations pour votre mariage avec la princesse d'Atvia... qui est désormais la princesse

d'Homana.

— Je vous remercie, dis-je abruptement.

Il m'était difficile d'être civil après avoir été témoin du chagrin d'Isolde.

— Tenez, mon seigneur, je vous ai apporté du vin.

Je pris la coupe qu'il me tendait parce que j'avais effectivement envie de vin pour me faire penser à autre chose qu'à la décision d'Isolde.

Varien leva sa propre coupe.

— Je bois à votre chance, mon seigneur.

Je vidai la coupe trop vite ; Varien m'en fit resservir une par un domestique. Je bus de nouveau. L'Atvien se rapprocha de moi, si près que son épaule effleura la mienne.

— Puis-je vous parler franchement, mon seigneur ?

— Pourquoi pas ? dis-je.

— Mon seigneur, votre épouse n'est pas exactement comme les autres femmes.

— Non, acquiesçai-je, me souvenant de ses sautes d'humeur, de sa violence occasionnelle.

— C'est... un sujet un peu délicat, mais je pense qu'il est préférable d'en parler. A cause de ses humeurs... changeantes... il est possible qu'elle ne soit pas toujours une partenaire... complaisante. (Il fit une brève pause.) Je veux dire une partenaire de *lit*, mon seigneur.

— Cela ne concerne que Gisella et moi, ambassadeur.

— Certes. Mais vous êtes jeune... Si Gisella ne parvient pas à vous satisfaire, je peux... vous montrer un autre moyen.

Dégoûté, je fronçai les sourcils.

— Etes-vous en train de me dire, le jour de mon mariage, que vous me proposez de coucher avec d'autres femmes ?

— Pas exactement, mon seigneur. Disons que je vous admire depuis que je vous ai rencontré. Je vous admire, je vous respecte... et je vous

désire, mon seigneur.

Je faillis en lâcher ma coupe. Un peu de vin se renversa.

— *Qu'avez-vous dit ?* m'exclamai-je.

— Que je vous désirais, mon seigneur.

Il ne montra ni honte ni embarras. Comme s'il disait tous les jours ce genre de choses à un homme.

Peut-être est-ce le cas...

J'étais trop choqué pour me mettre en colère. Puis une main arracha sa coupe de vin à Varien. Elle tomba avec un tintement de métal contre la pierre.

Je compris que la main était la mienne.

Le silence tomba.

Une coupe de vin renversée n'était pas un incident bien remarquable dans une assemblée comme celle-ci.

Mais la vue du prince d'Homana affrontant l'ambassadeur atvien, si.

Tous les regards se fixèrent sur nous.

J'aurais voulu hurler à Varien qu'il méritait que je le renvoie immédiatement à Atvia. Pourtant, les mots se bloquèrent dans ma gorge. Je sentis mon estomac se nouer.

Varien ne cessa pas de sourire.

— Vous êtes ici sur l'ordre d'Alaric, dis-je.

— Oui. Et de Lillith.

— Lillith.

Il sortit quelque chose de son pourpoint. Une chaîne où pendait une dent, sertie dans une monture d'argent.

Le cadeau de Lillith.

Ma main se porta à mon cou. Sous ma tunique se trouvait une dent identique, suspendue à une lanière. Je l'avais presque oubliée.

— Pardonnez-moi, mon seigneur. Je ne voulais pas vous offenser.

Je le regardai, surpris par les émotions qui montaient en moi. Le chagrin, l'angoisse, le sentiment de vide...

comme si on m'avait volé quelque chose dont j'avais besoin, avant que je puisse savoir ce que c'était.

Je bus. Les serviteurs remplissaient ma coupe et je la vidais.

Quand je ne supportai plus la foule, je sortis de la salle. Je grimpai sur le chemin de ronde.

Cherchant les ombres, je voulais échapper à la lumière, au bruit, au *vide*.

Je me penchai entre les merlons du parapet, à demi suspendu sur le créneau.

— Tu ferais une cible facile pour un ennemi.

Je me remis debout péniblement, me retenant toujours au merlon. La lumière des torches éclairait son or cheysuli. La haine me submergea...

— Je suis venu ici pour être seul.

— Je sais, répondit Ian d'une voix égale. C'est pour cela que je t'ai suivi.

— Pourquoi ? Tu as eu peur que je me jette du haut du mur ?

— A te voir, on dirait que l'idée t'en a traversé l'esprit. Niall, que t'a dit Varien ?

— Il m'a dit qu'il me désirait. Il pense que je partagerai peut-être son lit si Gisella ne veut plus de moi.

La lumière des torches fit ressortir la dureté du visage de Ian.

— Oui, j'aurais pu te dire la vérité au sujet de Varien. J'en suis venu à bien le connaître pendant ma captivité. Mais je ne savais pas si tu étais prêt à l'entendre. Peux-tu, *rujho* ? Es-tu prêt à entendre la vérité ?

— Laquelle ? Je crois que j'ai déjà tout entendu !

— Tu n'as rien entendu du tout ! Gisella t'a perturbé l'esprit. Je pense que tu ne t'en rends pas compte, mais je le vois. Je sais exactement ce

qu'elle t'a fait, et je n'aime pas ça. Il est temps de tenter quelque chose pour éliminer cette souillure.

— Le *i'toshaa-ni* ? demandai-je brutalement. Ou est-ce seulement ton privilège ?

— C'est le privilège de tout guerrier cheysuli, même sans *lir*.

J'eus l'impression qu'il venait de m'enfoncer un couteau dans le ventre. Je m'accrochais au merlon, le visage couvert de sueur.

— *Ku'resh'tin* ! Tu ferais mieux de te regarder avant de parler. C'est *toi* que Lillith a gardé comme un animal familier !

— Oui. *Toi*, elle t'a donné à Gisella.

— Gisella est mon épouse, dis-je, les dents serrées.

— Gisella est ta malédiction. Et elle le restera, jusqu'à ce que nous fassions quelque chose pour l'arrêter..

— Nous ? Tu veux dire les *a'saii* ? Peut-être désires-tu le trône du Lion, après tout !

— Que les dieux te pardonnent, murmura-t-il. Comment peux-tu penser une telle chose de moi ? Je suis ton homme lige...

— Et mon *frère*, l'as-tu oublié ? Ou préfères-tu ne pas t'en souvenir, pour que ta marche vers le trône soit plus aisée ? Le Lion attends, Ian ! Pourquoi ne pas le revendiquer ?

Il était si raide que je pensai que son échine allait se casser.

— Parce que... je... n'en... veux... pas, dit-il lentement. Je pense qu'un jour tu me supplieras de te débarrasser du trône. Mais je ne le prendrai pas. Je suis l'ombre du Lion, pas le Lion. Ce titre, je te le laisse.

— Ian...

Il se détourna et s'enfonça dans les ombres. Je ne voyais plus que le scintillement de son or cheysuli à la lueur des torches.

O dieux, pourquoi n'ai-je pas droit à cet or ?

— Ian ! Attends !

Je courus maladroitement après lui, alourdi par le vin que j'avais bu.

— Ian, reviens ! J'ai besoin de toi, *rujho* ! J'ai besoin de toi pour me débarrasser de cette douleur...

Mais il était parti. Il ne m'entendit pas, ou il ne jugea pas utile de me répondre.

Je m'arrêtai. Appuyé contre le parapet, je haletai, essayant de calmer mon estomac révolté. J'avais envie de vomir le vin pour tout recommencer de zéro. J'aurais voulu hurler et pleurer à cause du vide qui m'envahissait.

Un homme ne peut pas vivre quand il est fait de vide.

Que peut-il faire s'il n'a pas envie de mourir ?

Il fuit.

CHAPITRE VII

Je quittai Homana-Mujhar comme si j'avais un démon à mes trousses. Mais le démon était en moi : je le sentais me dévorer les entrailles. Par miracle, je parvins à ne piétiner personne sous les sabots ferrés de mon cheval.

Je sortis de Mujhara par le portail de l'est. Je continuai à travers les rues extérieures, me souvenant de la nuit où j'avais rencontré Strahan. Il m'avait dit de ne pas épouser Gisella. Puis il avait menacé de me prendre mes fils.

Gisella me donnerait bientôt un premier enfant. Si c'était un garçon, les plans de Strahan commenceraient à se réaliser.

Je fermai les yeux et je me fia à mon talent de cavalier pour me garder en selle tandis que je luttais contre le sentiment de vide qui m'écrasait.

Il est difficile de décrire combien le vide peut être envahissant et torturant ; pire que les profondeurs du désespoir. Mon corps vivait, mais j'avais l'impression que mon âme m'avait été arrachée.

Malgré tout le vin que j'avais bu, je n'étais pas ivre. Une partie de moi aurait aimé l'être, pour oublier le *vide*.

Nous galopâmes, l'étalon et moi, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus avancer. J'entendis le sifflement de sa respiration ; alors je compris que j'étais passé près de le tuer d'épuisement. Il tituba, à bout de forces. Je finis par descendre et le conduire par la bride. Mais je ne retournai pas vers Homana-Mujhar. Je continuai en direction des forêts de l'est.

Caché au cœur de ces bois, devant moi, il y avait la Citadelle. Je n'avais pas l'intention d'y aller. Ceinn et les autres *a'saii* ne seraient que trop ravis de me dénigrer devant le clan.

Enfin, aussi fatigué que l'étalon, je cherchai un abri pour le reste de la nuit. Je m'arrêtai dans un fourré épais et je déballai les quelques affaires que j'avais emportées : mon arc, un carquois plein de flèches,

une outre, un sac de viande séchée pour moi et un de grains pour le cheval, mon manteau... Je me fis un lit de feuilles et je m'enroulai dans le vêtement après avoir nourri l'animal.

Je me blottis dans les feuilles, songeant que les Homanans n'en croiraient pas leurs yeux s'ils voyaient leur prince en ce moment. Je regardai les branches des arbres et je pensai aux dieux qui avaient décidé de mettre les hommes sur terre, installant les Premiers Nés dans l'Ile de Cristal. Je pensai aux Premiers Nés, qui avaient su un jour que leur race allait s'éteindre. Et je pensai à la prophétie qui liait si étroitement les Cheysulis...

Je regardai le cheval ; il avait les yeux fermés et dormirait debout, à la manière des équidés. Il avait plus de chance que moi, qui devrais sommeiller sur un sol humide.

La nuit fut plus froide que je m'y attendais. Je m'éveillai à l'aube, glacé jusqu'aux os. Mon manteau était trop fin pour me réchauffer ; j'abandonnai toute tentative de me rendormir et je me levai. J'avais un mauvais goût dans la bouche, dû au vin bu la veille, et un fichu mal de tête.

Je jurai de ne plus jamais boire, sachant parfaitement que je recommencerais à la première occasion...

J'allai près du cheval et plaçai les couvertures sur son dos. Prêt à lui remettre sa selle, j'avais l'intention bien arrêtée de revenir à Homana-Mujhar. Mon père et mon frère devaient s'inquiéter, sans parler de ma mère ! J'avais aussi laissé Gisella, la pauvre petite, privée du bon sens qui aurait fait d'elle une femme digne de ce nom.

Pourtant, je pensais qu'elle était une femme digne de *moi*.

Au moment où je posai la selle sur l'étalon, je m'aperçus que le sentiment de vide ne m'avait pas quitté.

Dois-je retourner là-bas ? Suis-je différent de la nuit dernière, à part l'état de ma tête et de mon estomac ? Non. Je suis toujours hanté par le besoin ardent de ce qui me manque.

Je ne rentrai pas, mais m'occupai de l'étalon. Je le nettoyai, je le nourris et je le fis boire. Puis je partis, à pied, chercher de la viande fraîche.

Je revins une demi-journée plus tard avec un chevreuil que je fis rôtir après avoir allumé un feu. L'étalon broutait tranquillement les herbes

sauvages.

Je me sentais toujours aussi vide, mais je commençai à connaître un peu de paix.

Jour après jour, j'avais l'intention de revenir sur mes pas ; pourtant, je m'enfonçai plus avant dans la forêt. Peu à peu, je laissai derrière moi tout souvenir d'Homana-Mujhar, satisfait de me débrouiller seul. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant.

Je laissai pousser ma barbe, puis je tuai un daim et me fis des bottes et un pourpoint avec sa peau. Dessous, je portais toujours les soies et les velours de mes vêtements de mariage, ainsi que les grenats et l'or.

La robe du cheval s'épaissit : il faisait son poil d'hiver. Sa crinière s'allongea. Ici, contrairement à Homana-Mujhar, il n'était pas pomponné par une armée de palefreniers. Lui aussi, il apprenait à se suffire à lui-même.

Chaque jour, je m'éveillais plus vide que la veille. Ma seule consolation était de m'occuper à survivre, découvrant la forêt comme je ne l'avais jamais connue. Je pensai à Gisella, grosse de mon enfant. Je pensai à Ian, que j'avais chassé avec des paroles cruelles. Je pensai à mon père, privé de nouveau de son héritier, après l'avoir récupéré depuis si peu de temps. Et, bien sûr, je pensai à ma mère, qui devait s'inquiéter nuit et jour. Mais c'était ma dernière chance d'apprendre qui j'étais vraiment avant d'être obligé de devenir l'homme qu'on voulait faire de moi pour le bien de la prophétie.

Je ne rentrai pas. Parce que je ne pouvais pas. Pas encore.

Une nuit, un animal visita mon campement. Eveillé par les hennissements de ma monture, j'aperçus l'intrus : un ours des rochers couleur cannelle.

Il bondit sur le cheval en un clin d'œil. Avant que j'aie pu saisir mon arc et mes flèches, l'ours l'avait tué. Parmi mes affaires, je pris ce que je pouvais atteindre sans risque et je m'éloignai. Je n'étais pas prêt à affronter une bête aussi dangereuse pour défendre mon campement ou mon matériel.

Je passai le reste de la nuit sous les branches d'un vieux chêne. Quand je m'éveillai, l'ours était assis à côté de moi.

Je me levai d'un bond. Mais l'ours fut plus rapide. D'un coup de patte, il me renversa. Puis il se rassit. Il avait des yeux jaunes de Cheysuli. Je

compris ce qui se passait.

— *Ku'reshstin* ! criai-je C'est donc *ainsi* que vous avez l'intention de procéder ?

L'image de l'ours se brouilla devant moi. Un instant plus tard, Ceinn me toisait du regard.

— Nous avons quelque chose à discuter, mon seigneur, dit-il calmement.

— Nous n'avons rien à nous dire, crachai-je.

— Si ! Nous avons *tous* quelque chose à vous dire !

Les autres guerriers sortirent des ombres où ils s'étaient cachés, accompagnés de leurs *lirs*.

Ils étaient nombreux. Plus que je n'avais supposé.

— J'ai eu de la chance de vous trouver, dit Ceinn. Nous étions prêts à attendre le temps qu'il faudrait. Mais vous voilà ; nous pouvons enfin régler cette histoire.

— Combien êtes-vous ? demandai-je.

— D'*a'saii* ? Beaucoup. Au moins deux ou trois dans chaque clan.

Il y avait une trentaine de clans à Homana. Je n'aurais pas cru que les fanatiques étaient aussi nombreux.

— Cela ferait-il une différence si je vous disais que certains Homanans pensent comme vous ? Eux aussi veulent me remplacer.

— Par le bâtard, dit Ceinn. Nous le savons.

— Ian ne sera pas d'accord, dis-je. Isolde vous a répudié. Qui choisirez-vous pour monter sur le trône ? Vous ?

— Ian ne sera pas d'accord tant que vous vivrez, répondit Ceinn. Mais quand vous serez mort...

— Si je meurs, les *a'saii* homanans auront encore plus de raisons de mettre le bâtard sur le trône. Vous êtes des imbéciles. Vous plongerez Homana dans la guerre civile et ruinerez toute chance de réaliser la prophétie !

— Vous êtes éloquent, dit-il, mais notre décision est prise. Pourtant, nous n'allons pas vous tuer. Vous vous en chargerez.

— Moi ? dis-je en riant. Je ne pense pas que...

— Vous n'avez pas de *lir*, Niall, interrompit Ceinn. Un Cheysuli sans *lir* pratique le rituel de mort.

— Je n'ai jamais eu de *lir*. Le rituel ne me concerne pas.

— Quand nous en aurons fini avec vous, vous serez persuadé que vous avez eu un *lir*, et que vous l'avez perdu.

Ils avancèrent vers moi, me coupant la retraite. Je tentais de crier ; au moment où j'ouvris la bouche, j'avais perdu les moyens de m'exprimer. Et le désir de le faire.

CHAPITRE VIII

O dieux, mon lir est mort...

Mon lir...

Comment un homme peut-il vivre avec ce vide infini, cette douleur permanente ?

La réponse est simple : il ne peut pas.

Je compris ce qu'il me restait à faire.

Je me levai et courus.

Mon désespoir augmenta.

Dieux, comment pouvez-vous offrir à un homme ce miracle qu'est un lir, puis le lui reprendre sans merci ?

J'ignore combien de temps j'ai couru. Ma poitrine brûlait. On eût dit que mes poumons allaient éclater. Ma gorge était sèche, si sèche...

Je trébuchai. Je tombai. Je me relevai.

Dieux, pourquoi m'avez-vous pris mon lir ?

Quelque chose me poursuivait. J'entendis la créature courir derrière moi. Je sentis son souffle rauque...

Puis je compris que c'était ma propre respiration. Il n'y avait rien dans la forêt, seulement ma peine, ma douleur, et le poids terrible de la vérité. *Mon lir est mort, mon lir m'a été enlevé... Dieux, pouvez-vous ôter ce poids de mon âme ?*

Oui, murmurèrent les dieux. Il te suffit de nous faire confiance, de te laisser aller et de t'offrir à nous...

Oui, c'était la meilleure chose à faire.

— J'accepte de m'offrir aux dieux...

Non !

— J'accepte de...

Non !

Non ? D'où venait la voix qui disait « non » ?

Je m'arrêtai. Je me retournai, mais je ne vis rien.

Non, répéta la voix. Fermement, comme si j'étais un enfant. Peut-être en étais-je un ?

Non, dit la voix. *Tu es un adulte. Un guerrier. Un Cheysuli.*

J'éclatai de rire.

— Comment puis-je être un Cheysuli alors que je n'ai pas de *lir* ?

Je compris alors ce que Ceinn et les autres avaient essayé de me faire.

Mais ils avaient échoué.

Je tombai. Je sentis des épines me déchirer le coin de l'œil, une pierre s'enfoncer dans ma joue.

J'étais épuisé. J'avais couru si vite et si longtemps vers la bête qui devait prendre ma vie pour me libérer du deuil...

Mais je n'avais rien *perdu*. Jamais je n'avais eu de *lir*.

Tu en as un maintenant.

La sueur coulait le long de mon nez, de mon front. Des larmes mouillaient mes joues.

Lir, tu ferais mieux de te relever.

Je n'avais plus la force de bouger.

Quelque chose de tiède et d'humide se glissa sous mon menton et poussa.

Je ne peux pas te soulever, lir. Je suis un loup, pas un homme.

Je roulai sur le dos. Ouvrant les yeux, j'aperçus un nez noir, un museau argenté, des yeux mordorés.

Et une grande quantité de crocs.

Je cherchai mon couteau, mais il n'était plus dans son étui.

Si tu me tues, tu te suicides, dit la voix mentale, apaisante. Lir, *ne soit pas si idiot ! T'ont-ils rendu sourd en même temps qu'aveugle ?*

Un loup, oui. Un mâle gris argenté au nez du noir le plus profond.

— Tu es... un lir ?

Mon nom est Serri. Je suis à toi. J'ai été vide si longtemps... Maintenant, je suis enfin complet. Mon esprit et mon âme sont comblés !

Il se leva. Sa tête vint se poser sur mon épaule.

J'entourai de mes bras la fourrure du loup.

Mon nom est Serri, répéta-t-il. *Je suis à toi. Je suis complet.*

Je réalisai tout à coup que je l'étais aussi.

— Serri ?

Tu n'as pas besoin de parler à haute voix, sauf si tu le souhaites. Nous partageons le lien-lir.

Serri ?

Tu vois ? Que tu parles ou pas, cela ne fait aucune différence.

Mes yeux étaient pleins de larmes de soulagement et de satisfaction. Une satisfaction que je n'avais pour l'instant connue qu'entre les bras d'une femme.

Cela s'appelle sul'harai *en langue cheysulie. Mais ne t'enthousiasme pas trop vite.*

Trop vite ? Que veux-tu dire ? fis-je, saisi d'appréhension.

Oui. Tu verras. C'est souvent beaucoup mieux...

— Mieux ?

Oui. Quand tu échangeras ta forme contre la mienne.

J'éclatai de rire. Puis j'attirai le loup dans mes bras et le serrai comme je n'avais jamais étreint un être vivant.

Serri ! Pourquoi cela a-t-il pris si longtemps ?

Parce que c'était ton tahlmorra.

J'ai dix-neuf ans, Serri ! Ne suis-je pas trop vieux ?

On dit que ton jehan était trop jeune. Cela n'a rien à voir avec l'âge. Il faut être prêt.

— Et le suis-je ?

Oui. Pour moi et pour ton tahlmorra.

Je l'enveloppai plus étroitement dans mes bras et enfouis mon visage dans l'épaisse fourrure de son cou.

Ihlini ! Lir... sur toi ! Ihlini...

Sur moi ? Serri...

Il retroussa les babines et essaya d'atteindre ma gorge.

Je me jetai en arrière.

— Est-ce encore un autre tour de Ceinn ? criai-je, horrifié.

Le loup me sauta à la gorge.

Mes doigts s'y portèrent pour la protéger, et je sentis la lanière de cuir. Je compris soudain.

La dent que Lillith m'a donnée...

Je tirai l'objet de sous mes vêtements.

— Tu parles de cela ?

Débarrasse-t-en, lir, tout de suite, tout de suite ! m'enjoignit une voix mentale proche de la panique.

J'ôtai la lanière de mon cou. C'était une dent de chien, ou de loup.

De loup. Jette-la, lir ! Sans attendre !

Je regardai la dent.

Et je sus ce qu'avaient fait Lillith, Alaric et Gisella. Ce qu'ils m'avaient fait faire.

— O dieux ! Deirdre... Liam, Shea ! Ierne et son enfant pas encore né.
Je les ai tous tués !

Je me relevai péniblement, puis je jetai le talisman de Lillith aussi loin de moi que possible.

Je me remis à courir.

Lir, *attends !*

Serri me suivit.

Morts. Ils étaient tous *morts*. Par ma faute.

Deirdre. Deirdre !

Je cessai ma course folle. Debout dans une clairière ensoleillée, je sentis sur mon visage la chaleur du soleil.

Dieux, demandai-je, pourquoi, au moment où vous me faites le plus grand des dons, m'infligez-vous aussi le pire chagrin ?

Serri leva la tête et me lécha la main.

Lir, ne sois pas si amer. Ce qui est fait est fait. N'assume pas la responsabilité de ces actes, quand ce sont d'autres qui les ont accomplies.

— Gisella ? dis-je à haute voix. Non. C'est Alaric qui m'a mis la torche dans la main.

La torche qui alluma un feu, sur la falaise...

Ils étaient tous morts.

C'était pourtant Gisella qui avait tissé une toile dans mon esprit et m'avait entortillé dans ses rets.

Était-ce de sa propre volonté ? Peut-être pas, car elle manquait de l'intelligence et de la concentration nécessaires. Elle était une marionnette entre les mains d'Alaric et de Lillith, comme je l'avais été.

C'était pourtant Gisella qui m'avait ensorcelé, moi, un homme sans *lir*.

Mais qui ne l'était plus.

— Serri, dis-je, il y a des choses que je dois apprendre. Comment prendre la forme-*lir*, comment utiliser le don de guérison. Et le don de

forcer la volonté d'une autre personne.

Lir...

— Puis nous irons à la Citadelle. Et après, à Homana-Mujhar. *Lir*, je t'en prie, apprends-moi ces choses !

Il sembla soupirer.

Tout commence par la métamorphose...

CHAPITRE IX

J'ai peine à expliquer ce qu'est l'échange de sa forme humaine contre sa forme-*lir*. Il n'existe pas de mots pour décrire cette fusion de l'homme et de l'animal. Je ne comprenais pas comment j'avais pu vivre avant, si vide, si *incomplet* ; une ombre de ce qu'est un guerrier cheysuli.

Pendant que j'étais sous ma forme de loup, *j'étais* un loup. Pas un homme, pas Niall, pas le prince d'Homana. Simplement un loup, jouissant d'une liberté telle qu'il est difficile de l'imaginer.

Car un guerrier, sous sa forme humaine, n'a pas la perfection de l'animal qu'il devient quand il se métamorphose.

Je commençai à comprendre. A présent, je voyais pourquoi ma race était si arrogante, si sûre de sa place dans la tapisserie que tissent les dieux. Les Cheysulis sont la trame d'Homana. Si on les supprimait, la substance même de la vie s'effondrerait.

Et Homana serait perdue.

Quelle responsabilité ! C'était à cela que mon père était confronté jour après jour : tenter de faire une harmonieuse tapisserie avec des fils disparates.

J'appris à penser et à sentir comme un loup. Je découvris à quel point la chair humaine nue est vulnérable ; combien la peau épaisse d'un loup est plus résistante. Je perçus des sons et des odeurs que je n'avais jamais connus. Je sus enfin ce qu'était la vie, comme ne peut pas le soupçonner un homme sans *lir*.

Je pensai à ce que j'avais été : sans *lir*, non élu, l'ombre d'un homme, sans âme.

Je pensai à Rowan ; un respect nouveau naquit en moi.

Dieux, je vous remercie de m'avoir donné ce lir.

Serri m'apprit que la métamorphose est une affaire de responsabilité et

d'équilibre. Il fallait, m'enseigna-t-il, garder une certaine compréhension de son *moi*. Sans elle, un homme ayant pris sa forme-*lir* peut, sous le coup de la colère, se montrer imprudent et détruire ce fragile équilibre. Il risque alors de basculer dans la folie et de rester à tout jamais sous sa forme animale.

Mais cela serait-il si mauvais de conserver pour toujours ma forme-*lir* ?

Serri me répondit qu'un humain, né humain, était *destiné* à le rester. Si la balance penchait trop d'un côté, les dieux se vengeraient.

Oui, c'était un échange. Pendant que l'homme prend son apparence animale, sa coquille humaine est confiée aux puissances de la terre, dont la magie nous permet d'emprunter la forme-*lir* pour la durée nécessaire. Les racines des Cheysulis plongent profondément dans la terre.

Je pensai aux *a'saii*, qui voulaient revenir aux jours des Premiers Nés, et qui s'y prenaient si mal. Ne réalisaient-ils pas qu'ils risquaient de détruire la prophétie qu'ils prétendaient défendre ?

Mais les fanatiques sont trop souvent aveuglés par leur vision. Leur dévouement, qui serait admirable en d'autres circonstances, en devient mortellement dangereux.

Comme il avait failli l'être pour moi.

Cela suffit. Le temps de la réflexion est passé.

— Tu m'as enseigné ce que je devais savoir, dis-je à Serri. C'est le moment de partir.

Tu as appris une petite partie des choses utiles, lir, répondit Serri. Ne t'abandonne pas trop vite à l'ivresse de la réussite.

— Serri, tu es pompeux comme un diplomate !

Je me penchai et tirai doucement sur son oreille pour lui indiquer que je voulais me mettre en route. Il était temps que nous nous rendions à la Citadelle.

C'est une longue marche.

— Qui parle de marcher quand nous pouvons courir ?

Aussitôt, je pris ma forme-*lir*.

Quelle joie de se dégager des liens de l'apparence humaine pour prendre celle du loup !

Nous courûmes ensemble, comme deux frères.

Les gardes du Mujhar déboulèrent dans les broussailles, épées au clair.

Pris par surprise, je réagis avec les instincts d'un loup. Je bondis par-dessus un arbre renversé et je me cachai derrière une souche. Serri m'y rejoignit.

— Là ! cria un des soldats. L'avez-vous vu ? Le loup blanc !

— Il y en avait un autre, mais pas blanc. Gris ou argenté, je ne sais pas.

Puis Ian, Tasha bondissant à ses côtés, morigéna ses hommes.

— Nous ne sommes pas sur la piste de *loups*, capitaine. Nous cherchons le prince d'Homana.

— Je sais, dit l'homme. Mais devons-nous ignorer un loup blanc quand nous en apercevons un ? La peste...

— Nous ne sommes pas sûrs que la peste soit propagée par ces animaux, dit mon frère. Et puis, combien y a-t-il de loups blancs chez nous ?

Oui, j'étais blanc quand je prenais ma forme-*lir*. Au début, cela m'avait inquiété. Les albinos d'une portée sont toujours tués, car l'albinisme est synonyme de faiblesse. Mais Serri m'avait assuré que j'étais *blanc*, pas albinos. J'avais les yeux bleus, pas rouges. Mon ouïe était intacte.

Bref, il n'y avait pas de défaut en moi.

J'entendis un des gardes marmonner :

— On reçoit une bonne récompense pour la peau des loups blancs.

— Risquerais-tu la peste pour une pièce ou deux ? demanda son voisin.

— Non. Mais pour dix, je le ferais peut-être.

— Continuons, dit mon frère. Nous cherchons un homme, pas un loup. Je suis sûr que le Mujhar donnera plus de dix pièces d'argent à celui qui retrouvera son héritier.

Quelqu'un murmura quelque chose à propos d'un « cadavre ». N'aimant pas beaucoup qu'on me croie mort, je repris ma forme humaine et je sortis de ma cachette.

— Quelle récompense aura l'héritier s'il se retrouve lui-même ?

— *Rujho* ! Par les dieux, *rujho*, tu es vivant ! Nous te croyions mort. Nous avons trouvé les restes de ton cheval, une partie de tes affaires...

— Oui, je suis vivant. Ian, je n'avais pas l'intention de vous inquiéter...

— Il me suffit que tu sois en vie. Je ne suis pas ton *jehan*. Ce sera à lui de te réprimander.

— J'avais des raisons. Dans un moment, tu comprendras. (J'allai auprès du capitaine.) Officier, rapportez immédiatement au Mujhar et à la reine que je vais très bien, et dites-leur que je rentrerai dans quelques jours. J'ai quelque chose à faire avant.

— Mon seigneur..., dit l'homme, hésitant.

— Allez-y, capitaine, ordonnai-je. Ne tardez pas plus.

— Mon seigneur, pardonnez-moi, mais... Un instant, je vous ai pris pour Karyon.

— Vous l'avez servi, n'est-ce pas ? Vous le connaissiez ?

— Pas personnellement, non. Je n'étais pas assez gradé, à l'époque. Mais je l'ai servi. Mon seigneur, maintenant que vous portez la barbe, votre ressemblance avec l'ancien Mujhar est encore plus frappante.

Je souris.

— Allez-y, capitaine. Dites-leur que l'héritier est en vie.

Je me tournai vers Ian.

— Je te le jure, je n'avais pas l'intention de vous inquiéter.

— Mais tout le monde s'est fait du souci pour toi. J'ai vu dans quelle humeur tu étais avant de partir. Quand nous avons trouvé ton cheval, nous avons pensé qu'une bête sauvage t'avait attaqué.

— C'était le cas. Une bête sauvage nommée Ceinn.

— Ceinn ! Qu'a-t-il à voir avec tout ça ?

— Il a failli réaliser ses désirs. Niall mort, et Ian obligé d'accepter le trône...

— *Rujho*...

— C'est la vérité. Tu pourras le lui demander quand tu le verras.

Ian me regarda un long moment. Je le vis froncer les sourcils.

— C'est ma barbe, dis-je.

— Non. Enfin, oui, mais pas seulement. Il y a autre chose. Tu es... plus dur.

— Je suis devenu un peu plus adulte.

Je me penchai et caressai Tasha, qui me salua de sa façon habituelle, en fourrant sa tête sous mon menton.

— Tu es toujours aussi adorable, dis-je. Si Ian se fatigue de toi, tu peux venir me trouver...

Mon frère grogna.

— Je sais. Tu ne risques pas plus de te lasser d'elle que moi de Serri. Ian, aimerais-tu que je te présente mon *lir* ?

Avant qu'il ait le temps de répondre, j'appelai Serri à travers notre lien mental. Puis je me mis en devoir d'observer les réactions de mon frère.

Il resta immobile un long moment. Enfin il s'agenouilla dans les feuilles mortes.

— *O loup*, dit-il, *leijhana tu'sai* d'avoir fait de mon *rujholli* un homme complet.

Il posa une main tremblante sur la tête de l'animal.

Il se leva, presque maladroitement.

— Comment ne m'en suis-je pas aperçu ?

— Comment aurais-tu pu, Ian ? Je n'en savais rien moi-même.

— J'ai souffert aussi de la maladie-*lir*. J'ai senti le vide, le besoin qui pousse un garçon à s'enfoncer dans la forêt pour trouver son *lir*. J'aurais dû comprendre !

— C'est vrai et je te maudis de ne l'avoir pas fait. A présent, pouvons-nous nous rendre à la Citadelle ? J'ai des choses à voir avec Ceinn et les autres *a'saii*. Je veux régler la question de ma position d'héritier. Désormais, le clan m'acceptera plus facilement.

— C'est possible, mais les fanatiques homanans ? Ton lignage est désormais *apparent*. Ta magie n'est plus cachée. Cela leur donnera une raison supplémentaire de protester.

— Cela ne leur donnera pas le Lion.

— Niall, as-tu oublié que tu es resté à Erinn et à Atvia plus d'un an ? Puis, à peine rentré, tu disparais de nouveau un bon mois. Tu as donné aux rebelles homanans toutes les occasions de gagner du terrain dans la lutte pour le Lion.

— Le bâtard de Karyon, dis-je amèrement.

— Oui, le bâtard de Karyon. Niall, il a commencé à lever une armée.

— Le *bâtard* ? Comment peut-il faire ça ?

— Il veut s'emparer du trône.

— Mais... notre père est le Mujhar.

— Ne comprends-tu rien à la politique ?

— Et toi ?

— Je sais au moins ce que cela signifie. En ce moment, il rassemble une armée et enflamme l'opinion publique en sa faveur...

— ... Et quand il aura ce qu'il veut, il saisira le Conseil homanan pour qu'il ratifie un changement d'héritier, terminai-je, ravi de voir quelque surprise dans le regard de Ian. Bien entendu, le Conseil, sous la conduite de notre père, refusera de lui donner raison...

— ... Et ce sera la porte ouverte à la guerre civile. Mais tu oublies quelque chose : le Conseil est composé d'Homanans ayant servi à l'époque de Karyon. Ils risquent de préférer son fils à son petit-fils.

— Mais il n'est pas cheysuli.

— Et alors ? Il suffit de le marier à une femme de la lignée adéquate.

— Une Cheysulie, dis-je. Mais qui accepterait cela ? Je suis l'héritier

légitime !

— Gisella serait ravie. Si tu es mort, pourquoi refuserait-elle l'occasion d'être quand même la reine d'Homana ?

Oui, Gisella en était capable. Et elle était de la bonne lignée : voilà pourquoi j'avais été obligé de l'épouser.

— Gisella ! dis-je amèrement. Par les dieux, pourquoi n'est-elle pas morte au moment de la chute de sa mère ?

— Niall ! fit Ian. Ainsi, tu es au courant ! Tu sais que...

— Qu'elle m'a ensorcelé ? Oui. Je l'ai compris à l'instant où mon *lir* m'a trouvé. Le sort qu'elle m'a jeté devait avoir des origines ihlinies, pas cheysulies. Ian, si tu savais ce qu'ils m'ont obligé à faire !

— Je le sais, dit-il, me serrant dans ses bras. Ils m'ont forcé à regarder quand tu allumais le feu.

— Ils sont tous morts, à cause de moi. Ils m'ont forcé à donner l'ordre de tuer Liam, Shea... *Deirdre*...

Ma voix se brisa. Je tombai à genoux dans l'herbe piétinée.

— Ils m'ont obligé à assassiner *Deirdre*...

Ian s'agenouilla à côté de moi.

— *Rujho*... Si tu l'aimais à ce point, je suis vraiment désolé pour toi.

— C'est *toi* qui parles d'amour ?

— Il existe, quoi qu'en dise la coutume. Crois-tu qu'il n'y ait pas d'amour entre notre *jehan* et sa *cheysula* ?

— Mais... Il y avait d'abord Sorcha. Ta mère.

— Oui. Elle est morte il y a bien longtemps. Aucune loi ne dit qu'un guerrier ne peut pas aimer une autre femme.

— Pas moi ! Par les dieux, je n'aimerai jamais Gisella !

Il soupira.

— Non. Je crois qu'aucun homme ne le pourrait, à part son *jehan*. Car Alaric l'aime. Et il ne se pardonne pas de l'avoir rendue comme elle

est.

— De la compassion pour l'ennemi ?

— Pour le *jehan*. (Il attira ma tête contre son épaule, un geste d'affection fraternelle.) Tu as raison, *rujho*. Nous devons aller à la Citadelle. Tu as désormais le droit de porter ton or-*lir*.

C'est mon droit. L'or-lir, Serri !

Oui, c'est ton droit de le porter.

J'éclatai de rire.

— Alors, allons-y !

— Nous n'avons qu'un cheval, *rujho*. Tu es trop lourd pour monter avec moi...

— Qui parle de chevaucher ?

Un instant plus tard, j'étais redevenu un loup blanc.

J'entendis Ian jurer, parce qu'il aurait bien aimé faire de même, s'il n'avait pas eu sa monture avec lui.

Quel Cheysuli préférerait aller à cheval quand il peut se métamorphoser ?

Il y a une telle liberté dans la forme-lir...

CHAPITRE X

Je repris ma forme humaine aux portes de la Citadelle. Ian n'était pas loin derrière moi, suivi par Tasha. Serri était à mon côté, une épaule appuyée à mon genou. A travers le lien-*lir*, je perçus son inquiétude.

Un lir, angoissé ? demandai-je, surpris.

Comment te sentirais-tu à ma place ? A la Citadelle, il y a beaucoup de gens et de lirs... Je n'en connais aucun. Nous ne sommes pas si différents des humains, après tout..

Ian descendit de cheval et appela les sentinelles afin qu'elles nous ouvrent les portes.

Nous entrâmes côte à côte.

— Nous allons voir le *shar tahl*. C'est lui qui doit préparer la Cérémonie des Honneurs.

Je frissonnai de fierté et d'excitation. Enfin, j'allais porter l'*or-lir* !

Un guerrier nous appela.

— Le *shar tahl* n'est pas dans son pavillon, Ian. Il est avec Rylan, et tous deux s'entretiennent avec le Mujhar.

Ian fronça les sourcils.

— Quelque chose de sérieux, je pense... Quoi d'autre pourrait lui faire quitter Mujhara *maintenant* ?

— Pourquoi ?

— Il t'expliquera... *Rujho*, dépêche-toi !

Serri ?

Je ne sais pas. Je n'ai pas l'habitude de la politique d'Homana.

Que t'en dit Tasha ?

Seulement que son lir est très inquiet. Cela concerne les Ihlinis, la peste, le bâtard... Ton frère a beaucoup de choses à l'esprit.

Il connaît et comprend la politique mieux que moi, acquiesçai-je.

— Ian.

J'avais l'intention de lui parler des *a'saii*. Mais il s'arrêta et appela un des enfants qui jouaient entre les pavillons.

— Blaine, veux-tu avoir la gentillesse de ramener ce cheval près de ma tente ? Je dois voir le chef de clan.

Débarrassé de sa monture, Ian se mit à courir.

Oui, il est inquiet.

Je vois.

— C'est ici, dit Ian.

Il s'arrêta devant un pavillon vert orné d'un renard. Taj et Lorn étaient là, ainsi qu'un renard marron. Je ne connaissais pas son nom, sachant seulement qu'il était le *lir* de Rylan.

J'ai passé si peu de temps ici... Il n'est pas étonnant que certains guerriers préféreraient voir Ian à ma place. Lui, il connaît tout le monde !

Le volet de la tente s'ouvrit quand Ian annonça son nom. Lorsque le chef de clan me vit, il eut l'air étonné. Puis il sourit.

— Vous devriez rejoindre le Mujhar, Niall. Il est avec Isolde, sur le chemin qui longe le mur.

— Vas-y, renchérit Ian. Il est important qu'il sache que tu es vivant. Je reste ici avec Rylan et le *shar tahl* pour prendre les dispositions nécessaires.

— Attends ! dis-je, saisissant le sac accroché à mon épaule.

J'en retirerai la ceinture que j'avais portée au mariage.

— C'est de l'or, dis-je au chef de clan. De l'or cheysuli. Je voudrais le porter encore, mais sous la forme qui convient.

Rylan regarda le loup qui se tenait à mon côté. Puis il sourit.

— *Rujho*, dit Ian, vas-y. Je m'occupe de l'or. (Avant que je puisse partir, il m'attrapa par le biceps.) Il y a aussi le *i'toshaa-ni*. On t'expliquera tout, mais tu dois t'y préparer.

— Qui m'expliquera ? Toi ?

— Si c'est ce que tu désires.

— Oui.

Puis je partis à la recherche de mon père et de ma sœur, Serri toujours sur les talons.

Je les aperçus bientôt. Isolde était assise sur un tronc d'arbre foudroyé, la tête baissée. Je compris qu'elle pleurait. Le visage enfoui dans les mains, ses épaules tremblaient.

Mon père était accroupi devant elle, une main sur sa tête. Il lui dit quelque chose que je n'entendis pas en lui caressant doucement les cheveux. Elle se pencha et le serra maladroitement dans ses bras. Puis elle se leva et partit. Mon père resta immobile, comme s'il partageait la douleur de sa fille.

Puis il se leva et se tourna vers moi.

Il sursauta.

— Karyon ! s'exclama-t-il.

Jamais il n'avait fait de remarque sur ma ressemblance avec Karyon et il ne m'avait pas une fois donné par erreur le nom de mon grand-père.

Un instant, il avait cru que j'étais *vraiment* Karyon.

— Non, dis-je enfin, Niall.

— Je sais. Pardonne-moi.

— Ce n'est rien.

— Ce n'est pas vrai. Crois-tu que je l'ignore ? (Il me fit signe de l'écouter.) Il y a quelque chose que je dois te dire. Que j'aurais dû te dire il y a longtemps.

Il soupira.

— C'était un homme d'un courage exceptionnel. Il était

incroyablement *fort*, et je ne parle pas seulement de force physique. J'évoque la capacité d'assumer des fardeaux bien supérieurs à ce que peuvent supporter les hommes ordinaires. Quand Tynstar lui a volé sa jeunesse, il a perdu la plus grande partie de sa force. Mais il n'a pas oublié son dévouement absolu à Homana. Parce que c'était son devoir. Son *tahlmorra*.

Il leva les yeux vers moi. Je fis un signe de tête et il continua.

— Chaque jour, je le regardais, témoin de ses efforts pour faire d'Homana un pays unifié et paisible. Je le voyais servir une prophétie qui n'appartenait pas à son peuple. Et je me demandais : *Serais-je un jour capable de prendre le Lion à la suite de cet homme ? Pourrais-je mener à bien la tâche qu'il a commencée ?*

Je regardais ses mains ; il déchiquetait des brins d'herbe.

— Il m'a dit : *Sois Donal. Tu ne dois pas te juger à l'aune des autres*. Mais c'est ce que j'ai fait. Comme toi maintenant.

— Je le hais, dis-je. Je hais un homme mort depuis longtemps, *jehan*.

— Tu te hais surtout toi-même. Ne te juge pas par rapport aux autres. Sois Niall.

— Cela vous a-t-il aidé, quand Karyon vous l'a dit ?

— Cela m'a aidé *qu'il le dise*.

Je regardai un instant la terre entre mes bottes de peau de daim.

— C'est vrai, *jehan*. Moi aussi...

— Il m'a laissé un héritage : la certitude que je ferai de mon mieux. Maintenant, je sais que je n'ai pas été un mauvais Mujhar, même si certains pensent le contraire. J'essaie de servir Homana et les Cheysulis du mieux que je peux. Un jour, tu auras la même certitude au sujet du Mujhar qui me succédera.

— Ce qui m'ennuie le plus, c'est que tous font mine d'ignorer que c'est *vous* qui m'avez engendré. Même ma *jehana*. On parle toujours de Karyon à mon sujet...

— Oui, l'habitude est prise. C'est Ian qui leur rappelle leur Mujhar, et toi, tu leur rappelles Karyon.

— Ma foi, je pense que cela n'a plus d'importance...

— Fils, il est temps que nous parlions sérieusement. Laissons de côté nos examens de conscience. Je n'en ferai pas une histoire, Niall, mais tu n'aurais jamais dû partir ainsi.

— Je sais, pourtant...

— Je ne veux entendre aucune excuse. Ce qui est fait est fait. Mais j'attends de toi que tu fasses montre de plus de sérieux à l'avenir.

— *Jehan...*

— Nous sommes en guerre, Niall. Strahan lève une armée à Solinde ; le bâtard fait de même ici. Tout le monde te croyait mort. J'ai dû me battre avec le Conseil homanan, qui voulait nommer le bâtard héritier — apparemment, ils préfèrent le fils illégitime de *Karyon* au mien —, et avec le Conseil du clan qui parlait de désigner Ian à ta place, en s'appuyant sur la prophétie. J'ai l'impression d'avoir jonglé avec des couteaux mal équilibrés... Avec Aislinn qui était morte d'inquiétude, la peste qui commence à se répandre, les Conseils, et, bien entendu, Strahan...

Il se détourna un instant. Il avait l'air fatigué du fardeau que Karyon lui avait légué.

Et qu'il me léguerait.

— Niall, dit-il, se tournant de nouveau vers moi, il y a autre chose. Peut-être le plus important. Les Conseillers en ont été tout retournés. Soudain, ils ne parlaient plus que de ça : qui choisir comme régent pour l'héritier du prince d'Homana ?

— L'héritier... Gisella a donné naissance à l'enfant ? Un fils ?

— Deux, répondit-il.

— Deux ?

— Oui, deux garçons. Je suis donc grand-père.

— Gisella ?

— Elle va bien. Mais elle est toujours comme avant.

— Je sais. C'est une affection permanente. (Puis je souris.) Deux garçons ! Comment vais-je les différencier ?

— C'est possible, même maintenant. Mais je te laisserai le découvrir

par toi-même. Partons sans délai, Niall. Nous devons rentrer à Homana-Mujhar.

— Non, *jehan*... Pas tout de suite.

— Non ? dit-il d'une voix où l'étonnement se mêlait à la colère.

— Je ne peux pas... Pas encore.

— Tu ne *peux pas* ? Niall, ma patience a ses limites !

— La mienne aussi ! criai-je. Je suis parti parce que je ne pouvais plus attendre ! Mais il y a quelque chose que je dois faire...

— Quelle *chose* peut être plus importante que le trône ? As-tu entendu ce que je t'ai dit ? Et tu as l'audace de prétendre que tu ne *peux pas* venir à Homana-Mujhar ?

A court de paroles, j'appelai mon *lir* par le lien mental. Serri arriva aussitôt. Je m'agenouillai et lui passai les bras autour du cou. Puis je levai les yeux vers mon père.

— Je suis parti parce que j'y étais obligé. Je devais trouver mon *lir*. Et je reste parce que je le dois, afin d'être reconnu par le clan comme un guerrier à part entière.

Il ne dit rien.

— *Jehan*...

— Trois jours, lâcha-t-il. Le *i'toshaa-ni*, puis la Cérémonie des Honneurs. Je te donne trois jours. J'aurais aimé pouvoir t'accorder trois ans.

Il partit.

Mais pas avant que je voie des larmes de fierté dans ses yeux.

CHAPITRE XI

Le i'toshaa-ni.

Il reste un mystère pour la plupart des hommes, parce que les Cheysulis le gardent jalousement, ne tolérant aucune profanation.

Ian en avait senti le besoin deux fois : la première pendant les rituels associés à la Cérémonie des Honneurs ; la seconde, après avoir été sali par la sorcellerie ihlinie de Lillith. Il me dit seulement que je renaîtrais de la fumée, de la sueur et de la douleur, et que je deviendrais un homme nouveau.

Je partis à l'aube, m'enfonçant dans la forêt. J'y construisis péniblement une petite cabane avec des branches et des feuilles. Puis je fis un feu au milieu et y jetai les herbes que le *shar tahl* m'avait données. La fumée et l'odeur me firent tousser.

Je me rasai, puis me déshabillai. Nu, sans *lir*, seul, je m'assis devant le feu et j'attendis. Je jeûnerais jusqu'à ce que la sueur ait nettoyé les impuretés de ma chair.

Jusqu'à ce que je sois un homme nouveau, libéré de la souillure de sa vie antérieure.

Je rêvai de Karyon. Assis sur le trône du Lion, je regardai la salle d'apparat. Un homme approcha.

Je sus aussitôt que c'était lui, car il me ressemblait.

Très vieux, il se tenait droit, mais ses épaules étaient voûtées. Ses mains semblaient tordues, presque détruites. Cependant, la force de son esprit illuminait la salle autour de lui.

— *Grand-père, dis-je, vous êtes mort. Comment pouvez-vous être là ?*

— *Je suis venu à toi parce que je fais partie de toi, comme je fais partie de ta mère, de tes fils et des enfants encore à naître. Tu ne peux pas plus te débarrasser de moi que quitter ta propre chair pour devenir un autre homme.*

— *C'est vrai, mais je peux devenir un animal. Je suis cheysuli, grand-père.*

— *Et, sous ta forme animale, es-tu quelqu'un d'autre que Niall ?*

— *Non, bien sûr. Je suis toujours moi-même.*

Il sourit. Puis les ombres l'enveloppèrent, et je me retrouvai dans mon abri enfumé.

Le deuxième jour, avec un collet et un couteau, j'attrapai et tuai un jeune loup, non sans récolter force griffures. Pour vaincre la partie de moi-même qui risquait de se laisser suborner par la liberté de la forme-*lir*, je me baignai dans son sang et mangeai son cœur encore chaud.

Je rêvai de Ceinn. Alors que j'étais assis sur le trône du Lion, Ceinn me disait de le lui céder, car, n'étant pas un vrai Cheysuli, je ne faisais pas partie de la prophétie.

Quand il eut terminé, je me levai et lui laissai le trône. Il avança, ayant hâte de le revendiquer. A ce moment, les mâchoires du Lion bougèrent.

J'essayai de le prévenir, de lui dire que l'animal allait l'avalier, mais il choisit de ne pas entendre. Au moment où il s'assit sur le trône, le Lion referma ses mâchoires sur son crâne et le broya.

Le troisième jour, je me baignai dans une mare isolée pour éliminer de mon corps le sang séché et la sueur. Puis je mis les cuirs neufs que quelqu'un avait déposé à l'extérieur de mon abri et retournai à la Citadelle.

J'étais propre. Un homme né à nouveau du i'toshaa-ni.

J'étais agenouillé au milieu du pavillon du clan, sur la peau d'une panthère tachetée. Autour de moi se tenaient les guerriers appartenant au Conseil du clan et leurs épouses.

Le crépuscule tombait. Le pavillon était éclairé par le feu qui brûlait dans le brasero, devant moi. Je regardai les guerriers et leurs dames, pensant à l'époque des Premiers Nés, quand tous dans un clan, hommes et femmes, avaient la possibilité de prendre la forme-*lir*. Mais nous sommes devenus trop arrogants, nous reproduisant entre nous. Notre sang s'est affaibli et les dons ont commencé à disparaître. Seul l'accomplissement de la prophétie nous rendra le pouvoir que nous avons cru nôtre à jamais.

Je regardai les visages si caractéristiques, anguleux, à la peau cuivrée ; les cheveux noirs, les yeux jaunes. Il y avait tant de force dans ce peuple : pourquoi les Homanans voulaient-ils le détruire ?

Pas tous, dit Serri. Beaucoup en rêvent, c'est normal pour ceux qui n'ont pas la magie de la terre. Mais Karyon a modifié l'opinion publique. Donal a continué son œuvre ; tu la poursuivras aussi.

J'enfonçai ma main dans la fourrure abondante de Serri. En si peu de temps, il était devenu mon univers, mon autre moi-même. Je me demandais comment j'avais pu vivre avant que nous soyons réunis.

La Cérémonie était presque finie. Il ne restait que la partie la plus importante, la remise de l'*or-lir*, preuve que j'étais un guerrier du clan, un adulte, un Cheysuli et non un gamin sans *lir* et sans âme.

Rylan me sourit. Puis il parla.

— Devant tous les dieux des Cheysulis, moi le chef de clan, je témoigne que tu as trouvé un *lir* suivant les coutumes de notre peuple. Je témoigne que le *lir* et toi, vous vous êtes liés mentalement ; qu'à travers ce lien, le *lir* t'a accepté dans son cœur et son âme, comme tu l'as accepté.

Il attendit. J'inclinai la tête.

— Le lien-*lir* est pour la vie. Si tu meurs, l'animal sera libre de retourner dans la forêt et d'y couler le reste de son existence naturelle.

« Si le *lir* meurt, tu redeviendras sans âme, et tu devras accomplir le rituel de mort, partant seul dans la forêt. »

Je savais ce qu'était l'absence de *lir*, donc je n'hésitai pas un instant à donner mon accord.

— Tu seras deux hommes, le guerrier et le Mujhar. Le lien-*lir* réclame son tribut, même à ceux qui gouvernent. Si Serri meurt, tu seras obligé de renoncer au trône.

Je pensai à Duncan, mon autre grand-père, qui avait perdu son *lir* et sa vie, après avoir aidé Karyon à gagner le trône du Lion.

Je pensai à mon père, qui avait accepté la responsabilité du lien-*lir*, avant de savoir qu'il serait un jour Mujhar.

Ce n'est pas une chose qu'on fait à la légère.

Non, répondit Serri. *Aucun homme ne peut t'y obliger.*

Je fis un signe de tête à Rylan.

— *Y'Ja'hai*, chef de clan. J'accepte en connaissance de cause le prix du lien-*lir*.

— *Ru'shalla-tu*, dit-il. Qu'il en soit ainsi.

Il laissa sa place au *shar tahl*, le guerrier de plus haut rang parmi les Cheysulis, car il est entièrement voué au service de la prophétie et à l'histoire de son peuple.

Arlen était un homme d'âge moyen. Il s'agenouilla et déroula le parchemin qu'il portait, prenant soin de le lisser à mesure qu'il l'étalait sur le sol. Ce faisant, il me donnait ma place dans le clan.

Il toucha une rune verte à demi effacée.

— Voici *Hale*, l'homme lige de Shaine le Mujhar, et *jehan* de l'enfant qu'il a eue avec la fille homanane de Shaine.

« Voici *Duncan*, né de la lignée des anciens Mujhars, avant que nous abandonnions le trône aux Homanans. Puis vient *Karyon*, *harani* de Shaine, qui reprit le trône à nos ennemis. Voici *Alix*, fille de Hale et de Lindir, qui donna un fils à Duncan. Puis *Donal*, qui accepta le Lion des mains de Karyon et fit un fils à sa fille demi-solindienne.

« Et voici *Niall*, fils d'Aislinn et de Donal, qui héritera du Lion et désignera un fils pour lui succéder.

— *Brennan*, dis-je en souriant. J'ai déjà un fils. Et, après lui, Hart, qui sera s'il le désire son homme lige, son *rujholli* et son compagnon. Ils sont nés ensemble de Gisella, la fille d'Alaric et de Bronwyn, la *rujholla* de Donal.

Arlen inclina la tête et enroula le parchemin.

C'était de nouveau au tour de Rylan.

— C'est le moment de remettre son or-*lir* au nouveau guerrier. La coutume demande qu'il choisisse un *shu'maii*, un mentor, parmi ses pairs. Le *shu'maii* a la tâche de percer le lobe de l'oreille de l'écu et d'y placer la boucle, ainsi que de mettre les bracelets-*lir* sur ses bras. Le guerrier témoigne de son respect pour le *shu'maii* en lui demandant d'assumer ce rôle. Le *shu'maii* reconnaît devant le clan qu'il honore

sans réserve le nouveau guerrier. C'est un lien presque aussi fort que celui de *lir* ou d'homme lige.

— Je choisis Ceinn, dis-je.

J'entendis des murmures de surprise dans les rangs des guerriers. Je jetai un coup d'oeil à mon frère ; il sourit, comprenant ce que je venais de faire.

— Ceinn, dit Rylan, acceptes-tu l'honneur qui t'est proposé ?

Il ne pouvait guère faire autrement. Fidèle au clan et aux coutumes, il serait obligé d'accepter.

— *Ja'hai-na*, dit-il.

Il vint s'asseoir à ma droite, Serri se tenait à ma gauche.

Je repoussai mes cheveux derrière mon oreille et m'agenouillai devant Ceinn.

La fine pointe d'argent perça mon lobe gauche ; Ceinn passa la boucle en forme de loup dans le trou. J'entendis le cliquetis de la fermeture.

Le poids de l'or était douloureux à mon lobe fraîchement percé, mais peu m'importait : j'étais presque un guerrier.

Rylan remit les lourds bracelets-*lir* à Ceinn, qui me regarda froidement. Dans ses yeux, je vis qu'il admettait que ses liens avec les *a'saii* étaient rompus, même s'il eût préféré qu'il en aille autrement.

Il passa un des bracelets à mon poignet gauche, puis le fit glisser au-dessus de mon coude, jusqu'à ce qu'il s'adapte parfaitement. Il procéda de même pour le droit.

— *Leijhana tu'sai*, dis-je.

— *Cheysuli i'halla shansu*, répondit Ceinn, pinçant les lèvres.

La paix cheysulie était la dernière chose qu'il souhaitait pour moi, mais il ne pouvait plus rien faire.

La voix de Rylan brisa le silence.

— *Ja'hai-na*, dit-il. Au nom du clan, des dieux et du *lir*, le guerrier est accepté.

Ceinn, mon *shu'maii*, était le premier à devoir me féliciter. Il me saisit par les bras, au-dessus des bracelets-*lir*, et me releva en même temps que lui, me donnant l'accolade cheysulie.

Tous défilèrent. Ceinn resta debout à mon côté. Je vis du chagrin dans ses yeux quand Isolde m'attira à elle et me donna un baiser sur la joue.

Elle passa à côté de Ceinn sans un mot.

Ian vint en dernier. La voix étranglée par l'émotion, il dit seulement :

— *Rujho*, à te voir, un homme est fier d'être cheysuli.

Alors il ne resta plus dans la tente que Serri, Ceinn et les *a'saii*.

Ils ne vinrent pas vers moi. Avec des regards lourds de reproches à leur ancien compagnon, ils se détournèrent et quittèrent la tente.

Ceinn savait ce que cela signifiait.

— *Shu'maii*, dis-je, quand un homme ne peut pas se faire un ami d'un ennemi, il le sépare de ses alliés.

Il haussa les épaules.

— Qu'importe... Vous lui avez déjà pris sa *cheysula*.

— Isolde fait ce qu'elle décide. Vous le savez mieux que personne. Mais il n'est pas impossible qu'elle change d'avis.

— Croyez-vous ? dit-il, plein d'espoir.

— Je ne peux pas parler en son nom. Mais elle vous a répudié parce que vous étiez *a'saii*... Maintenant vous êtes *shu'maii*. Il est possible que j'aie séparé un ennemi de ses amis, et rendu un homme à sa *cheysula*.

— Pensez-vous qu'il est si aisé de transformer ses ennemis en amis ? J'avais foi en ce que je faisais. Si vous étiez toujours sans *lir*, je continuerais à le faire !

— Je sais, dis-je doucement. Un homme se mesure aussi à son dévouement à une cause. Vous avez essayé de me tuer, mais j'en comprends les raisons. J'ai besoin de gens comme vous pour restaurer notre race. Des braves comme Karyon et comme mon *jehan*. Tous ceux que je trouverai.

— Pourquoi ? Que voulez-vous faire ?

— Gouverner Homana. Etre le gardien du trône du Lion, quand mon *jehan* sera mort.

Il se détourna, comme pour partir. Au dernier moment, il se retourna vers moi.

— *Ru'shalla-tu*, dit-il d'une voix sans timbre.

J'éclatai de rire.

Qu'il en soit ainsi ? demanda mon *lir*.

Le ton de la voix de Serri m'indiqua qu'il ne comprenait pas mon amusement.

— Oui. Mais ces mots, venant de la part de *Ceinn*... Quel paradoxe !

CHAPITRE XII

Mes fils, dis-je à Serri, émerveillé. De ce corps imparfait sont nés de magnifiques enfants.

Pour le moment, ils n'ont rien d'extraordinaire, à part l'odeur, fit Serri, retroussant les babines.

Riant à voix basse, je me penchai sur le berceau de chêne et d'ivoire. Avoir engendré un enfant me paraissait miraculeux. Deux, c'était purement incroyable !

— Vous serez des guerriers du clan, dis-je. Et un de vous deviendra Mujhar.

Celui-ci, dit Serri. Je le sens en lui quand tu le touches. Il est le premier-né. Il sera Mujhar.

— Et l'autre ?

Prince de Solinde ?

— Je ne crois pas. Solinde prépare de nouveau la guerre...

Prince d'Atvia ?

— C'est possible. Alaric n'a pas d'héritier mâle... Il ne lui reste qu'un fils de Gisella pour lui succéder sur le trône.

Il y a aussi Erinn.

Une vague de chagrin déferla en moi.

— Non, *lir*, pas Erinn. L'Erinn que je connaissais a disparu à tout jamais...

Je touchai les deux petites têtes, si proches l'une de l'autre, couvertes toutes deux d'un fin duvet noir. Un de bébés s'agita sous ma main ; le second fit de même. Communiquaient-ils ? Qui pouvait dire quelle serait la force de leur lien ?

Je parlai à celui que Serri avait désigné comme le premier-né.

— Mujhar... Un titre bien lourd pour un si petit garçon.

Ils ouvrirent les yeux en même temps. Je compris pourquoi mon père avait dit qu'il était facile de les reconnaître. Brennan, l'aîné, avait des yeux cuivrés qui tourneraient au jaune cheysuli en prenant de l'âge. Hart, le plus jeune, avait des yeux bleu clair, très semblables aux miens.

— *Cheysuli i'halla shansu*, petits guerriers, dis-je. Que vos vies soient longues et accomplies.

Lir, dit Serri d'une voix pressante.

Je me tournai, dégainant mon couteau. Mais ce n'était que Gisella.

Que Gisella ?

— Tu m'as abandonnée la nuit de notre mariage, gémit-elle.

— Gisella, dis-je fermement, je suis parti parce que je *devais* le faire.

— Tu m'as quittée. Tu m'as laissée toute seule...

— Gisella...

Son expression changea soudain.

— As-tu vu mes bébés ? As-tu vu mes fils ?

— *Nos* fils, Gisella. Ils sont à moi autant qu'à toi.

— Des *bébés*..., murmura-t-elle en se penchant sur le berceau.

Elle était redevenue mince et désirable. Mais je ne pouvais penser à coucher avec elle sans me souvenir aussitôt de Deirdre.

— Gisella, te rappelles-tu, quand Alaric m'a fait allumer ce feu sur la falaise ?

— A Atvia ?

— Oui.

Elle se détourna brusquement de moi. Je la vis tirer sur sa robe de chambre pour couvrir ses épaules.

— Tu penses à *elle* au lieu de moi, siffla-t-elle, ses ongles s'enfonçant dans le col en velours de son vêtement, comme si elle avait l'intention de se déchirer la chair.

Je fermai les yeux un instant. Quand je les rouvris, elle était face à moi, les larmes aux yeux. Ses doigts menus tiraient sur sa tresse comme si elle avait voulu l'arracher.

— Savais-tu ce qu'allumer ce feu signifiait ? demandai-je.

— Je voulais te garder !

— Par les dieux, Gisella, le savais-tu ?

Elle mordit sa tresse, tremblante.

— Le feu était si joli... J'aime voir de jolies choses ! Cela me fait plaisir !

En moi, la colère avait remplacé la peur.

Je lui attrapai le bras.

— Savais-tu ce que tu faisais ?

— Oui ! hurla-t-elle. Je t'ai donné des fils ! La succession est assurée !

Au moins, elle comprenait cela. Elle avait consolidé sa position en même temps que l'avenir d'Homana.

Dérangés par le bruit, les enfants pleurèrent.

A cet instant, la regardant, je sentis une puissante envie de meurtre. Elle était responsable de l'altération de ma personnalité ; elle avait fait de moi une marionnette, un homme capable d'abandonner celle qu'il aimait aux mains d'un assassin. Et pourtant, je savais que Gisella n'était pas entièrement coupable.

Puis la colère s'évapora, laissant la place au désespoir.

— Par les dieux, Gisella, tu ne comprendras donc jamais ? (Je me détournai d'elle.) Non. Tu en es incapable.

— Les bébés pleurent, Niall. Nous avons fait pleurer les bébés...

Elle se pencha sur le berceau ; puis elle commença à chanter, une mélodie que je ne connaissais pas, et que je trouvais insupportable.

Quelle sollicitude, quel dévouement elle montrait pour les bébés ! En même temps, elle oubliait qu'elle avait rendu possible l'assassinat de Deirdre.

Je sortis et fermai la porte, puis j'appuyai mon front au mur.

— Niall. Qu'est-ce qui t'a causé un tel chagrin ?

C'était ma mère.

— La femme que j'ai épousée, dis-je. Si seulement j'avais pu écouter vos conseils et annuler le mariage...

— Tu n'en avais pas la possibilité à ce moment. Donal m'a expliqué comment la sorcellerie de Gisella t'a aveuglé.

— *Jehana*, dis-je, notant sa surprise à m'entendre parler en Haute Langue, il y a quelque chose dont j'aimerais vous entretenir. Pouvez-vous m'accorder un peu de temps ?

— Bien entendu, dit-elle. Tu sais que je te donnerais tout ce que tu désires.

Mais m'accorderez-vous la liberté que je vais vous demander ?

Je la suivis dans son solarium privé. Elle se détourna et gagna une des fenêtres. Cela me donna le temps de penser à ce que j'allais lui dire.

Je regardai son dos, droit sous la robe moulante verte qu'elle portait. Elle était encore si mince, si jeune d'aspect !

Je pris une profonde inspiration.

— Je ne suis pas Karyon.

Elle se raidit. Puis elle se tourna soudain vers moi.

— Quoi ? dit-elle.

— Je ne suis pas Karyon.

A son expression, elle commençait à comprendre ce que je voulais dire.

— Niall..., fit-elle.

— Si vous avez l'intention de me dire que vous le savez, permettez-

moi de vous contredire. Trop souvent par le passé, vous m'avez fait me sentir inférieur. Je *sais* que vous n'en aviez pas l'intention. Vous pensiez qu'il s'agissait d'un compliment, mais c'était l'inverse.

Je me sentais incompetent, l'ombre de l'homme qu'a été votre père. J'ai son aspect physique... Mais je ne suis pas lui.

« C'était un homme, avec les défauts d'un homme. Comme moi. Cela ne diminue en rien sa valeur. Mais j'ai besoin d'être moi-même, de ne pas m'empêtrer dans la légende qu'il est devenu. J'entends respecter sa mémoire, au lieu de lui en vouloir.

— T'ai-je vraiment fait cela ? demanda ma mère d'une petite voix.

Inutile de tenter d'adoucir la vérité alors que je l'avais déjà blessée en la lui révélant.

— Sans le vouloir, oui.

— O dieux..., dit-elle, cachant son visage dans ses mains.

J'allai vers elle et l'enveloppai de mes bras. Elle pleura contre ma poitrine, avec une grande dignité.

Enfin elle releva la tête.

— Je l'aimais tellement ! Il était tout pour moi. Je n'ai pas eu de mère pendant ma jeunesse, car il l'avait déjà bannie. Quand j'ai pu la connaître, j'ai compris qu'elle voulait seulement m'utiliser contre lui. Et puis... je l'ai perdu.

— Les hommes sont mortels, *jehana*.

— Pas Karyon. Les hommes comme lui vivent dans les légendes et les lais qu'ils inspirent.

— Eh bien qu'il vive dans la magie de la musique, que ses actes soient chantés par les poètes.

— Mais pas dans l'existence de son petit-fils ? Je sais... Je ne dois pas attendre que tu prennes modèle sur lui. Les temps sont différents. Il n'est pas juste de te demander d'être quelqu'un d'autre que toi-même. Pendant longtemps, tu as été le prince *homanan* d'Homana, alors que tu es aussi cheysuli. Il était plus facile d'utiliser le moule établi que d'essayer d'en créer un nouveau...

— Je suis ce que je suis : cheysuli, homanan, solindien. Le reste est

mon affaire.

— Le reste est l'affaire des dieux. Il est difficile pour une femme ayant eu un seul enfant de ne pas le modeler selon l'image qu'elle préfère...

— Qui peut dire ce que je deviendrai ?

— Tous auront leur mot à dire : les Conseils, les races, les loyalistes et les rebelles. Et les ennemis. Méfie-toi, Niall. De tes amis comme de tes ennemis.

Comme en écho à ses mots, j'entendis la voix de Strahan.

Observe tes amis et tes ennemis. Prends garde, car ils risquent de forger une alliance contre toi...

CHAPITRE XIII

Je perdis ma liberté presque aussitôt après l'avoir trouvée. Ce fut une combinaison de facteurs : la guerre imminente, la peste, les troubles civils. Les *a'saii* étaient temporairement désarmés, cependant il restait possible qu'ils choisissent quelqu'un d'une lignée différente, mais ayant les ascendants requis.

La peste s'étendit. Au début, c'était une simple fièvre apparue au Nord, où elle avait surtout affecté des bergers et des fermiers, puis elle progressa vers le centre. Homana-Mujhar était sur son chemin. Bientôt, elle se révéla beaucoup plus grave qu'on pensait. Les rapports arrivaient journellement au Mujhar. Des morts, encore des morts.

Les Citadelles furent touchées aussi.

Les récompenses augmentèrent, pour les peaux de loups blancs. Une visite à la place du marché m'apprit que les fourrures abondaient, apportées quotidiennement par les trappeurs. Il y en avait de toutes les couleurs, car ils ne prenaient aucun risque et tuaient tous les loups. Je vis des fourrures aussi blanches que la mienne quand j'adoptai ma forme-*lir*.

Ainsi, quand j'allais en ville, je laissais Serri à Homana-Mujhar. Même si je n'aimais pas ça, c'était mieux que risquer de le perdre à cause d'un citoyen trop zélé ou trop avide de recevoir une pièce d'argent.

Mes fils s'épanouissaient. J'appris bien vite que les affaires d'Etat me voleraient les moments que j'avais l'intention de passer avec eux. La plupart du temps, je travaillais avec mon père, apprenant la stratégie de la guerre. Je commençais à comprendre pourquoi on m'avait fait étudier l'histoire et les soulèvements. Souvent, les Conseillers citaient une bataille pour illustrer la procédure correcte, ou celle à ne jamais adopter.

Le nom du Mujhar précédent revenait souvent sur leurs lèvres, et je finis par deviner pourquoi : il avait toujours su quoi faire pour gagner.

Ou était-ce simplement le fruit de l'expérience ? Dans ce cas, je ne doutais pas que j'aurais bientôt l'occasion d'acquérir la mienne...

Mes relations avec Gisella continuèrent de la même façon. Elle était capricieuse, imprévisible. Les serviteurs n'aimaient pas lui apporter ses repas ; ils essayaient de se repasser la tâche l'un à l'autre. Elle prenait rarement ses collations dans la salle à manger, préférant, disait-elle, rester avec les bébés. Je m'assurai discrètement qu'il y ait toujours deux ou trois suivantes près des enfants.

Je n'avais pas envie de risquer la vie de mes fils à cause des sautes d'humeur d'une folle.

Par bonheur, je passai peu de temps avec elle, car mon père me demandait de plus en plus souvent mon avis, un peu pour me familiariser avec l'idée de faire la guerre, et beaucoup pour habituer les Conseillers à me voir participer aux conversations.

Gisella ne semblait pas se languir de moi, même si elle était contente de me voir. Elle ne sortait pas, affirmant qu'elle n'en avait pas besoin et voulait demeurer avec les bébés.

Ce n'était peut-être pas une mauvaise chose : les dieux seuls savaient de quoi elle aurait été capable si elle était allée en ville ou à la Citadelle.

Je n'aurais pas deviné qu'elle me désirait.

Depuis la naissance des jumeaux, je n'avais pas cherché sa compagnie au lit. Cela me répugnait. Pas *elle*, mais l'idée que j'avais été une marionnette, un jouet qu'elle avait utilisé à sa fantaisie. Je n'avais nulle envie d'apprendre à quel point j'avais été complaisant entre ses bras.

Pourtant, il semblait que j'allais le savoir, bon gré, mal gré.

Elle vint dans ma chambre une nuit, alors que j'allais souffler la chandelle, vêtue d'une fine chemise de nuit et de la cape noire de ses cheveux défaits.

Elle se tourna vers le lit et m'aperçut à travers les voiles qui l'entouraient.

Lentement, elle posa ses mains ouvertes sur sa poitrine et se caressa les seins. Puis ses doigts descendirent jusqu'à son nombril, soulignant son pubis.

Malgré moi, je répondis à son désir.

Elle plaqua ses mains sur mes épaules nues et les pétrit. Puis ses ongles glissèrent sur le métal de mes bracelets-*lir*.

— Loup, murmura-t-elle. Moi, je peux me transformer en louve...

Elle se serra contre moi. Je pris sa chevelure à pleines mains. Je pensai soudain à Serri, pelotonné au pied du lit, qui partageait ma vie à travers notre lien mental.

Puis j'abandonnai toute réserve.

— Faisons-le sous nos formes de loups, chuchota mon épouse.

— Niall ? *Rujho*, le Conseil a décrété une réunion d'urgence.

Ian poussa la porte et entra. Il ne s'était pas attendu à trouver Gisella dans mon lit. Moi non plus, pour tout dire...

Gisella tira les couvertures pour cacher sa nudité.

Ian hésita un instant.

— Habille-toi. Je... t'attends dehors.

Il ferma la porte un peu plus fort que nécessaire.

Je me vêtis à la hâte et me penchai sur Gisella pour lui donner un baiser rapide. Mais il se prolongea... Elle s'étira langoureusement, me promettant un monde de délices.

Dieux... Qui peut dire si c'est de la sorcellerie ou un simple désir charnel ?

Ian était impassible quand je le rejoignis dans le couloir. Je souris. Mon frère eût affirmé que ce n'était pas à lui de faire une remarque, mais sa neutralité forcée révélait ce qu'il pensait.

Nous partîmes, nos *lirs* sur les talons.

— Je n'en sais guère plus que toi. Cela concerne le bâtard.

Je jurai.

— Avec une guerre imminente, la dernière chose dont nous avons besoin est de problèmes avec lui !

— Tant qu'il sera en vie, il nous en causera. (Il vit mon regard interrogateur.) Non, je ne parle pas d'assassinat politique... mais je ne

doute pas que d'autres le fassent.

Même pour éliminer une menace contre moi, je ne m'imaginai pas utilisant l'arme qu'Alaric n'avait pas hésité à employer.

Nous descendîmes plusieurs escaliers en colimaçon, jusqu'au rez-de-chaussée. Des gardes nous saluèrent à l'entrée d'une salle fermée par une porte de bois. Un des soldats nous ouvrit et nous fit entrer. La porte se referma aussitôt derrière nous.

La salle était pleine à craquer. Personne ne fit attention à nous. Des hommes debout dans les allées nous cachèrent la vue de l'estrade où se trouvait habituellement notre père. Au milieu du brouhaha, j'entendis quelqu'un haranguer le Mujhar.

Ian et moi échangeâmes un regard étonné. Puis nous nous frayâmes un chemin dans la foule. Les gens murmuraient nos noms, ce qui nous facilita les derniers mètres. Notre père se leva et nous appela sur l'estrade.

Un homme occupait déjà l'espace réservé aux orateurs et aux pétitionnaires. Il eut l'air offensé de l'interruption. Quand il me vit, son regard devint fixe. Il me dévisagea et murmura quelque chose à voix basse. Une prière, ou un juron.

Il y avait trois chaises sur l'estrade. Celle du milieu appartenait à mon père : Taj était perché sur le dossier. Ian prit le siège de gauche et moi celui de droite.

Mon père nous présenta à l'assemblée. L'homme debout devant l'estrade continuait à me regarder.

— Voici Elek, dit Donal. Il vient du Nord. Il représente les Homanans qui soutiennent le droit du fils de Karyon à hériter du trône après ma mort.

Chacun me regarda. Tous attendaient de la colère, peut-être de la peur. Je ne laissai rien transparaître sur mon visage.

Je regardai l'homme.

Il n'avait pas l'air d'un rebelle, ni d'un fanatique, et encore moins d'un fou. A peine plus âgé que moi, ses vêtements montraient qu'il n'était ni un noble ni un miséreux.

Je me levai et descendis de l'estrade, puis j'allai me camper devant

l'homme qui fut obligé de lever les yeux pour rencontrer mon regard. L'air très nerveux, il transpirait un peu. Je compris qu'il avait été plus qu'éloquent dans sa défense des droits du bâtard.

— Pourquoi ? demandai-je seulement.

Elek s'humecta les lèvres.

J'attendis.

Au bout d'un moment, il répondit.

— Il est le fils de Karyon.

— Le *bâtard* de Karyon.

Elek releva le menton.

— La coutume veut que le fils hérite de son père.

— Au lieu du petit-fils ? C'est vrai. Mais les circonstances sont différentes.

— Nous soutenons cela : si Karyon avait su, il aurait désigné son fils comme héritier, et non Donal des Cheysulis.

— Je suis le fils de sa fille. Pensez-vous que Karyon aurait déshérité sa fille au bénéfice d'un bâtard ?

— S'il avait su...

— Qui vous assure qu'il ne le savait pas ? Mon seigneur général, dis-je à Rowan, vous êtes l'homme le plus apte à répondre à ma question. Karyon savait-il que la femme attendait un enfant ?

— Oui, mon seigneur. Il le savait.

Elek fit mine de protester.

— Je sais ce que vous allez dire, Elek. Le général Rowan a servi Karyon pendant vingt-cinq ans. Mettez-vous sa parole en doute ?

— Son *impartialité*, plutôt. Il est cheysuli. Il ne voudrait pas voir un Homanan remplacer un Cheysuli dans la succession.

— Ne savez-vous donc rien du général Rowan ? Non, je le vois bien ! Il est cheysuli, mais sans *lir*. Elevé à Homanan, il ne possède aucun des

dons de sa race, et il n'appartient à aucun clan... Qu'aurait-il à gagner en vous mentant ?

Je me tournai de nouveau vers Rowan.

— Il savait que la femme était enceinte, mais il l'a laissée partir.

— Oui, mon seigneur. Elle lui avait demandé l'autorisation, car elle voulait élever son enfant loin du tumulte de la guerre. Le Mujhar n'a pas essayé de l'en dissuader.

Il ne remarqua pas son erreur. *Le Mujhar*. Pour lui, Karyon serait toujours le Mujhar. Elek le regarda, troublé.

— Etiez-vous présent quand il lui a donné la permission de partir ?

— Oui, mon seigneur. Il lui a fait cadeau d'un peu d'argent, et il lui a souhaité la naissance d'un enfant en bonne santé.

— Si c'était un fils, n'a-t-il pas demandé qu'on le lui remette ?

— Non, mon seigneur.

— Vous connaissiez Karyon mieux que la plupart des gens, général. A-t-il jamais indiqué qu'il pensait à appeler auprès de lui son bâtard ?

— Non, mon seigneur.

— Il ne lui en a pas parlé, à *lui* ! cria Elek. Mais il est des choses qu'un homme ne dit pas, même à son collaborateur le plus proche !

J'éclatai de rire.

— Et vous allez sans doute me révéler les pensées secrètes de mon grand-père ?

— Non. Je laisserai la femme vous répondre. (Ce fut à mon tour de le dévisager, bouche bée.) Oui, mon seigneur. La mère du *bâtard*. Elle est ici, juste derrière la porte.

— Je vous en prie, dis-je sans montrer mon inquiétude. Faites-la amener.

Je retournai m'asseoir près de mon père.

— Il ne nous avait pas prévenus que la femme était là...

— Pensez-vous que cela puisse changer quelque chose ?

— Il présente une pétition officielle au Conseil. Il n'est pas impossible qu'une majorité de membres soient d'accord avec sa demande...

— Vous pouvez annuler cette pétition, père...

— Et je le ferai. Mais cela n'irait pas sans de sérieuses conséquences. Le Conseil, c'est-à-dire Homana, en serait divisé. Je n'ai pas besoin de ce genre de problèmes alors que nous sommes à la veille d'une guerre.

La femme entra. Son apparence m'étonna. Petite et boulotte, elle avait au moins dix ans de plus que mon père. Ses cheveux grisonnants tirés en chignon surmontaient un visage bouffi et ordinaire.

Rien n'indiquait ce qui avait pu retenir l'attention du jeune Karyon.

Elle s'arrêta à côté d'Elek. Après une révérence maladroite, elle leva les yeux. Ils étaient gris, mais d'un gris délicat, brillant, pétillant.

Karyon a couché avec cette femme et il lui a fait un fils.

Rowan alla vers elle. Puis il revint à son banc.

— Mon seigneur, dit-il, c'est bien elle. Son nom est Sarne.

— Sarne. Vous avez donné naissance au fils de Karyon, dit mon père.

— Il y a presque trente-six ans, répondit-elle. J'avais vingt ans.

— Maintenant, vous osez dire qu'il devrait être le prince d'Homana à la place de *mon* fils.

— Mon seigneur, il est le fils de Karyon !

— Son fils *illégitime*.

Je savais ce que cette affirmation coûtait à mon père, avec Ian assis à côté de lui. La coutume cheysulie n'était pas de dénigrer les bâtards. Pourtant, pour me défendre, il devait le faire.

— Oui, il est né bâtard, répondit-elle sans hésiter. Mais il a été reconnu par son père.

— Lequel ? Karyon, ou le fermier que vous avez épousé ?

Le visage jaunâtre de la femme s'empourpra. Ses yeux scintillèrent.

Elle me rappela ma mère. En colère, leurs regards étaient similaires.

Soudain, je me demandai si c'était la raison de l'attrance que Karyon avait éprouvée pour elle. Les yeux d'Aislinn étaient ceux d'Electra, connue pour le pouvoir hypnotique de son regard. Si Karyon était sensible à cette couleur, cela expliquait peut-être pourquoi Sarne l'avait séduit.

— Il a été reconnu par son *père*, mon seigneur, quand je l'ai amené à Homana-Mujhar.

Un murmure monta dans l'assemblée. Je regardai Donal et vit une trace d'inquiétude dans ses yeux.

— Et quand seriez-vous venue à Homana-Mujhar ?

— Vous n'étiez pas là, mon seigneur. Vous étiez parti chercher la princesse d'Homana sur l'Ile de Cristal. C'était avant que vous l'épousiez, quand votre seul fils était aussi un bâtard, comme le mien.

Je me levai d'un bond.

— Vous allez trop loin, dis-je. N'insultez pas mon frère en ces lieux !

— Alors, n'insultez pas mon fils, mon seigneur. Croyez-vous que je ne connaisse pas la coutume cheysulie ? Nous ne voulons pas vous déposséder du trône pour quelque raison perverse. Nous désirons donner à mon fils ce qui est son *droit*, parce qu'il est l'enfant de Karyon. Un bâtard, oui, comme l'homme qui est assis à côté du Mujhar, et qui n'en souffre aucun déshonneur ! Quel droit avez-vous de lui refuser sa place ? Karyon ne la lui a pas déniée !

— Par les dieux, femme, quelle place Karyon lui a-t-il offerte ? Il n'a jamais rien dit à personne !

— Pourquoi vous l'aurait-il confié, à *vous* ? Chacun sait à Homana que les métamorphes servent leur prophétie. Il pensait peut-être que vous feriez du mal à mon fils.

Mon père en resta bouche bée.

— Vous êtes folle, dit-il. Folle à lier !

— Ah bon ? Aussi folle que la princesse Gisella ?

— Cela suffit ! hurlai-je. Vous allez *trop loin* !

— Tout le monde le sait ! Vous êtes marié à une folle, mon seigneur. Qui peut dire quels enfants vous aurez d'elle ?

Mon père se leva aussi.

— C'est assez, femme. Par les dieux, *taisez-vous* !

— Pourquoi ? Parce que je dis la vérité ? (Elle se tourna pour faire face à la foule.) Parce que *j'ose* dire la vérité devant tout le monde ? C'est vrai ! Mon fils a été reconnu par Karyon, qui voulait lui donner sa juste place. Le Mujhar nous la refuse. Il a peur de mon fils et il craint pour sa prophétie. Mais je dis que nous sommes homanans ! Nous n'avons pas besoin de *prophétie* cheysulie ! Nous devons rendre Homana aux Homanans !

Des hommes se levèrent, essayant de lui couper la parole. D'autres hurlaient leur soutien.

Ian se leva.

— Je vais chercher la garde.

— Ne bouge pas, dit mon père, lui attrapant le bras. Je ne veux pas que tu t'approches de cette foule.

— *Jehan...*

— J'ai dit *non*.

— Elle est folle, dis-je, ébahi. Encore plus folle que Gisella.

— *Quel homme voulez-vous sur le trône ?* hurla la femme. Un Cheysuli ? Un Homanan ? L'enfant de Karyon, ou celui de Gisella la folle ?

Je regardai Elek. Il souriait en observant la femme, comme s'il attendait quelque chose.

Rowan cria quelque chose à la foule, mais je ne compris pas ses mots.

— C'est un métamorphe qui a assassiné Karyon ! Il lui a donné du poison cheysuli !

— Comment peut-elle savoir qu'il prenait de la racine de *tetsu* pour calmer ses douleurs ? dit mon père.

Des hommes sortirent leurs armes. La foule s'agita, des jurons et des menaces fusèrent.

— Que le lion d'Homana reste homanan ! hurla la femme.

Soudain, un homme se détacha de l'assistance. Il se jeta en avant au moment où je bondissais par-dessus la table. Mais je ne fus pas assez rapide. Il enfonça son couteau dans le ventre de la femme, puis se tourna vers mon père.

— Mon seigneur, je l'ai fait pour vous, afin de vous prouver ma loyauté !

Ce furent ses dernières paroles. Elek se jeta sur lui et le poignarda. L'homme s'écroula.

J'entendis le bruit de centaines d'armes tirées de leur fourreau. Rowan repoussa un agresseur.

Dieux ! Ils ne vont pas tuer Rowan !

— Niall, reviens ! hurla mon père.

La marée humaine avança sur Elek. Des hommes le plaquèrent sur le sol.

— Ne le tuez pas ! criai-je. Par les dieux, *ne le tuez pas !*

— *Rujho*, reviens !

Serri me dépassa et se jeta dans la mêlée.

— Serri ! Serri, non !

Ils diront qu'il est devenu fou, qu'ils doivent l'abattre... Et cela signifie aussi ma mort !

Je plongeai derrière le loup, mais il m'échappa et je me retrouvai à plat ventre sur le sol.

— Mon seigneur, vous avez besoin d'une arme !

Quelqu'un me releva par la tunique, me glissant un couteau dans la main.

Je sentis qu'on me faisait pivoter en me poussant. Le couteau que je tenais s'enfonça profondément dans de la chair.

— Non ! criai-je, horrifié.

Le sang d'Elek jaillissait à gros bouillons. Puis l'homme s'effondra.

Dieux, faites que cela ne soit pas arrivé !

— Serri ! hurlai-je. *Serri !*

— Le prince l'a tué ! cria quelqu'un. Le prince a assassiné Elek !

Des mains me tirèrent loin de la foule. Je résistai, jusqu'à ce que j'entende la voix de mon frère.

— Arrête de gigoter, *rujho*. Laisse-moi te sauver la vie !

— Où est Serri ?

Ici, dit une voix familière. *Je vais bien. Ne t'inquiète pas pour moi.*

Le loup fourra son nez dans mon cou. Je l'étreignis de toutes mes forces.

Où étais-tu ?

Un homme voulait t'assassiner. Je devais l'arrêter.

Le bruit des épées et les cris des gardes emplissaient la salle. J'essayai de me lever pour voir ce qui se passait ; Ian me tira de nouveau à l'abri.

— Imbécile, dit-il. Tu as fait exactement ce qu'ils voulaient. Ils peuvent maintenant proclamer que tu as tué Elek. Ne leur donne pas d'autres satisfactions. *Reste caché !*

— Où est notre *jehan* ?

— Ici. Je suis allé tirer Rowan de cette mauvaise passe. Tu es blessé ?

— Non. Tout le sang est celui d'Elek, je le crains.

— Les gardes ont la situation en main. Je pense que cette folie est terminée.

— Pour combien de temps ? demandai-je, écoeuré.

— C'était préparé, dit Rowan.

— Préparé ? Même le meurtre de Sarne ? Et celui d'Elek ?

— J'ai vu Elek parler dans le couloir à l'homme qui a tué Sarne, juste

avant le début de l'audience.

Je me souvins qu'Elek avait l'air d'attendre quelque chose.

— Elle a donc été sacrifiée.

— Oui, dit mon père. Elek aussi. Cela rend ces gens doublement dangereux, car ils n'hésitent pas à tuer les leurs pour nous en faire porter le blâme. C'est une machination qui pourrait marcher...

— Comment arrêter cela ?

— Nous ne le pouvons pas. La seule défense sera de tout nier.

— Ce n'est pas une arme bien puissante.

— Mais c'est la dernière qui nous reste.

Il tendit une main pour m'aider à me relever. Le sol était jonché de morts, de mourants et de blessés. Les gardes avaient pris le dessus et surveillaient toujours la salle et le couloir.

— Karyon haïrait son fils s'il pouvait voir tout cela, dit Rowan.

— Croyez-vous ? Le pourrait-il ?

— S'il avait le pouvoir de se lever de sa tombe, il mettrait fin à cette folie, et à la vie de son rejeton ! Il ne peut pas, c'est donc à nous de le faire.

— Pourriez-vous tuer le fils de Karyon ? demandai-je.

— Je sers le Mujhar d'Homana. L'époque de Karyon est terminée. Donal est Mujhar ; après lui, je vous servirai, si je suis toujours en vie.

— Moi, je serai mort, à coup sûr, dit mon père. Parlons d'autre chose !

Un garde s'approcha de lui, porteur d'un message.

Il déroula le parchemin froissé.

— Des vaisseaux solindiens ont été repérés au large de l'Ile de Cristal. Hondarth est en danger.

— Ainsi, cela recommence, dit Rowan. Mon seigneur, comment allez-vous nous déployer ?

— Comme Karyon autrefois, quand son royaume était menacé sur deux fronts. Vous et moi partons pour Hondarth. Et j'envoie mes fils à Solinde.

Rowan sourit.

— Comme je l'ai dit de *vous* à l'époque, ils manquent d'expérience dans les arts de la guerre.

— C'est vrai, mais, tout comme moi, ils apprendront. J'envoie les Cheysulis avec eux. Niall, Ian, je ne peux pas être plus clair : au matin, vous partirez à la guerre.

Dieux, pensai-je, Solinde !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— *Rujho* ! Descends de cheval !

Une flèche me frôla. Je plongeai à terre, ralenti par mon pied droit, coincé dans l'étrier ; mon genou se tordit dans le mauvais sens. Je me dégageai et tombai sur l'herbe desséchée de la plaine solindienne, à côté de mon frère.

— Où sont-ils ? Et combien ?

Ian roula sur le côté pour prendre une flèche dans son carquois. Puis il se releva à demi, dissimulé par l'herbe qui arrivait à hauteur de la cuisse d'un homme.

Tasha était tapie devant Ian, immobile comme une statue.

Serri ?

Il vint vers moi dès que je pensai à lui, le poil hérissé de la tête à la queue. Il regarda au loin.

Des Ihlinis, lir. Devant nous.

Des Ihlinis, enfin ! Après deux mois d'escarmouches sanglantes, nous allions affronter le *véritable* ennemi.

Cela signifiait que Ian et moi serions privés de nos dons cheysulis. Je sentais déjà l'interférence de la magie dans mon lien mental avec Serri : encore faible pour le moment, ce phénomène faisait déjà se dresser les poils de ma nuque. Je sentais le pouvoir me quitter, retourner temporairement à la terre.

Quel paradoxe ! Notre arme la plus puissante nous abandonnait au moment où nous rencontrions notre pire ennemi...

— Il y a aussi des Atviens, marmonna Ian. Les archers les plus redoutables après les Cheysulis. Et nous ne sommes que deux...

— Le camp n'est pas loin. Je vais envoyer Serri chercher du renfort.

Depuis deux longs mois, nous étions à Solinde, pénétrant toujours plus à l'intérieur des terres. Ce n'était pas la guerre à laquelle je m'attendais : escarmouches frontalières et raids éclairs se succédaient. Mais la mort était la mort, de quelque manière qu'elle survienne.

— Ils arrivent, dit Ian.

Nous étions cachés par l'herbe, mais ils savaient où nous étions, car nos chevaux nous trahissaient.

Ian se leva, tira une flèche et replongea à l'abri. J'entendis un cri dans les rangs de l'ennemi. Maintenant que mon frère avait révélé notre exacte position, il était temps de la quitter.

Nous rampâmes vers les chevaux, pour les utiliser comme bouclier. Mais nous n'y arrivâmes jamais. L'herbe s'enflamma devant nous. Une fumée âcre s'en dégagea. Aveuglé, à demi étouffé, j'entendis les chevaux détalé.

Des Solindiens émergèrent de la fumée, l'épée au clair.

Derrière eux marchait un Ihlini.

Je ne l'avais jamais vu, mais je *sus* qu'il était ihlini, comme si nous avions été parents. L'arme de Strahan... Me faire croire que nos races étaient liées par le sang.

Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de me poser des questions.

Un homme m'attaqua avec son épée rouillée — *rouillée ?* —, me laissant toute latitude de porter un coup mortel.

Ce n'était pas un soldat. Seulement un homme du commun, armé d'une antique lame.

Je retirai l'épée du fourreau humain où je l'avais plantée et me tournai pour affronter l'ennemi suivant.

C'était l'Ihlini.

Il avait les cheveux noirs et les yeux bleus. Je pensai aussitôt à Hart, mon second fils.

— Mon seigneur, j'ai un message de Strahan pour vous. « *Rappelez au louveteau de Donal qu'il n'aurait pas dû épouser Gisella. Dites-lui qu'un jour il viendra à moi.* »

— Ce mariage sera la perte de Strahan, dis-je. J'ai des fils, Ihlini. Le nouveau lien est forgé.

La fumée l'entourait comme un halo, s'accrochant à ses épaules et à ses mains. Elle nous isolait des autres. Nous étions deux hommes seuls, séparés par des générations de haine, de dégoût et de peur.

Les Ihlinis avaient-ils peur de nous ?

Pour ma part, je ne craignais pas d'avouer que j'avais peur d'eux.

— Strahan prétend que les Cheysulis et les Ihlinis sont parents. Descendants des Premiers Nés. Y croyez-vous ?

Il haussa les épaules.

— C'est possible. Pourquoi me posez-vous la question, mon seigneur ?

Il s'adressait à moi par mon titre, sans ostentation. Comme Strahan.

— Si c'est vrai, vous et moi sommes cousins.

Il éclata de rire.

— Avez-vous l'intention de me supplier de vous épargner ? C'est inutile.

Il sortit de sa tunique un objet argenté et brillant — mais pas un poignard. D'un geste élégant, il l'expédia dans les airs.

Je regardai l'objet d'argent filer droit vers le ciel.

Puis je revins à la réalité.

— Vous ne m'abuserez pas avec vos tours et vos illusions, dis-je.

Il n'essaya même pas d'éviter ma lame. Je l'embrochai sans hésitation.

Gisant dans une mare de sang noir, il *sourit*.

— Vous verrez, mon seigneur, qui de nous deux a abusé l'autre...

Il mourut avant de finir sa phrase. Je regardai longuement son visage, d'où était absent tout ce qui faisait de lui un homme.

L'objet d'argent retomba du ciel et vint s'enfoncer dans mon épaule gauche.

Alors je compris le sens de ses dernières paroles.

La douleur me fit tomber à genoux. Ma main droite lâcha l'épée et se plaqua sur mon épaule gauche. Je sentis un dard d'acier, fin et mortel, profondément enfoncé dans mes muscles. Mon bras gauche, engourdi, pendait à mon côté.

— Serri, haletai-je, Ian !

Ma main se ferma. Les muscles de mon bras blessé devinrent d'une rigidité absolue, de l'épaule au bout des doigts.

— Ian...

Je vomis ; je tremblai comme une feuille. La sueur inonda mon corps.

— *O dieux... Ian...*

Je tendis la main et je touchai le visage de la mort.

CHAPITRE II

J'entendis quelqu'un crier, ce vacarme me donnant mal à la tête. Je maudis l'homme qui faisait tout ce raffut. Puis je compris que c'était moi.

— Par les dieux ! hurlai-je. Que me faites-vous ?

Lir, *reste tranquille*, dit Serri, assis près de la paillasse où je gisais.

— Nous essayons de t'enlever la Dent de Sorcier fichée dans ton épaule.

— Une dent ? dis-je, à demi assommé par la douleur.

— Une arme ihlinie.

Je me redressai en sursaut quand la douleur augmenta.

— Par les dieux, Ian, ne peux-tu utiliser la magie de la terre pour faire cela ?

— Impossible. C'est un artefact ihlini. Il faudra que la blessure guérisse toute seule.

Je serrai les dents si fort que j'eus l'impression qu'elles allaient se briser.

— Retirez cette chose, arrachez-la !

— Mon seigneur, nous essayons !

— Essayez encore !

La Dent avait allumé un incendie dans mon corps.

Ian me maintint fermement sur la couchette. Je sentis une douleur aiguë ; la chose sortit de ma chair.

— Voilà, dit une voix inconnue.

— Laissez saigner la blessure, ajouta une autre voix. Si la Dent était empoisonnée, le sang expulsera la substance.

— Et si elle n'était pas empoisonnée, il risque de saigner à mort. (Ian n'avait jamais accordé beaucoup de confiance aux médecins homanans.) Pansez la blessure, et laissez-le dormir.

Je dormis.

Quelque chose de léger tomba sur moi. Je m'éveillai. Ian était debout près de ma paillasse.

— La Dent, dit-il. Elle n'était pas empoisonnée. Tu as de la chance, *rujho*. Tu survivras.

A ce moment précis, je n'en avais pas l'impression.

— La Dent, marmonnai-je.

C'était un petit disque d'acier, parfaitement plat et coupant comme un rasoir. Il était gravé de runes.

Je grimaçai. Cette chose s'était plantée en moi comme si elle avait *su* que j'étais sa cible. Comme si elle était vivante.

Je la rendis à Ian pour qu'il s'en débarrasse.

Serri ?

Je suis là, lir. Tu vas guérir.

Je n'en doutais pas vraiment.

Je me tournai vers Ian.

— Combien de morts ?

— Dix Solindiens sur un détachement de douze. De notre côté, deux Homanans morts et deux blessés.

— Je me demande ce qu'ils ont l'intention d'accomplir ainsi... Nous n'avons jamais vu plus de vingt Solindiens à la fois.

— Et... si les forces de l'ennemi avaient été surestimées ? Si les rebelles étaient bien moins nombreux qu'on nous l'a dit ? Les renseignements que nous recevons ont peut-être été falsifiés ?

— Cela voudrait dire que les Ihlinis nous ont trompés. Qu'ils nous ont éloignés de leur véritable objectif. Hondarth ? Notre *jehan* y est. Des vaisseaux solindiens ont été repérés là-bas...

— Qui peut le dire ? Les nouvelles ne voyagent pas vite en temps de guerre. Et encore plus lentement en hiver.

— Serait-il possible que les Ihlinis manipulent les Solindiens ?

— J'en suis persuadé. Ce que j'ignore, c'est si Solinde a vraiment l'intention d'attaquer Homana.

— Ne faudrait-il pas prévenir notre *jehan* ?

— Je suis sûr qu'il le sait, dit Ian. Il a déjà combattu Solinde.

— Mais il était avec Karyon, à l'époque.

— On peut apprendre, Niall, comme il a appris, dit-il, devinant à demi-mot ce que je pensais. A se battre, à mener les hommes, à gouverner. En ce moment, tu es en formation.

Je fermai les yeux. Ian voulait dire que je serai bientôt à la tête de l'armée. Pour le moment, ce n'était pas le cas.

— Niall. Les dieux choisissent des hommes de valeur pour les tâches qu'ils leur assignent.

— Les dieux peuvent se tromper ; comme quand ils ont créé les Ihlinis.

— C'est vrai. Souvent, je me demande pourquoi.

Moi aussi...

Sayre, un des capitaines, avait combattu avec Karyon et mon père. Comme je m'entendais bien avec lui, nous discussions souvent stratégie.

— Vous avez peut-être raison, mon seigneur. Il serait dangereux de nous reposer sur nos lauriers, mais les troupes sont prêtes. Quand les Solindiens arriveront, nous les battons.

— Nous sommes là depuis cinq semaines, capitaine. Nous n'avons vu personne. Mais si les *Ihlinis* attaquent...

Je me massai l'épaule gauche. La blessure avait guéri, mais elle était toujours sensible. Dans le froid mordant, elle me faisait mal en permanence.

— Qu'ils viennent ! Mes Homanans sont prêts.

Un instant plus tard, il se versa un verre de vin. Puis il se rassit et jura.

— Oui, vous avez peut-être raison. Quelle meilleure manière de décourager une armée que de la laisser ainsi dans l'expectative ? Mes Homanans sont courageux, mais ils n'ont combattu que des hommes. Que feront-ils, confrontés aux sorciers ihlinis ?

— Alors nous devrions partir à la recherche des rebelles solindiens, et mettre fin à cette guerre une fois pour toutes.

— Il vaudrait mieux les laisser venir ; ils connaissent le terrain, nous pas.

Je me levai. A l'entrée du pavillon, j'ouvris le rabat et je regardai dehors. La journée, froide et venteuse, était déprimante. Des nuages s'amoncelaient sur la plaine gelée.

— Je pense que les Solindiens ne viendront pas. Et que nous devrions aller à Lestra.

— Si nous passons l'hiver à Lestra, et non ici, nous laisserons libre passage à l'ennemi sur la frontière homanane, dit Sayre. A l'ennemi et aux hommes qui soutiennent le bâtard.

Je grinçai des dents. Sa réputation croissait de jour en jour. Nous perdions chaque soir un ou deux Homanans qui décidaient de changer d'allégeance. Les escarmouches que l'armée du bâtard menait contre les frontières solindiennes servaient surtout à renforcer sa position ; comble de malheur, ma réputation avait été ternie par le meurtre d'Elek.

— Quel intérêt auraient-ils à attaquer les frontières en hiver ? Je pense qu'ils nous gardent ici dans un but bien défini...

Dehors, j'entendis la voix de Ian. Il entra, accompagné d'un jeune homme enveloppé d'épaisses fourrures.

— *Rujho*... des messages de Mujhara.

— Mon seigneur, dit l'homme, voici pour vous.

Il me tendit un parchemin scellé dans un piteux état.

— Je ne peux rien lire ! Le papier est trempé, l'encre a coulé...

— Mon seigneur, dit le jeune homme, il a été difficile de vous joindre. Les Ihlinis ont incendié le pays.

— Incendié ? Soyez plus clair !

— Tout ce qui se trouvait entre ici et la frontière homanane a brûlé. Les gens sont morts, le gibier a disparu, les provisions sont détruites. Ils vous ont coupés d'Homana. Pour survivre, vous devez vous enfoncer davantage dans les terres.

Je regardai Ian.

— Maintenant, nous savons quel était leur plan.

Sayre jura.

— C'est une ruse connue. J'aurais dû deviner. J'aurais dû le savoir ! ragea-t-il.

— Vous avez pu passer, pourtant, dis-je au messager.

— J'étais seul. J'avais des provisions et du grain pour le cheval. Mais... toute une armée...

Je fis signe qu'on verse du vin au jeune homme.

— Le message vous a-t-il été aussi donné de vive voix ? demandai-je.

— Oui. Le général Rowan a dit que c'était plus sûr.

— Vous venez d'Hondarth ? fis-je, surpris. Mais le sceau était celui de la reine !

— Le général Rowan est à Homana-Mujhar, avec la reine. Il y a deux messages, mon seigneur, un du général, un de la reine.

— Celui de Rowan d'abord.

Le jeune homme se concentra pour se souvenir des mots exacts.

— Il y a la peste à Mujhara, dit-il. Elle se répand dans Homana.

— La *peste* !

— Elle tue un Homanan par famille, parfois plus. Ils tombent malades, mais la plupart se remettent, sauf les très vieux ou les très jeunes. Le problème, c'est les *Cheysulis*...

Il s'interrompt, mal à l'aise.

— Oui ? dis-je, avec une appréhension croissante.

— Sur cinq Cheysulis atteints, quatre meurent, mon seigneur. Et... c'est pareil pour les *lirs*.

— Ils sont touchés aussi ? demanda Ian.

— Oui. Et si le guerrier se remet, mais que son *lir* est mort...

— Tuez l'un, et vous tuez l'autre, murmura Ian.

— Cette peste est à Mujhara ?

— Oui, mon seigneur, et dans les Citadelles. Elle se répand dans tout le pays.

— Mes fils sont à Mujhara, dis-je d'une voix sans timbre.

— Et notre *rujholla* vit à la Citadelle... Sans parler des autres. Par les dieux, *rujho*, comment pouvons-nous rester ici ?

— Mon seigneur, il y a le message de la reine.

Je fis un signe de tête, inquiet pour mes enfants.

— Elle vous fait dire que la princesse attend un autre enfant. Dans moins de cinq mois, vous serez père de nouveau. *Ru'shalla-tu*.

Je le regardai de plus près.

— Vous êtes cheysuli ?

— Non, mon seigneur. Homanan. Mais j'ai jugé utile d'apprendre la langue de ceux qui gouvernent.

— Que les dieux soient remerciés pour la sagesse qu'ils nous inspirent, dis-je. (Je me tournai vers Ian.) Nous devons y aller, tu le sais.

— Oui. Mais tu as entendu comme moi : plus de gibier, plus de provisions, plus personne... Ce ne sera pas facile, *rujho*.

— Si nous n'essayons pas, nous ne connaissons plus jamais le repos.

— Je crois que j'aurais du mal à me reposer jusqu'à ce que nous soyons sûrs que tout le monde va bien.

Un autre enfant. Maintenant, trois seront en danger...

— Capitaine, nous partons pour Homana, Ian et moi. Il ne servirait à rien d'emmener quelqu'un d'autre. Sayre... Faites de votre mieux pour gagner cette guerre.

— Oui, mon seigneur. Bien entendu. *O dieux*, pensai-je. *Mes enfants*.

Les héritiers de la prophétie.

CHAPITRE III

Le pays était dévasté. Il ne restait rien que la terre calcinée, des squelettes d'arbres noircis et des cendres.

Nos chevaux avançaient à grand-peine, soulevant une fine couche de poussière grasse qui se collait partout. Les cristaux de glace scintillaient, conférant une gaieté illusoire au bois brûlé.

J'étais alourdi de fourrures, de cuirs et de laines, mais j'avais toujours froid, ignorant si c'était une sensation physique ou née de l'horreur qui m'entourait.

Nous marchions au pas ; impossible de galoper, ou même de trotter sur un tel terrain. Le froid me piquait les yeux, m'arrachant des larmes. Pour protéger mes joues, j'avais laissé repousser la barbe qui me faisait tant ressembler à Karyon.

— Comment ont-ils pu faire ça ? dis-je à travers les épaisseurs de laine qui enveloppaient mon visage et ma bouche. Comment ont-ils pu détruire leur pays natal ?

— Par désespoir ? Par détermination ? Je ne pense pas que cela ait été une décision facile.

— Mais... tuer tous ces gens ? Leur propre peuple ? Jamais je ne pourrais faire une telle chose ! Décider du sort de tous ces innocents...

— Pourtant, un jour, tu le devras. C'est le lot de la royauté. Tu as assisté à des séances du Conseil. Tu as entendu notre *jehan* rendre la justice. Il fait des choix, *rujho*. Tu auras la même responsabilité.

— Notre *jehan* n'ordonnerait jamais quelque chose d'aussi effroyable que ça ! Le meurtre, la destruction...

— Oui. C'est un terrible gâchis, mais le pays se remettra un jour ou l'autre. Quand on est sur le point de perdre une guerre, on prend des mesures désespérées. Et si la guerre est perdue tout de même, il ne reste rien pour le vainqueur.

Je regardai mon frère. Sans barbe, il avait l'air plus jeune que moi. Pourtant, il faisait montre d'une sagesse supérieure à la mienne.

— Tu devrais être l'héritier, dis-je. Tu serais plus apte que moi. Les *a'saii* avaient peut-être raison.

— Non, Niall. Je n'aurais pas fait l'affaire ; cette tâche te revient.

— Et si je mourais ? Accepterais-tu le Lion ?

— Tu as deux fils, Niall, et peut-être un troisième en route. Grâce aux dieux, c'est une décision que je n'aurai jamais à prendre.

Cela paraissait en effet peu probable. Sauf si nous étions tous assassinés, ou si la peste tuait ma famille.

— Pourquoi m'as-tu posé cette question, Niall ?

— Dans les clans, il n'y aurait pas eu de doute : Ç'aurait été *toi* l'héritier. Mais, à cause de la loi homanane, seul le fils d'Aislinn peut hériter. Cela me semble injuste.

— C'est ce que les dieux voulaient, sinon ils auraient échangé nos places. (Il sourit.) De nous deux, c'est moi qui ai le plus de chances. Mes décisions seront plus faciles.

— Non, dis-je d'un ton résolu. Car je t'obligerai à m'aider pour les miennes !

Mon frère éclata de rire.

Nous dûmes rationner la nourriture. Il était peu probable que nous puissions nous réapprovisionner en chemin. Nous nous arrêtâmes à chaque hameau, chaque village, mais tout était détruit, brûlé, les habitants ayant été abattus sur place.

A travers le charnier qu'était devenu Solinde, nous avançons, priant pour que nos rations suffisent jusqu'à Homana, et pour que le prochain point d'eau ne soit pas gelé.

Je pensais souvent à la peste. Près de deux ans plus tôt, le fourreur de la place du marché avait parlé d'une maladie transmise, pensait-on, par les loups blancs. Alors, nous n'y avions pas cru. Maintenant, la bête était lâchée sur Homana.

Quand nous arrivâmes à la frontière, nous vîmes que les Solindiens avaient pris soin de ne pas toucher à Homana. La ligne de

démarcation était visible à l'œil nu.

Des hommes nous attendaient de l'autre côté. Comme nous, ils portaient d'épaisses fourrures. Ils étaient homanans, d'après leur allure, mais c'était tout ce qu'on pouvait dire.

Un des hommes avança vers nous.

— Vous êtes cheysulis, tous les deux ?

— Oui.

— Il y a la peste à Homana, le savez-vous ?

— Avez-vous l'intention de nous interdire le chemin de notre pays natal ? demandai-je.

Les autres hommes murmurèrent. Puis notre interlocuteur répondit :

— Appartenez-vous à l'armée homanane ?

— Non, dit Ian. A l'armée *solindienne*, n'est-ce pas évident ?

— Métamorphe, cracha l'homme, ce n'est pas le moment de plaisanter. (Il montra les soldats qui l'accompagnaient.) Nous servons le fils de Karyon.

Ian hocha la tête.

— Nous avons quitté Homana depuis longtemps. Quel est le résultat de la pétition ?

— Le Mujhar est à Hondarth. Le Conseil se divise à cause de la guerre. Pour le moment, la pétition est laissée de côté. Mais dès que la guerre sera finie, nous mettrons *notre* seigneur sur le trône de Niall.

— Assassin ! dit un des autres hommes. Il a tué Elek.

— Cette épidémie est-elle grave ?

— Oui. Surtout pour les Cheysulis. Vous feriez mieux de rester à Solinde.

— Non, nous répondîmes en chœur.

— Peu importe, dit l'homme. Nous ne sommes pas là pour vous barrer le passage. Notre devoir est d'assurer la victoire de la cause.

— Recrutez-vous ? demanda Ian.

— Et vous, êtes-vous un *a'saii* ?

Ainsi, même les Homanans étaient au courant de l'existence des *a'saii*.

— Pourquoi ? Se sont-ils joints à vous ?

— Nous le leur avons demandé ; ils ont refusé. Nos objectifs sont trop différents. Mais beaucoup d'entre eux sont morts ; les *a'saii* sont de l'histoire ancienne.

— Et vous ? demanda Ian. On nous a dit que la peste tue aussi les Homanans.

— Nous vaincrons. Nous avons les dieux de notre côté.

— *Tahlmorra lujhalla mei wiccan, cheysu*, cita Ian. Le sort d'un homme est entre les mains des dieux.

Les Homanans nous laissèrent passer. Nous étions enfin rentrés au pays.

Nous n'y fûmes guère les bienvenus, car nous étions cheysulis, et les Cheysulis transportaient la peste.

Pour une fois, mon aspect homanan nous servit. Il nous permit d'obtenir de la nourriture et de l'eau en échange de quelques pièces. Pourtant, plus nous approchions de Mujhara et plus la population nous rejetait brutalement.

A une semaine de cheval de la capitale, une vieille femme habitant une ferme enneigée nous accueillit avec chaleur. Ne semblant pas avoir peur de nous ni de la peste, elle nous invita à partager son repas.

— Je sais que vous êtes cheysulis, dit-elle. Vos animaux sont des *lirs*, je crois, pas de simples bêtes de compagnie ? Ils sont très beaux.

Sa chevelure blanche était clairsemée, ses yeux bleus commençaient à se voiler de blanc, la menaçant de la cécité du grand âge. Mais je sus que, même aveugle, elle verrait avec son cœur.

— Ma dame, dis-je, *leijhana tu'sai*.

— Ah, la Haute Langue. Il y a longtemps que je ne l'ai pas entendue. Et je n'ai jamais réussi à la parler correctement...

— Vous êtes cheysulie ?

Elle sourit, puis rit.

— Non ! Non, je ne suis pas cheysulie !

— Ma dame, dit Ian, vous savez qu'il y a la peste à Homana, et vous faites entrer des *Cheysulis* chez vous.

— Je suis vieille. Je n'ai personne, à part mon chat. Quand mon heure sonnera, je l'accueillerai sans regret. Mais je ne crois pas que la peste ihlinie pourra *me* tuer.

— Vous pensez que cette épidémie est d'origine ihlinie ? dis-je en échangeant un coup d'œil avec Ian.

— Oui. Elle a été créée par Strahan. (Elle se balança sur sa chaise, les yeux fermés.) Il y a longtemps que cela se prépare. Je me souviens de l'époque de Tynstar, à Solinde, quand il a dit à Bellam qu'il pouvait s'approprier Homana. A eux deux, ils l'ont fait. Mais Karyon est revenu d'exil et il a repris son bien. Pourtant, Tynstar avait engendré un fils avec l'épouse de Karyon ; maintenant, ce fils est lâché sur Homana, comme la peste d'Asar-Suti.

Ian et moi nous regardâmes, stupéfaits.

— Ma dame, dis-je enfin, comment se fait-il que vous sachiez autant de choses sur Tynstar et son fils ?

— Parce qu'il était mon seigneur.

— Votre *seigneur* ? dis-je, me levant d'un bond, portant la main sur mon couteau.

— Oui. Je suis ihlinie. Mais je vous en conjure, ne me tuez pas. Je ne suis pas votre ennemie. Gardez votre colère pour le fils de Tynstar.

— Pourquoi êtes-vous à Homana ? demanda Ian.

— Parce que j'aime cette terre. Maintenant, c'est *mon* pays. Tenez, prenez ma pierre de vie, proposa-t-elle, me tendant le cristal qu'elle venait de sortir de sous son châle. Si vous pensez que je vous veux du mal, il suffira de l'écraser ou de la jeter au feu, et le monde comptera une sorcière ihlinie de moins.

J'acceptai l'objet. Le cristal changea de couleur et prit celle de ma paume.

— Une pierre de vie... A quoi sert-elle ?

— Nous n'avons pas de *lir*. Ces pierres nous en tiennent lieu. Elles nous permettent de focaliser notre pouvoir. Il m'en reste si peu, maintenant. Je suis vieille, et j'ai renoncé à Asar-Suti.

— Et vous êtes restée en vie ?

— Oui. Mais j'ai perdu ma jeunesse quand j'ai rompu mon vœu avec le Seker. C'était le prix à payer. Maintenant, j'attends la mort.

Je fronçai les sourcils.

— Quel âge avez-vous, ma dame ?

— Deux cents ans seulement. Ce n'est rien, comparé à l'âge que Tynstar avait atteint. Ou à celui qu'aura Strahan, si personne ne l'arrête. Trouvez-le, faites cesser la peste d'Asar-Suti. C'est la seule chance de sauver votre peuple.

Elle tendit la main, et je lui rendis la pierre.

— Si vous lui prenez sa pierre de vie, ça marquera la fin de son pouvoir. Si vous ne pouvez pas, tuez au moins le loup blanc.

— Par les dieux, fis-je, vous voulez que je m'assassine moi-même ?

— Vous ? Vous êtes le prince d'Homana ?

— Oui, ma dame.

— Dans ce cas, vous *devez* y aller. C'est une tâche qui vous revient. Rentrez chez vous, mon seigneur prince. Puis gagnez Valgaard, la forteresse de Strahan, dans les montagnes de Solinde. Vous y trouverez la délivrance d'Homana.

— Pardonnez-moi, ma dame, dit Ian doucement, mais quelle raison avons-nous de vous croire ? Vous êtes ihlinie...

— Une raison..., murmura-t-elle. Je suis trop vieille. J'ai oublié la haine qui existe entre les enfants des Premiers Nés.

— Ma dame, fit Ian d'une voix contrariée, les Cheysulis et les Ihlinis ne sont pas liés par le sang.

— Non ? D'accord. Comme vous voulez.

Je fis un signe à Ian. Nous nous enveloppâmes de nouveau dans nos fourrures.

— *Leijhana tu'sai*, ma dame, dis-je. Nous vous remercions.

Elle nous regarda intensément.

— Je vais vous donner une preuve. Une raison de me croire.

Elle se leva. Menue, fragile, elle ployait sous le poids de l'âge.

— Ce sera mon cadeau à Homana...

Avec une précision étonnante, elle lança le cristal dans le feu.

— Non !

Je me précipitai, mais trop tard. Quand la pierre tomba dans l'âtre, la vieille femme se transforma en poussière.

Une poussière qui garda quelques instants forme humaine. Puis il n'y eut plus rien.

Je regardai mon frère en silence.

— *Dieux...*, dit-il seulement.

Il se détourna et sortit de la ferme.

CHAPITRE IV

A Mujhara, il y avait des marques sur les portes. Nous comprîmes bientôt : les rouges signifiaient que la peste était dans la demeure ; les noires voulaient dire que la mort avait frappé.

La ville était silencieuse. Nous étions au milieu de la matinée, pourtant, il y avait peu de passants. Ceux que nous croisions s'enveloppaient plus étroitement dans leurs vêtements et se détournaient de notre chemin, faisant un signe pour conjurer le mauvais sort.

Ils avaient désormais une bonne raison de craindre les Cheysulis.

Le ciel plombé crachotait des flocons de neige. Je clignai des yeux et enfonçai mon menton barbu dans les replis de laine de mon vêtement.

Après des semaines de chevauchée, j'avais peur d'approcher d'Homana-Mujhar et de voir sur le portail la marque rouge de la peste ou, pire, la noire du charnier.

— Mon seigneur prince ! cria un des gardes.

J'ignorais son nom, mais je l'avais souvent vu de service à l'extérieur du palais. Les portes s'ouvrirent.

Je levai les yeux sur la marque rouge.

— Il n'y a pas de trait à la suie, dis-je.

— Non, mon seigneur. Pas encore...

— Niall, déclara Ian, c'est ici que nos chemins se séparent.

— Tu ne viens pas avec moi ?

— Je vais à la Citadelle. Il y a Isolde, et bien d'autres. Je reviendrai aussi vite que possible... Dieux, *rujho*, j'ai peur de ce que je vais trouver...

— Pas plus que moi. Va. Et reviens dès que tu le pourras.

Les portes se refermèrent derrière moi. Des garçons d'écurie s'occupèrent de ma monture. Je leur jetai les rênes et je gravis les marches du palais, Serri trottant à côté de moi.

Serri, et si mes fils ont attrapé la peste ?

Ne défie pas le sort, lir. Va d'abord vérifier si c'est vrai.

L'intervention de mon *lir* ne me rassura pas.

Mes fils, ma mère... et tant d'autres.

J'allai voir mes enfants. Dans la nourricerie, des femmes brodaient en bavardant.

Je ne posai qu'une question :

— Mes fils ?

— Ils vont bien, dit une des suivantes tandis que les autres me dévisageaient. Mon seigneur, venez voir par vous-même.

J'étais déjà près du berceau de chêne et d'ivoire. Ils dormaient paisiblement, aucun signe de maladie sur le corps.

— Ils profitent bien, mon seigneur, ils grandissent. N'ayez aucune crainte à leur sujet.

— Gisella, ma mère ?

— Elles vont bien toutes les deux.

— J'ai vu la marque rouge sur le portail. Il y a la peste à Homana-Mujhar.

— Oui, mon seigneur. C'est... le général.

— Vous ne voulez pas dire le général Rowan ?

— Si, mon seigneur.

J'eus l'impression qu'on m'enfonçait un poignard dans le ventre.

— Où est-il ?

— Dans ses appartements. La reine a dit de le laisser à l'endroit où il serait mieux, même si d'autres voulaient l'isoler et l'enfermer.

Je me tournai pour partir.

— Mon seigneur, vous feriez mieux de ne pas y aller.

— Afin de ne pas courir de risque ? Non, pour Rowan, cela vaut la peine.

Au moment où je quittai la pièce, je me trouvai face à face avec Gisella.

Une fois de plus, elle était chargée du poids d'un enfant... ou de deux, je n'aurais su le dire.

— Tu n'es pas entré dans la nourricerie, dit-elle. Pas dans la nourricerie !

— Gisella !

— Tu n'as pas exposé mes fils à la peste ?

Elle était stupéfaite, en colère, véritablement effrayée.

— Niall ?

— Je les ai vus, dis-je gentiment. Croyais-tu que je pourrais rester loin d'eux ?

— Tu les as exposés !

Elle me dépassa en courant et alla au berceau.

— Mes petits garçons, mes précieux petits bébés, vous a-t-il amené la peste ?

Elle se tourna soudain vers les autres femmes.

— J'avais *dit* qu'il ne devait pas entrer. J'avais *dit* qu'il fallait le tenir éloigné de mes enfants !

— Gisella, personne dans ce palais n'a le droit de m'empêcher de voir mes enfants.

— *Moi*, je l'ai ! hurla-t-elle. Je suis leur mère !

Elle se plaça entre moi et le berceau, protégeant les enfants de son corps. Je pouvais difficilement l'en blâmer.

— Je n'ai pas la peste, dis-je. Crois-tu que je risquerais la vie de nos fils ?

— Tu es un loup blanc quand tu prends ta forme-*lir*. Comment peux-tu affirmer que tu n'es pas contaminé ?

Lir, dit Serri, tu ne peux rien faire contre une peur aussi forte. Donne-lui du temps. Quand elle verra que tu n'es pas malade, elle t'acceptera.

Ce sont mes fils, Serri.

Et elle est leur jehana. Penses-tu qu'elle ait tort de vouloir protéger ses bébés ?

Je soupirai intérieurement.

Non, bien sûr... Mais j'aurais préféré qu'elle ne s'en prenne pas à moi !

— Très bien, Gisella, dis-je à voix haute. Je comprends. Mais quand tu verras que je vais bien, je m'attends à un changement d'attitude.

— La peste est dans Homana. Crois-tu que je risquerai la vie de l'héritier du Lion et de son frère ?

Elle était peut-être folle, mais je ne pouvais pas mettre en doute sa volonté de sauver les enfants, ni sa loyauté envers le trône du Lion.

Je demandai à Serri de rester auprès de mes fils. Je n'avais pas entièrement confiance en Gisella quand elle était en colère.

Puis j'allai chez Rowan.

Sa chambre était plongée dans la pénombre, sentant déjà la mort.

Ma mère était assise au chevet de Rowan.

— ... si fidèlement, termina-t-elle. Il n'eut personne d'aussi fidèle que vous. Je connais toute l'histoire, Rowan. Je sais comment, encore enfant, vous avez juré de servir Karyon ainsi qu'aucun autre homme ne le pourrait. Jamais vous n'avez failli. Vous l'avez aidé à devenir Mujhar.

Je regardai l'homme étendu sur le lit. Il était presque caché sous d'épaisses couvertures. Je ne voyais pas son visage.

— Quand mon père a été tué par Osric, vous avez été présent pour Donal. Un jour, mon fils aura besoin de vous. Vous ne pouvez pas

nous quitter maintenant !

— Mère, dis-je.

Elle bondit de sa chaise.

— Niall ! Par les dieux, non ! Tu ne dois pas venir ici !

— Vous y êtes, répondis-je.

— Mais je ne suis pas le futur Mujhar. Niall, je t'en prie, quitte cette pièce.

— Je lui dois d'être présent. Comme vous le lui devez. Il a servi la Maison d'Homana plus longtemps que quiconque. C'est le moins que je puisse faire pour lui. Mon *jehan* est-il au courant ?

— J'ai envoyé un message. Mais je doute que Donal arrive à temps. La peste n'attend personne.

Le visage de Rowan était gris et hâve, ses lèvres décolorées et craquelées.

Il toussa. C'était une toux terrible, venue du plus profond de ses poumons. Ses lèvres gercées se fendirent et saignèrent.

Je me penchai sur lui. J'aurais voulu soulager sa douleur, mais je savais qu'il n'y avait rien à faire. Sa chevelure grisonnante semblait comme fanée. Les os de son visage saillaient. Il ne restait plus grand-chose du Rowan que j'avais connu.

Puis il ouvrit les yeux.

— Mon seigneur, vous avez été absent si longtemps...

— Oui, dis-je. Mais je vais rester quelque temps ici.

Sa voix était éraillée par la toux.

— Mon seigneur, murmura-t-il en fermant les yeux. *Karyon*...

Je me figeai.

— Karyon, je vous en supplie, reprenez Finn à votre service...

— Rowan... Ne t'agite pas.

— ... Vous avez besoin l'un de l'autre, continua-t-il, malgré ses difficultés d'élocution.

Il posa une main sur mon poignet.

— Mon seigneur, murmura-t-il, vous servir a été facile. Je n'aurais pu espérer meilleur maître que vous...

Je pris sa main fragile dans les miennes.

— Et moi, je n'aurais pas pu souhaiter un meilleur ami que vous.

Le sourire de Rowan s'élargit. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Vous souvenez-vous du jour de notre rencontre ? Nous étions prisonniers de Thorne d'Atvia, vous et moi. Mais je ne comptais pas : vous étiez le prince d'Homana. Quand Alix m'a sauvé, à votre demande, j'ai juré de vous servir toute ma vie. Lorsque vous êtes parti en exil, j'ai envié Finn. Quand j'ai su qu'un Cheysuli était avec vous, j'aurais tant voulu que ce soit moi !

Il toussa. Je craignis qu'il ne puisse pas continuer, mais il reprit la parole.

— Toutes ces années, j'ai été jaloux de sa position d'homme lige de Karyon. Quand vous l'avez renvoyé, j'ai cru que je me réjouirais. Mais... je n'étais pas Finn. Je ne pouvais pas le remplacer. Vous avez besoin de nous deux... Je vous en prie, mon seigneur, reprenez-le auprès de vous. Homana appelle tous ses enfants...

J'avalai ma salive.

— Rowan, *cheysuli i'halla shansu*.

Il lâcha un rire brisé.

— La paix cheysulie, pour moi, un homme sans *lir* ?

— *Cheysuli i'halla shansu*.

Il redressa péniblement la tête.

— Karyon...

Il retomba sur l'oreiller ; je sus qu'il ne parlerait plus jamais.

Après un moment, je détachai sa main de la mienne.

Il était difficile de croire Rowan mort.

— Je suis désolée, dit ma mère. Mais tu comprends sans doute...

— ... Pourquoi il m'a pris pour lui ? Oui. Si cela l'a aidé à mourir, je suis heureux de lui avoir fait ce cadeau. (Je me levai.) Je vais m'occuper des dispositions à prendre...

— Non, dit ma mère.

— Si vous pensez que je déléguerais la responsabilité des funérailles de Rowan à d'autres à cause de mon rang...

— Cela n'a rien à voir avec le rang, dit-elle doucement. En temps de peste, nous n'avons pas le choix. Il sera enterré dans une fosse commune, puis on y mettra le feu pour éviter que la peste se répande.

— Pas *Rowan* ! dis-je. Il mérite mieux que cela...

— Même si c'était toi, ils feraient ainsi. Il n'y a plus de titres dans la mort.

Je regardai Rowan une dernière fois. Puis j'attirai ma mère dans mes bras. Ensemble, nous pleurâmes en silence.

Ja'hai, dis-je aux dieux, *acceptez ce guerrier cheysuli*.

CHAPITRE V

J'écrivis moi-même la lettre à mon *jehan*, car je voulais trouver les mots appropriés pour rendre un dernier hommage à la mémoire de Rowan.

Au moment où je signalais, Ian entra dans la pièce.

— Ian, comment va Isolde ? Quelle est la gravité de la peste à la Citadelle ?

— J'avais oublié qu'elle attendait un enfant.

— Dieux ! Moi aussi.

— C'est un garçon, né il y a quatre mois. Il s'appelle Tiernan.

— Il est en bonne santé ?

— Oui. Mais la peste a emporté Isolde. La nuit dernière, pendant que Tiernan pleurait pour avoir le sein, qu'elle ne pouvait plus lui donner. La peste avait tari son lait.

— C'est impossible, Ian ! Pas Isolde !

— Je l'ai vue mourir, *rujho*. Je n'ai rien pu faire.

Ce n'est pas vrai ! Pas elle !

— J'ai pensé que la magie de la terre parviendrait peut-être à éloigner la peste. Mais rien ne s'est passé. Le bébé pleurait. Ceinn aussi. Mais Isolde nous a échappé... (Soudain, la colère se peignit sur son visage.) Non ! Elle ne nous a pas *échappé*. Elle nous a été *enlevée* !

J'avançai vers lui, mais il repoussa ma main tendue.

Il alla à la cheminée et regarda les flammes.

Laisser voir son chagrin n'est pas une coutume cheysulie.

Mais ce ne serait pas la première coutume que Ian négligerait.

— Ceinn est inconsolable.

Je revis Isolde, avec son amour de la pluie, les vêtements aux couleurs vives qu'elle affectionnait, son esprit bouillonnant.

— Et toi ?

Il se retourna lentement, essuyant furtivement ses larmes.

— Pardonne-moi, *rujho*. Je n'ai pas le droit d'être égoïste. Elle était ta *rujholla* comme la mienne.

— Oui, dis-je. Rowan est mort, lui aussi.

Il resta muet un instant.

— Oh ! dit-il enfin. Niall, c'est pire que ce que nous pensions. La peste a tué la moitié d'entre nous.

— La *moitié* ? dis-je, horrifié.

— Au moins. Chaque jour voit trois ou quatre morts supplémentaires. Sans compter les *lirs*. Les autres clans ont envoyé des nouvelles identiques. Strahan a commencé son propre *qu'mahlin*.

La moitié du peuple cheysuli.

Emporté par la peste de Strahan.

— La vieille Ihlinie avait raison. Cette épidémie est née de la magie noire d'Asar-Suti.

— Elle a dit aussi autre chose, me rappela Ian, la voix dure.

— Oui. Nous irons à la forteresse de Strahan, lui prendre sa pierre de vie. Ou tuer le loup blanc.

Je regardai le parchemin, sachant que je ne l'enverrai pas. Il me fallait maintenant en rédiger un autre.

— Ian, je sais qu'il est tard, mais veux-tu t'occuper de convoquer le Conseil ? Si nous partons au matin, je dois désigner mon héritier.

— Sans la présence de notre *jehan* ?

— Nous ne pouvons pas l'attendre. Le trône du Lion doit rester en sécurité.

— Oui. Que vas-tu dire à la reine ?

Je soupirai.

— Je trouverai bien quelque chose.

Pour finir, je dis la vérité à ma mère.

— Va, fit-elle. Fais ce que tu dois faire.

— *Jehana* ? Je pensais que vous tenteriez de me retenir.

— Non. Le royaume est près de la ruine. Il ne restera rien si cela continue ainsi. Strahan doit être arrêté. Ian part avec toi ?

— Bien sûr.

— Et vos *lirs*. Je ne pense pas qu'il existe deux guerriers mieux préparés à cette confrontation.

Je souris.

— Vous avez une telle confiance en nous...

— Je crois qu'elle est bien placée. Vous êtes tous deux les fils de Donal.

— Avant de partir, j'ai demandé à Ian de réunir le Conseil. Je dois nommer Brennan héritier. Et Hart héritier de Brennan.

— Tu as de la chance. *Deux* fils pour garder le Lion.

Je savais qu'elle avait toujours regretté sa stérilité.

Un seul héritier n'était pas suffisant, quand les chiens de la guerre aboyaient à votre porte. Mais la Maison d'Homana avait toujours été pauvre en fils.

Cette tradition allait peut-être changer, avec Gisella qui devait accoucher bientôt, peut-être d'un troisième garçon.

— *Tahlmorra*, dis-je doucement.

— *Cheysuli i'halla shansu*, répondit-elle.

Je quittai la pièce en silence, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues.

Gisella me regarda.

— Strahan ? Tu pars à la recherche de l'Ihlini ?

— Oui. Pour le tuer, si je peux. Il doit être arrêté.

— Tu vas me quitter.

— Je reviendrai, si les dieux le veulent.

— Tu me quittes. Parce que je ne ressemble pas à Deirdre d'Erinn.

Elle savait où frapper pour faire mal !

— Je pars pour mettre fin à l'épidémie, dis-je d'un ton brutal. Ça n'a rien à voir avec toi, ni avec Deirdre. Comment cela serait-il possible, Gisella ? Deirdre est morte !

Elle saisit ma main et la pressa contre son ventre.

— Reste ici. Reste ici. Si tu pars, tu mourras.

— Gisella, je ne peux pas. C'est une chose que j'ai juré de faire.

J'essayai de détacher sa main de la mienne, mais elle s'agrippait à moi de toutes ses forces.

— *Reste ici... Reste ici... Reste ici...*

— Non, dis-je.

Je sus qu'elle n'avait pas entendu. Elle répétait, comme une litanie :

— *Reste ici, reste ici, reste ici...*

Je me dégageai enfin. Elle cessa sa mélodie et se balança en chantonnant.

Je fermai la porte.

Plus tard, je rencontrai ce qui restait du Conseil — les hommes trop âgés ou trop malades pour être partis à la guerre —, dans une des salles d'audience de mon père. Ian était debout à mes côtés sur l'estrade, comme pour souligner que j'avais le droit de convoquer le Conseil, en l'absence de Donal.

— Cette peste n'est pas fortuite, dis-je. Elle est d'origine ihlinie, prévue

pour exterminer les Cheysulis.

Les membres du Conseil se regardèrent, A l'évidence, certains pensaient : *si cela arrive, Homana redeviendra homanane.*

— Au matin, Ian et moi partirons pour Valgaard, la forteresse de Strahan. Nous irons déraciner le mal.

— Mon seigneur, dit un des Conseillers, qu'en pense le Mujhar ?

— Nous n'avons pas le temps de l'informer avant notre départ. Un messenger est parti, mais Ian et moi ne pouvons pas attendre sa réponse. Vous avez servi loyalement le Mujhar, comme vous me servirez un jour, quand le temps viendra. Pour le moment, nous devons voir plus loin. Je n'ignore pas que je risque d'être tué dans cette entreprise, ou à cause de la menace représentée par le bâtard de Karyon. Si cela arrivait, je veux nommer mon héritier. Je ne quitterai pas ce lieu avant que vous lui ayez juré allégeance.

— Mon seigneur, c'est inutile ! lança un autre Conseiller.

— Je l'exige. Si je meurs, il doit y avoir un héritier. A ma place, je nomme mon fils. Il recevra mon titre si Strahan est plus fort que moi.

Personne ne souleva d'objections. Je fis appeler les femmes qui attendaient dehors avec mes fils. Face au Conseil, je posai une main sur chaque petite tête.

— Devant les dieux d'Homana et des Cheysulis, je voue la vie de mes fils au service du Lion. Mon premier-né, Brennan, est mon héritier. Il sera prince d'Homana. Mon second fils, Hart, sera l'héritier de Brennan jusqu'à ce que celui-ci se marie et engendre des fils. Hart sera prince de Solinde.

L'étonnement se peignit sur les visages des Conseillers. Quelle meilleure façon de montrer ma confiance en l'armée que de nommer Hart prince d'un royaume que nous combattions ?

— Je demande que cela soit accepté officiellement par le Conseil d'Homana. Je requiers qu'on jure fidélité à mes fils.

Ils auraient pu refuser ; je n'étais pas Mujhar. Ma requête était aussi un test de loyauté à mon égard. Aucun d'entre eux ne l'ignorait.

Ian prêta serment le premier. Il était mon homme lige, mais il offrait aussi ses services à mes fils.

Un par un, les Conseillers firent de même. Mes fils avaient été reconnus héritiers. Le Lion était en sécurité.

Si les dieux décident de me prendre, ma mort ne sera pas vaine.

CHAPITRE VI

A douze jours de Mujhara, l'étalon de Ian se cassa une patte en traversant la neige durcie, qui cachait une crevasse. Le cheval tomba et désarçonna mon frère dans sa chute.

Ian s'agenouilla près de l'étalon et lui trancha la jugulaire. Puis il lui caressa la tête et lui parla doucement jusqu'à ce que le sang cesse de couler.

— Je suis désolé, dis-je.

— Mieux vaut le cheval que moi, répondit-il avec une rudesse qui dissimulait mal son chagrin.

Il prit ses sacoches et me les tendit. Je les passais en travers du pommeau. Ian monta derrière moi.

— Nous allons acheter un autre cheval...

— Il vaut mieux, sinon celui-ci mourra d'épuisement en portant double fardeau.

— Nous en trouverons un autre, dis-je, confiant.

Nous n'en trouvâmes pas. L'idée me vint de repartir vers Mujhara. Mais il semblait douteux que ma monture survive aux deux semaines du voyage de retour.

A dix-huit jours de Mujhara, mon cheval mourut au moment où nous descendions de selle. Pendant la métamorphose, nous pouvions cacher nos bagages dans la terre, mais les denrées périssables pourriraient. Nous abandonnâmes les sacs et reprirent le chemin sous notre forme-*lir*.

Cinq jours plus tard, Ian commença à tousser. Alors que nous approchions de la rivière DentBleue, il ralentit. Je me tournai, cherchai deux pumas et n'en vis qu'un. Mon frère était à quatre pattes sur le sol, toussant et crachant dans la neige.

Je courus vers lui, puis je repris ma forme humaine en arrivant à ses côtés.

Son visage était gris, couvert de sueur. Ses lèvres commençaient à enfler. Ses yeux brillants de fièvre semblaient presque noirs.

— Non, non ! criai-je. Pas *Ian* !

Il me rappelait Rowan. Et Isolde, que je n'avais pas vue, mais que j'imaginai trop bien.

— Serri ! Trouve un abri. N'importe quoi, du moment qu'il y fait chaud.

— Non, grogna Ian. Niall... Ne t'occupe pas de moi...

— Chut. Tu ferais la même chose pour moi.

Il toussa encore, puis il agrippa sa gorge, arrachant les épaisseurs de laine qui l'entouraient. Son cou était couvert de bubons enflés.

Je le tirai contre un arbre. Il toussa, ses lèvres se craquelèrent. Son visage était un masque de douleur.

Dieux, ne le prenez pas ! Je l'ai déjà cru mort une fois, ne m'obligez pas à revivre cette horreur !

Il avait les yeux fermés, mais il ne dormait pas. Il respirait avec peine, comme Rowan. Chaque fois que le sifflement rauque s'arrêtait, je priais pour qu'il recommence. Tasha se coucha contre lui pour le réchauffer. Je pris ma forme de loup et m'allongeai de l'autre côté.

Serri revint bien plus tard.

J'ai trouvé un endroit, lir. Une habitation, près de la rivière.

Cela nous prit des heures. Je titubais sous le poids de mon frère, qui faisait de son mieux pour m'aider. Il était si faible que ses efforts me gênaient plutôt. Nous aperçûmes enfin les lumières d'une lanterne à travers les arbres touffus.

— Nous y sommes, dis-je à Ian. Je t'ai conduit à un abri.

— Qui donnerait asile à un homme atteint de la peste ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Quelqu'un le fera, j'y veillerai.

L'habitation était toute petite, une simple hutte de pierre avec un toit de chaume, juste au bord de la rivière DentBleue.

— C'est celle du passeur, haletai-je.

Ian s'affala contre moi. Je tombai avec lui et m'écroulai dans la neige. Épuisé, j'eus du mal à me relever.

Mon frère était évanoui. Serri et Tasha se couchèrent contre lui, comme ils l'avaient fait à chacune de nos haltes. Je me dirigeai en titubant vers la porte.

— Maître passeur ! criai-je en tambourinant à la porte. Ouvrez ! J'ai besoin de vous.

La porte s'ouvrit.

— Non, vous n'aurez pas besoin de moi, dit l'homme. La rivière est gelée, on peut traverser à pied.

— Je n'ai pas parlé du bac, dis-je, mais de votre aide. Pour mon frère. Il est malade...

— Un Cheysuli, dit le passeur en voyant Ian entouré des *lirs*. C'est la peste, n'est-ce pas ? Il va probablement en mourir.

— Alors permettez-lui de mourir dignement ! criai-je. Dans un lit, comme un homme !

Il cracha dans la neige.

— Oui, tu as raison, mon garçon. Je n'ai pas le droit de chasser un malade. Viens, nous allons l'installer à l'abri.

Il m'aida à le transporter. A dire vrai, il en fit plus que moi, car j'étais mort de fatigue. Il débarrassa Ian de ses fourrures et le mit au lit, des pierres chaudes contre lui.

— Assieds-toi, mon garçon, avant de t'écrouler, m'ordonna le passeur. Je vais te chercher de la nourriture et de l'*usca*.

Fais ce qu'il te dit, lir, m'ordonna Serri. Il me poussa du museau vers une chaise, près de la paillasse.

— De l'*usca* ? dis-je. Vous en avez ?

— Oui. Il y a aussi une route qui vient d'Elias, et une route

commerciale qui va vers Solinde. Les voyageurs me paient souvent en nature. J'ai d'autres boissons, mais l'*usca* réchauffe plus vite. Je le garde pour l'hiver.

Pour être réchauffé, je l'étais : j'avais l'impression d'avoir avalé du feu liquide. Mais la liqueur me rendit un peu de vitalité.

— Il va mal, dit l'homme tandis que je me penchai sur Ian. J'en ai vu mourir beaucoup comme ça.

— Moi aussi. Maître...

— Je ne suis pas un « maître ». Je m'appelle Padgett, tout court.

— Padgett, dis-je avec un sourire. Je dois vous le confier. Je ne peux pas rester ici pour le soigner.

— J'ai vu beaucoup de choses, dit le passeur, mais jamais un homme voyager en plein hiver. Pourquoi le faites-vous ?

L'*usca* menaçait de m'endormir.

— La peste. Strahan. Je dois l'arrêter avant qu'il ait tué plus de gens de ma race. Avant qu'il ait détruit Homana.

— Alors cette peste est d'origine ihlinie ? Elle n'est pas envoyée par les dieux ?

— Non. Elle vient de Strahan. D'Asar-Suti.

Les sourcils de Padgett se froncèrent.

— Ils ne m'ont jamais fait de mal, dit-il calmement. Bien sûr, ils ont besoin de mon bac, mais ce sont des sorciers. Ils auraient d'autres moyens... Les gens disent que les Ihlinis sont mauvais ; je ne les contrarie pas.

Ils ne m'ont jamais rien fait, mais... la *peste*... Si Strahan a décidé de nuire au peuple d'Homana... Homanans, Cheysulis, peu importe, je ne veux rien avoir à faire avec ce crime. Va ton chemin, mon garçon. Je ferai ce que je peux pour ce petit.

Ce petit. Ian avait près de vingt-cinq ans. Je faillis sourire, mais j'étais trop inquiet.

Je n'avais nulle envie qu'il ait vingt-cinq ans pour l'éternité, dans mes souvenirs.

— Nous n'avons plus de pièces, mais je peux vous donner cela à la place, dis-je en ôtant ma chevalière. Si vous le sauvez, maître passeur, je vous récompenserai en conséquence, et non avec une babiole comme celle-là.

Il tourna ma bague dans ses doigts.

— Une babiole ? Je sais ce qu'est cette bague, mon garçon. Comment l'as-tu obtenue ?

Je souris.

— Mon père me l'a donnée.

— J'ai vu ce bijou au doigt d'un autre homme, il y a longtemps. Je ne savais pas ce que c'était. Un soldat en uniforme royal m'a dit plus tard ce qu'il représentait. (Il s'approcha de Ian et le regarda de plus près.) Avez-vous trouvé aussi le moyen de ralentir le temps, mon garçon ? Avez-vous gardé le Mujhar jeune avec la même magie que les Ihlinis ? Cette bague était à son doigt. Ce visage était le sien.

— Ma foi, dis-je, Ian est son fils. La ressemblance n'est pas surprenante.

— Vous avez dit que ce petit est votre frère... et que la bague vous a été donnée par votre père.

— Oui.

Il me la tendit.

— Je ne peux pas l'accepter, mon garçon. Pas de la main du prince d'Homana.

— Si vous gardez mon frère en vie, ce ne sera pas un paiement suffisant.

— Mon seigneur...

— Si vous ne voulez pas la garder, donnez-la à quelqu'un.

Après un instant de silence, le passeur referma la main sur la bague et se détourna.

J'allai m'agenouiller auprès de Ian.

Tu auras besoin de cette chevalière, lir, dit Serri. Pour la léguer à tes fils.

Et si Strahan détruit Homana ? Quel héritage aurais-je à leur donner ?

C'est à toi de le déterminer, lir. Cette question recevra une réponse.

Je soupirai et me levai.

— Je partirai au matin.

— Vous allez quitter votre frère si vite ? demanda Padgett, choqué.

— Je n'ai pas le choix ! Ian lui-même serait le premier à dire qu'Homana est plus importante que lui.

Pour ma part, je pensais que rien ne valait la vie de mon frère...

— Que vais-je dire aux vôtres, si cet homme meurt et que le prince d'Homana ne revient pas ?

J'eus une vision de Ian, mort. Mon père ayant perdu deux de ses enfants. Moi, sans frère...

Je chassai l'idée de mon esprit.

— Dites-leur la vérité. Ils savent pourquoi nous sommes partis, et où. Ils connaissent les risques.

— Et vous, les connaissez-vous ?

Oui, je savais ce que je risquais. Mais pour Homana, et pour Ian, je devais y aller quand même.

CHAPITRE VII

Je me retournai une dernière fois pour regarder les arbres qui cachaient la cabane de Padgett. Une fine colonne de fumée bleue dérivait entre les branches dénudées.

Dieux... Si je le laisse ici et qu'il meurt...

Je me détournai résolument.

— Viens, dis-je à Serri. Nous devons partir.

Je pris ma forme de loup.

Nous empruntâmes la route du nord après avoir traversé la rivière DentBleue. Dans les Terres Désolées, il n'y avait plus d'arbres, rien que des buissons et des broussailles. Pas d'herbe, pas de poussière, seulement des couches de glace nichées entre des amas de neige sculptés par les vents incessants.

Nous passâmes là où les hommes ne pouvaient plus aller. Nos fourrures s'épaissirent, les coussinets de nos pattes durcirent.

Les montagnes n'étaient plus faites que de roc nu.

Nous grimpâmes toujours plus haut. Puis nous traversâmes le col Molon. Au-delà se trouvait les canyons de Solinde.

Les montagnes changèrent de forme. L'ardoise bleue des rochers homanans se transforma en pierre plus sombre, d'aspect plus menaçant. Il y avait de nouveau des arbres, mais tordus, déformés par les vents cruels.

Je vis des formes dans les rochers. Des faces avides, des bouches béantes, des yeux exorbités...

Cela me fit dresser les poils sur la nuque.

Les Ihlinis se moquent de nous avec leur ménagerie de pierre, dit Serri.

Mes babines se retroussèrent et dénudèrent mes dents. Je poussai un

grondement sourd.

Valgaard est devant nous, lir.

Par un étroit défilé, nous passâmes dans le canyon qui se trouvait dessous. Valgaard était là, toute de basalte noir brillant, comme un oiseau de proie prêt à fondre sur le monde. La forteresse de Strahan se dressait devant nous, entourée de fumées épaisses.

Dieux ! Quelle odeur atroce ! dis-je en plissant les narines.

C'est le souffle du dieu, lir. *La puanteur d'Asar-Suti.*

Devant nous se trouvait un champ de rochers aux formes étranges. Un océan immobile, sculpté dans la pierre noire.

— Serri, quelque chose n'est pas... normal.

Qu'y a-t-il de normal avec les Ihlinis ?

Malgré la chaleur qui émanait de ce lieu, je frissonnai. C'était une chaleur putride, envahissante, qui me donnait envie de vomir.

Serri, dis-je, notre lien est en train de s'affaiblir.

Nous sommes trop près des Ihlinis...

Serri !

Je sentis le pouvoir me quitter, coulant de moi comme le vin s'enfuit d'une outre renversée. Je fus ramené à ma forme humaine — bien trop rapidement.

Je hurlai. Ce qui commença comme un hurlement de loup s'acheva sur un cri humain.

Allongé à plat ventre sur le sol, je sentis dans ma bouche un goût de soufre et de fer. Je crachai.

J'avais mes armes, mon épée, mon couteau et mon arc. Mais nous étions dans le repaire de Strahan, le Portail du Seker. Peu de chose pouvaient me protéger du pouvoir des Ihlinis.

La pierre était chaude sous mes semelles. Le champ qui s'étendait devant moi était troué de cloaques qui crachaient dans l'air une épaisse vapeur nauséabonde.

Des formes indistinctes étaient tapies dans le champ. Des *choses* plutôt que des bêtes. Immobiles, elles attendaient comme des pions de basalte noir sur l'échiquier d'Asar-Suti.

Je fermai les yeux.

Dieux... J'ai si peur...

Mais je savais ce que j'avais à faire.

— Serri, dis-je en m'agenouillant à côté de lui, je dois te demander de rester ici.

Ici ? dit Serri. *Ma tâche est de venir avec toi.*

Sa voix mentale n'était plus qu'un murmure dans mon esprit, s'effaçant à mesure que nous parlions.

Pas cette fois. Je n'ose pas risquer nos deux vies. Ce travail me revient.

Mais, si tout va mal...

— Si tout va mal, tu retrouveras ta liberté. Tu es jeune, tu ne mourras pas en même temps que moi. Dis-moi que tu vas m'attendre ici.

Serri aplatit les oreilles.

J'attendrai. Que puis-je faire d'autre ?

Serri...

Mais notre lien était rompu.

Je le laissai, entrant dans le champ de pierres sans un regard pour mon *lir*.

— Vous acceptez mon invitation avec quelque retard, dit Strahan en souriant.

— Je n'avais pas l'intention de l'accepter *du tout*, grognai-je.

Il haussa les épaules.

— Les gens changent. Même les princes. Ils deviennent adultes.

— Et vous, le deviendrez-vous ?

Notre affrontement avait lieu dans une des pièces de la tour de

Valgaard aux murs noirs incurvés, polis comme des miroirs. Des tapisseries réchauffaient la salle. Je préférais ne pas savoir quelles monstruosités étaient représentées dans leur trame.

Strahan était assis, moi debout.

— Moi ? Cela dépend si j'en ai envie ou pas..., dit l'Ihlini. Cette possibilité existe aussi pour vous, Niall : arrêter le cours du temps. Cela précisé, je pense que vous refuseriez de vous joindre à moi. Je ne vous le proposerai donc pas.

Il posa sa coupe de vin sur la table et se leva. Il portait des cuirs de chasse marron. Sa longue chevelure noire était lustrée comme celle d'une femme. Elle était retenue par un diadème de bronze, où l'on devinait des formes semblables à celle du bestiaire monstrueux tapi dans le champ de pierre.

— Ainsi, reprit-il, vous êtes venu me voir dans l'espoir que je mette fin à ma peste.

Ma peste... Il en était donc si fier ? Oui, je le supposais.

Il fouilla dans un coffre. Il avait plus l'air d'un étudiant cherchant un ouvrage que d'un redoutable sorcier. Mais je ne me laisserais pas abuser par des apparences.

— Si l'annuler vous apportait quelque chose de valeur, cela pourrait vous intéresser, je crois ?

— Ainsi, dit-il, me regardant de ses yeux étranges, un marron et un bleu, vous êtes venu vous offrir à moi, de votre plein gré ?

Je ne sus quoi répondre.

Il sortit quelque chose du coffre et le referma.

— Strahan...

— J'ai entendu. Mais je crois que vous faites fausse route.

— La nuit où vous êtes venu à Mujhara, vous m'avez dit que vous étiez là pour moi. Et vous m'avez ordonné de ne pas épouser Gisella.

— Vous m'avez répondu que vous le feriez quand même. Vous savez, n'est-ce pas, que j'aurais pu vous tuer à ce moment ? Pourtant, je préfère forcer les gens à m'obéir avant de les éliminer. Et vous êtes venu, comme je vous l'avais dit.

Il tourna les pages du grimoire. Des flammes jaillirent.

— Vous avez épousé la fille folle d'Alaric.

— Oui. Je vous propose un marché. *Je* suis une chose de valeur. Une partie de la prophétie. Le prince d'Homana.

— Vous arrivez trop tard, Niall. Vous êtes désormais de peu d'intérêt pour moi. Vous avez épousé la fille d'Alaric, et elle vous a donné des fils.

Je compris tout à coup.

Ce n'est pas moi qui l'intéresse. La postérité de mon nom est désormais assurée. Je ne suis plus le dernier de la lignée.

— Bien entendu, dit-il, si vous m'offriez vos *fil*s...

Voilà pourquoi il ne m'a pas tué tout de suite. Il voulait les enfants que je ferais à Gisella.

— Non ! criai-je.

— C'est un marché qui me satisferait. (Il haussa les épaules.) Vous pouvez me les donner, sinon je les prendrai. La décision vous appartient.

— Non.

— Peu importe. Je les aurai... quand Gisella me les amènera.

— Gisella ! Elle ne ferait jamais une telle chose !

— Oui. Quand Varien le lui ordonnera.

— Vous êtes fou.

— Pas du tout. C'est *Gisella* qui est folle. A moins qu'elle ne le soit pas. Qu'elle fasse tout cela pour une autre raison.

J'en restai sans voix.

Ce serait une machination ? Elle ne serait pas folle ?

— C'est intéressant, n'est-ce pas ? Oui, Lillith est une sœur dévouée. Elle me sert bien. Quand Alaric épousa la Cheysulie, c'est elle qui a suggéré que les enfants à naître me servent aussi.

— Pas Gisella ! Elle est cheysulie !

— Cheysuli, Ihlini, cela ne fait aucune différence. Nous sommes nés des mêmes ancêtres, les dieux qui ont façonné Homana. Je vous avais prévenu de ne pas l'épouser, Niall. Mais vous l'avez fait ; j'ai dû changer mes plans.

— Vous ne ferez pas de mal à mes fils !

— Bien sûr que non. Je n'ai pas l'intention de leur nuire, seulement de les utiliser. Un fils sur le trône du Lion, un sur le trône de Solinde. Tous les deux sous ma coupe.

Ainsi, ils serviraient les intérêts de Strahan. Dieux, il avait su me réduire à l'impuissance !

— J'ai fait tout cela pour rien ! hurlai-je, dépassé.

— Non, pas pour rien, dit Strahan avec un sourire. Vous avez cru à ce que vous faisiez. Tous les hommes ne peuvent pas en dire autant. Maintenant, suivez-moi. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Il me conduisit au champ de pierre tordues où le souffle d'Asar-Suti empestait l'air.

— Ici se trouve votre liberté. Je vais vous l'offrir.

— Si vous pensez que je croirai ça...

— Alors, croyez en *ceci*...

Il me mit un objet dans la main. Une dent, sertie d'or et suspendue à une chaînette du même métal.

J'en avais eu une identique, avant de la jeter, à la demande de Serri. Je ne voulais rien avoir à faire avec cet objet. Je le lançai dans le champ de fumée.

Strahan éclata de rire.

— Comme j'avais prévu. Maintenant, la bête est libre.

Un loup ihlini était né de la fumée. Un loup blanc aux yeux bleus, très semblable à ma forme-*lir*.

— Illusion, dis-je.

— Etait-ce une illusion quand j'ai tué Finn sur l'Ile de Cristal ? Vous souvenez-vous de ce qui est arrivé à son loup ?

— Storr était trop vieux pour vivre sans son *lir*. Il est mort.

— Oui, comme meurt un vieux *lir*. La légende dit qu'il ne reste rien de lui. Mais il restait quelque chose de Storr : quatre dents. Je les ai prises quand votre père et l'Ellasien ont quitté les lieux. Avec l'aide d'Asar-Suti, j'ai créé une puissante magie à partir de ces dents. Une magie assez forte pour cacher l'identité de Varien, bien sûr. C'est assez facile à faire et efficace pour détruire Homana ; pour purger le pays des Cheysulis.

« Une illusion, Niall ? Je ne pense pas. La peste a été portée par les loups blancs. Ils sont tous morts, sauf un, mais ils ont rempli leur office. (Il indiqua de la tête l'animal qui attendait dans la fumée.) Si vous le tuez, vous ferez cesser la peste.

— Je ne vous crois pas, dis-je.

Strahan regarda le loup.

— Va, dit-il. Ta tâche n'est pas terminée. Il reste des Cheysulis à Homana.

Le loup fit volte-face et disparut.

— Suivez-le, me dit Strahan. Vous êtes armé. Il ne tient qu'à vous de l'arrêter.

Je pensais un instant à tuer Strahan. Mais si je m'attardais, je perdrais la trace du loup.

— A vous de choisir, Niall. Sauvez vos fils, ou sauvez les Cheysulis. Je me demande quelle décision vous allez prendre...

— J'aurai d'autres fils, dis-je d'une voix aussi froide que je pus.

— Mais combien de Gisella ? Combien qui auront le sang requis par la prophétie ?

Sans les Cheysulis, sans Homana... L'existence de mes fils ne signifie plus rien.

Je courus.

D'abord le loup, puis Gisella...

Jamais je n'avais couru ainsi.

Je me frayai un chemin à travers le champ empli de vapeurs nauséabondes et de fumées. J'appelai Serri, mais je ne reçus aucune réponse.

Cette tâche me revenait, à moi seul.

Le sol gronda ; des langues de flamme jaillirent des bouches béantes des monstruosités pétrifiées.

Je tombai à genoux. Je me relevai : de l'eau chaude m'éclaboussa le visage.

Une forme née de la vapeur essaya de m'écraser comme un homme frappant une mouche. Je l'évitai, puis tombai de nouveau. Mon attaquant était fait de pierre.

De la pierre mobile, animée par le souffle d'Asar-Suti.

Le souffle du dieu est nauséabond...

Dans la distance, j'entendis le hurlement d'un loup. Mais ce n'était pas la voix de Serri. Je l'aurais reconnue. C'était le loup blanc ihlini, sonnant le glas ma race.

Je sortis du défilé. Le froid m'enveloppa d'un coup, comme un linceul.

— Serri ?

Je suis là, lir.

Je m'arrêtai, haletant, mais prêt à reprendre la chasse. Je pensai : *maintenant, nous avons une chance.*

Mais j'avais compté sans l'intervention de l'Ihlini. Sans son sens de l'humour tordu.

Lir... *Prends garde au faucon !*

Comme un idiot, je levai la tête. Le faucon fondit sur moi du haut des cieux.

... Et m'arracha un œil.

CHAPITRE VIII

Des mains sur moi.

Une telle douleur...

Serri... Serri...

Des mains me déplaçant, me soulevant.

Serri ! SERRI !

Dieux, que m'est-il arrivé ?

Que m'avez-vous fait ?

— Que m'avez-vous fait ?

— Restez tranquille. Le pire est passé.

Je me débattis. Une douleur aiguë traversa mes yeux. Je haletai ; jamais je n'avais eu aussi mal de ma vie.

— Restez calme. La douleur est comme un loup hurlant en hiver devant une porte. Si vous lui donnez un peu de nourriture, il attendra peut-être l'été pour revenir...

La voix faisait naître des images dans ma tête. Elle était si belle...

— Un loup, dis-je en gémissant. Dieux, le loup blanc...

— Il est parti, fit la voix. Pour le moment, vous n'y pouvez rien. Oui, il faudra le tuer, mais vous devrez attendre. Je vous le promets, vous obéirez à votre *tahlmorra*.

Mes yeux étaient cachés par des bandages. Une odeur d'herbes médicinales flottait dans l'air ; je sentis sur mon œil droit le poids d'un cataplasme.

O dieux, j'ai perdu un œil !

— Serri ! *Serri !*

Fais ce que Taliesin te dit, lir. Il a le pouvoir de te guérir.

— Taliesin ?

— Oui, répondit la voix. Mais vous êtes trop jeune pour vous souvenir de moi. Je suis oublié de tous depuis bien longtemps.

— Où m'avez-vous emmené ?

— Dans ma maison. Ne craignez rien ; Strahan ne vient jamais ici.

— Vous le connaissez ? Vous savez ce qu'il m'a fait ?

— Oui. Je sais ce qu'il vous a fait. Cela ressemble un peu à ce qu'il m'a fait, à *moi*.

La douleur augmenta. Une main se glissa sous ma tête. Une grande main, mais très douce. Une autre pressa une tasse contre ma bouche.

— Buvez, dit Taliesin. Cela soulagera la douleur. Dormez, mon seigneur. Laissez les herbes accomplir leur travail.

— Vous me connaissez ?

— Pas personnellement, bien sûr, mais je sais qui vous êtes. Ne vous inquiétez pas. Je suis peut-être de Solinde, mais je n'ai rien contre Homana. Et encore moins contre vous.

— A votre voix, dis-je, je ne saurais décider si vous êtes un homme ou une femme...

Taliesin éclata de rire.

— Un vrai barde peut être l'un ou l'autre lorsqu'il chante ses lais et ses ballades. Mais quand votre œil se rouvrira, vous verrez que je suis un homme.

Quand votre œil se rouvrira... Comme il était étrange de savoir que je n'en avais plus qu'un.

Le faucon m'a pris mon œil...

Reste tranquille, dit Serri. *Tu as volé sa victoire à Strahan : il avait l'intention de te tuer.*

Le faucon ?

Il est mort. Pensais-tu que je le laisserais vivre ?

Je refermai la main sur la fourrure de Serri. J'aurais voulu avoir la force d'enfouir mon visage dans ses poils.

Je sentis que je glissais dans l'inconscience.

Serri... Ne pars pas, reste avec moi.

Je ne te quitterai jamais, lir.

Je m'endormis.

— Vous avez dit que j'obéirais à mon *tahlmorra*.

— Oui, vous le ferez.

— Mais vous êtes solindien. Que savez-vous à ce sujet ?

J'étais allongé sur la couche, couvert de fourrures. Taliesin m'apprit que le faucon avait déchiré la chair, près de mon œil gauche, et arraché le droit. Tant que les blessures ne seraient pas guéries, j'étais condamné à l'obscurité.

— Je connais le *tahlmorra*, les *lirs* et les responsabilités qui vont avec. J'ai vu à l'œuvre la loyauté fanatique qui mène votre race ; l'arrogance de l'homme qui croit qu'il est un enfant des dieux.

— Qui *croit* ? Nous *sommes* les enfants des dieux !

— Oui, je sais, c'est que signifie le mot « cheysuli ». Mais il signifie aussi racisme, intolérance, détermination aveugle. La volonté de tout sacrifier à un seul homme : le Premier Né, l'enfant de la prophétie. Le Lion d'Homana.

— Par les dieux, vous parlez comme un *Ihlini* !

— Ce n'est pas étonnant. J'en suis un.

Une main me repoussa sur ma couche.

— Restez calme, mon seigneur. Je ne fais pas partie des serviteurs de Strahan. Je vous le jure.

— Dites-vous la vérité ?

— Demandez à votre *lir*. Réfléchissez, Niall. Votre lien avec lui a-t-il été brisé ?

Non. Serri et moi conversions à notre manière habituelle.

— Si vous êtes ihlini, c'est impossible.

— Au contraire ; je ne fais pas partie des serviteurs de Strahan. Bien que Tynstar ait autrefois été mon seigneur, je ne sers pas Asar-Suti.

Je pensai à la vieille femme, à Homana, qui avait sacrifié sa vie pour nous prouver qu'elle disait vrai.

— Comment est-ce possible ?

— Parce que les dieux nous laissent la liberté de choisir. Vous pouvez aussi décider par vous-même. Certes, vous devez renoncer à la vie après la mort, si vous refusez la prophétie et votre *tahlmorra* ; il vous reste tout de même le choix.

— Je mourrais !

— Tout le monde meurt, un jour ou l'autre.

— Je n'ai nul désir de hâter l'heure de ma fin !

Je l'entendis bouger. Ses pas s'éloignèrent. Pourtant, sa voix portait comme s'il était toujours assis près de moi.

— Je ne veux pas ébranler votre foi, reprit-il. Moi aussi, j'ai servi mon seigneur avec dévouement. Puis j'ai commencé à me poser des questions. Pourquoi était-il si important de détruire notre race-sœur pour nous emparer d'Homana ? J'ai posé la question à Tynstar.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Si les Ihlinis ne détruisaient pas les Cheysulis, ce serait la fin du monde.

— Il a menti !

— En êtes-vous si sûr ? Si les Cheysulis survivent et que la prophétie s'accomplit, les lignées fusionneront. Les Premiers Nés reviendront à la vie. Peu à peu, ils supplanteront les races qui leur auront donné naissance. Tynstar a raison : ce sera la fin du monde *comme les Ihlinis le conçoivent*.

Lillith l'avait appelé un combat pour la survie. Comment pouvais-je leur en tenir rigueur ? Ils faisaient ce que n'importe quelle race aurait fait.

— Dieux, dis-je, je ne sais plus que croire.

— Je ne vous demande pas de renoncer à vos convictions, Niall. Je ne prétends pas que vous ayez tort. Je dis simplement que, ayant réalisé le coût des intentions de Tynstar, je ne pouvais accepter de le payer.

— Mais si nous cessions de servir la prophétie...

Je m'interrompis. C'était impensable.

Sans la prophétie, que nous reste-t-il ?

— Essayez-vous de miner mon moral en me retirant ma raison de vivre ? demandai-je amèrement.

— Ne portez pas de jugement hâtif. Je n'ai pas l'intention de vous faire renoncer à vos convictions ; simplement de vous expliquer pourquoi un Ihlini a choisi de renier son dieu, son seigneur, et les dons que les Premiers Nés nous ont fait.

— Vous ont fait, à vous ?

— Oui, dit-il doucement. Nous ne sommes pas tous mauvais, et nous ne servons pas tous Asar-Suti. Quand nous n'avons pas bu le sang du Seker, nous sommes seulement des hommes et des femmes dotés d'un peu de magie. Comme celle qui vous resterait si Serri vous quittait.

Serri ? Serri ?

Mon *lir* ne répondit pas, ce qui m'inquiéta.

— Je mourrais si Serri me quittait !

— Non. S'il partait de sa propre volonté, vous ne mourriez pas. Vous n'auriez plus la capacité de vous métamorphoser, d'utiliser la magie de la terre... Mais vous resteriez en vie. Le rituel de mort n'est obligatoire que si le *lir* est tué. Pas s'il s'en va.

— Serri ne me quitterait jamais ! Aucun *lir* n'abandonnerait son guerrier !

Serri, tu m'as promis de ne jamais me laisser.

Il ne répondit pas.

— Cela n'arrivera sans doute pas de votre vivant ; ni pendant le règne de vos fils. Mais un jour, quand l'enfant de la prophétie sera né, les *lirs* connaîtront un nouveau maître.

« *Un homme, héritier de toutes les lignées, unira quatre royaumes ennemis et deux races ayant les dons des anciens dieux* », cita Taliesin. Que se passera-t-il à ce moment, Niall ? Qu'advient-il des Ihlinis ? Des Cheysulis ?

Non ! criai-je silencieusement.

— Les races fusionneront et en formeront une nouvelle, reprit Taliesin. Celle qui vivait autrefois. Celle qui possédait *tous* les pouvoirs. C'est ce que les dieux ont prévu. Quand les Premiers Nés reparaîtront, le Seker sera vaincu. Le Portail sera fermé ; le monde des ténèbres restera isolé à jamais du nôtre. Les Premiers Nés gouverneront la terre au nom d'autres dieux.

— Vous avez renié Tynstar à cause de cela ? Parce que vous êtes en faveur du mélange des races ?

— C'est la seule solution, mon seigneur. L'unique moyen de mettre fin à notre querelle est de changer le visage de la haine.

Je ne voyais pas les choses comme lui, et je doutais que quiconque partage son approche.

Serri ? Serri ?

Pas de réponse.

Dieux, pensai-je. J'ai peur qu'il me mente. Mais j'ai encore plus peur qu'il dise la vérité.

CHAPITRE IX

— Il y a quelqu'un dans cette pièce !

Je me dressai sur un coude. La douleur était désormais supportable.

— Votre ouïe est devenue plus fine, dit l'Ihlini. Oui, il y a quelqu'un. Caro a toujours été dans la pièce.

— Caro ?

— Mon invité. Mon ami. Mes mains.

— Vos mains ? Vous pourriez vous en servir pour me retirer ces bandages ! Je deviens fou tant cela me gratte !

— Oui, c'est le moment. Caro va s'en charger.

La lumière me fit mal à l'oeil. Il commença à couler.

— Soyez patient, dit Taliesin. Votre œil gauche a été dans l'obscurité trop longtemps. Mais il n'est pas abîmé.

— Et le droit ?

— Il n'en reste rien. Il vous faudra un bandeau. Caro vous en fera un.

Les grandes mains de Caro étaient douces et familières. Depuis le début, c'était lui qui s'occupait de moi.

— *Leijhana tu'sai*, Caro. Je vous remercie.

— Il ne peut pas vous entendre, dit Taliesin. Caro est sourd-muet.

J'ouvris l'œil. Les larmes coulèrent de nouveau. Mon orbite vide pulsa. Je regardai Caro. Dès que je le vis clairement, j'éclatai d'un rire hystérique.

Caro était mon portrait craché.

— Le saviez-vous ? demandai-je à Taliesin quand je repris le contrôle

de moi-même.

Il ne répondit pas aussitôt. Pour la première fois, je le regardai.

Il avait les cheveux blancs, mais son visage était lisse, éternellement jeune. Ses mains avaient l'air tordues comme des branches d'arbre. Quelqu'un les avait détruites volontairement. Rien d'autre n'aurait pu causer autant de dégâts.

Dieux... Qui pourrait faire cela à un homme comme Taliesin ?

— Le saviez-vous ?

Le savais-tu ? demandai-je en même temps à Serri.

Tu étais malade. Il était inutile de te le dire avant que cela soit nécessaire.

— Ils m'ont dit son nom. Il s'appelle Carrollan. Ils m'ont demandé de le garder en sécurité.

Carrollan/Karyon. Cela se ressemblait un peu. Tel père, tel fils.

Sauf que le fils était sourd-muet.

— Ils pensaient que mon père le ferait tuer ?

— Ils en étaient convaincus. Voilà pourquoi ils l'ont amené à Taliesin le barde, qui chantait autrefois dans les palais des rois solindiens et dans les forteresses ihlinies. Ils savaient que je serais incapable de lui faire du mal, et que personne ne le chercherait ici. Quand ils ont besoin de lui, ils le reprennent. Mais ils l'ont toujours ramené. C'est ainsi que j'ai su qui vous étiez, Niall. Si près de la frontière, j'ai entendu dire que le prince d'Homana ressemble à son grand-père. Or, le bâtard ressemble à son père...

Je regardai Caro, fasciné. Il était *moi*, avec seize ans de plus et une barbe plus fournie. Karyon avait *vraiment* marqué sa progéniture !

— Ainsi, les Homanans qui ont décidé de m'éjecter du trône du Lion ne veulent qu'une marionnette pour me remplacer. Quelqu'un qu'ils pourront manipuler à leur guise.

— Oui, c'est ce que je pense aussi.

— Ils se doutent que leur pétition sera rejetée si la vérité est connue !

— Certes. Mais ils pensent qu'elle ne sera pas découverte, ou trop tard.

N'oubliez pas que nombre de gens ne voient jamais leur roi. Le monarque est un *nom*. Il est possible de gouverner un royaume des années, dans ces conditions. Quant à ses partisans, ils veulent le fils de Karyon, pas son petit-fils. Un Homanan, pas un Cheysuli. Ils ont foi en ce qu'ils font.

Comme nous tous. Cheysulis, Ihlinis, Homanans...

Comme vous tous devez croire, me rappela Serri.

Je pensai à Strahan et Lillith, servant leurs dieux de ténèbres, mais aussi désireux de sauver leur race. Je pensai à Alaric, qui avait donné sa fille aux Ihlinis pour s'assurer la victoire...

Tous, nous avions foi en ce que nous faisions...

— Rien n'excuse l'extermination d'une race.

Taliesin sourit.

— Parlez-vous des Ihlinis ? Ou des Cheysulis ?

— Des deux. Que puis-je penser d'autre ?

Je regardai Caro, me demandant s'il savait qui il était, ce qu'il aurait pu devenir. Je ne vis rien sur son visage, sinon une curiosité patiente.

— Ils ne lui ont rien dit, n'est-ce pas ?

— Non. Je crois qu'ils le prennent pour un arriéré mental ; ce qu'il n'est pas. Mais il n'a pas les capacités d'être Mujhar.

— Il me suffira de révéler son handicap pour que la rébellion homanane soit terminée.

— Oui, dit Taliesin d'une voix triste.

— Croyez-vous que ses partisans le feraient assassiner ? demandai-je, soudain inquiet.

— Je crois plutôt qu'ils l'abandonneraient. Mais je serai là pour lui.

Je regardai Caro, lui prenant le bras.

— Je vous remercie, Caro. *Leijhana tu'sai*.

Il observa les mouvements de ma bouche. Je n'étais pas certain qu'il

comprenait. Puis il sourit... de son sourire si semblable au mien.

Quand Caro se fut assis sur un tabouret, je me tournai vers Taliesin.

— Qui a fait cela à vos mains ?

— Ce n'était pas Tynstar. Pendant de longues années, il a été satisfait de mes talents. Au lieu de rester un barde itinérant, je me suis installé dans son château. Jusqu'au jour où je lui ai demandé pourquoi il voulait détruire les Cheysulis et s'approprier Homana.

« Sa punition a été subtile. Il m'a fait don de l'éternelle jeunesse, afin que je sois en vie quand le but qu'il visait serait atteint.

— Qui a détruit vos mains ?

— Strahan. Quand son père a été tué par Karyon, il a exprimé son chagrin en punissant ceux qui ne voulaient pas le servir. Il m'a fait cela pour que je vive éternellement sans la magie de la harpe.

Cela ressemble bien à Strahan.

— Je dois partir, dis-je. Je crains pour la sécurité de mes fils. Et j'ai un loup blanc à tuer.

Taliesin prit un morceau d'argent poli dans un coffre et me l'apporta.

Quand j'en trouvai le courage, je me regardai dans le miroir. J'essayai de rester impassible, mais je n'y parvins pas, voyant que l'orbite vide, déchiquetée, les cicatrices pourpres et gonflées.

J'étais défiguré.

— Caro va vous faire un bandeau.

— Un bandeau, dis-je d'une voix sans timbre.

O, lir, qu'en penseront les autres ? Que verront-ils ?

La même chose que d'habitude, s'ils savent regarder.

— Les cicatrices s'effaceront peu à peu. Dans quelque temps, elles ne seront plus si visibles...

Lir, elles guériront.

Je le savais, bien sûr. Mais ça ne changeait rien à ce que je ressentais

pour l'instant.

— Je suis mutilé, dis-je.

— Niall, il vous reste un œil. Quand vous serez habitué, vous verrez que la perte de l'autre ne fait pas une grande différence.

— Vous ne comprenez pas. Pour un guerrier cheysuli, cela fait *toute* la différence. Un guerrier estropié est inutile. Il ne peut plus chasser, protéger son clan et sa famille.

Taliesin me coupa la parole.

— Taisez-vous. Qu'est-ce qui vous empêche de manier l'arc et l'épée ? De tuer un chevreuil ? Voulez-vous dire que vous allez renoncer à tout parce que vous avez perdu un œil ?

« Un jour, vous serez Mujhar. Abandonnerez-vous le service de votre royaume et de votre race à cause d'un œil ?

« Regardez-moi. Je ne peux plus jouer de la harpe, mais je peux faire d'autres choses. Vous êtes jeune, fort, dévoué à votre cause. Il n'y a aucune raison que vous ne surmontiez pas un handicap mineur comme celui-ci.

— Mineur ? J'ai perdu un œil !

— Il vous en reste un autre. Regardez Caro. Il ne peut ni parler ni entendre. Pourtant il n'abandonne pas. Pourquoi le feriez-vous ?

Je me rallongeai sur la paille et je contemplai longtemps le plafond.

— Ce sera difficile, Niall. Vous aurez besoin de temps. La perte d'un œil demande une adaptation. Les perceptions sont différentes.

Je m'en étais aperçu en me déplaçant dans la cabane. Mais je n'avais plus de temps à perdre. Je devais aller auprès de mes fils. Je devais tuer le loup.

— Je dois partir. J'ai des responsabilités.

Je souris à Taliesin.

— Que les dieux soient avec vous, Niall. *Cheysuli i'halla shansu.*

— *Ru'shalla-tu.* (Je posai une main sur l'épaule du barde.) *Leijhana tu'sai.* Ce n'est pas suffisant, je sais. Pour le moment, les mots devront

suffire. Vous protégerez Caro, Taliesin ? Vous ne laisserez personne l'utiliser à mauvais escient ?

— Je vous le promets.

Je pris les bras de Caro. Il ouvrit la bouche comme pour parler, puis la referma à regret.

Je l'attirai contre moi et lui donnai l'accolade.

— Peu importe. Je sais ce que vous vouliez dire.

Il sourit. *Mon* sourire.

Serri ?

Je suis là, lir. Il est temps de partir. Le loup blanc ne nous attendra pas.

Allons-y, répondis-je.

Je pris ma forme-*lir*. Epaule contre épaule, nous courûmes à travers les forêts solindiennes, en direction du col Molon et de la frontière d'Homana.

CHAPITRE X

Arrivé au nord de la rivière DentBleue, je fus incapable de maintenir ma forme-*lir*. La douleur me dévorait le crâne, irradiant depuis l'orbite vide de mon œil droit.

Je me retrouvai accroupi dans la neige, attendant que les pulsations cessent.

Lir, nous devons continuer. Le loup...

— Je sais, haletai-je, je sais, mais...

Je m'assis et j'appuyai une main sur mon crâne.

Dieux, faites que cette douleur cesse...

Lir, je sens où il est. Tout près de la cabane du passeur.

Le bandeau de Caro protégeait mon orbite du froid et de la poussière. J'avais l'impression d'avoir un étau en travers du visage, pas un morceau de cuir.

Lir, il cherche ton rujholli.

— Ian ! Il est vivant ? Tu as enfin pu contacter Tasha ?

Il est en vie. Mais il est en danger. Le loup est après lui.

— Allons-y ! criai-je. Hélas, je crois que je serai obligé de continuer sous ma forme humaine.

La rivière était encore gelée, cependant la glace commençait à fondre. J'entendis des craquements sinistres sous mes pieds. J'avançai à grande-peine, à cause du dégel et de la douleur, dans ma tête.

Lir... Le loup...

J'étais à mi-chemin quand j'entendis le hurlement de l'animal. Alarmé, je levai la tête, glissai et perdis l'équilibre.

Mon crâne heurta violemment la glace. A demi assommé, je gémis, incapable de bouger.

Lir, tu dois venir !

Ma joue reposait contre la glace.

Lir...

Le loup hurla de nouveau.

Ian. Le loup le cherche.

Je me relevai avec l'impression que ma tête allait éclater.

Au prix d'un effort de concentration intense, je m'isolai des sons, des images, du froid et de la douleur.

Il me faut la forme-lir, dis-je au vide de la métamorphose. Tout de suite.

Le vide m'examina, m'avala et me recracha sous ma forme de loup.

Serri avait pris de l'avance sur moi.

Ian était debout devant l'entrée de la cabane, au loin.

Le loup blanc jaillit des arbres, se dirigeant vers lui.

Serri, avertis Tasha !

C'est déjà fait.

Ian nous vit : deux loups blancs et un loup gris argenté. Il sortit son couteau, mais recula d'un pas.

— Niall ? demanda-t-il.

Dieux ! Il ne peut pas savoir lequel est moi !

Avec un seul œil, même sous ma forme-lir, j'avais du mal à différencier sur la neige les ombres et les taches lumineuses. J'avais besoin de temps pour apprendre.

Mais ce n'était pas le moment.

Je changeai de trajectoire pour intercepter le loup blanc. Au moment où il s'apprêtait à bondir, Serri renversa Ian et se campa devant lui pour le protéger.

J'avais déjà sauté sur le loup.

Comme moi, il essayait d'atteindre la jugulaire, mais j'étais handicapé par mon œil unique. Nous roulâmes sur le sol, grondant, bavant.

Ian s'était relevé, une flèche encochée.

Mais il ignorait sur qui tirer.

Les pattes arrière de mon adversaire m'égratignèrent le ventre, ses dents s'enfoncèrent dans ma chair. Je sentis la puanteur du monde des ténèbres, l'odeur infâme d'Asar-Suti.

Je l'attrapai à la gorge, le secouai, déchirai sa chair. J'entendis son souffle devenir rauque ; puis je sentis le goût du sang dans ma bouche.

Il parvint à se dégager, saignant abondamment. La langue pendante, il essaya de reculer. Alors il tomba. Ses pattes battirent un instant.

Il mourut.

Je me tournai vers Ian et vis la flèche dirigée sur moi. Il ne pouvait pas savoir quel loup avait remporté la victoire.

La forme-*lir* m'échappa de nouveau.

— Niall ! *Rujho* !

Il jeta son arc, courut vers moi et m'attrapa par les épaules pour m'empêcher de tomber. Puis il recula, me dévisageant avec horreur.

D'abord je ne compris pas pourquoi. Puis je me souvins de mon visage.

— Dieux, tu es vivant, haletai-je. J'avais craint que cette peste soit mortelle à tous les coups...

— Niall, que t'est-il arrivé ?

— Strahan a envoyé un faucon sur moi...

— Niall, entre dans la cabane et assieds-toi.

— Non. D'abord... Il faut brûler le loup. Il est le dernier porteur de peste. Homana sera débarrassée de la maladie...

— Je vais le faire, dit-il. Mais entre, tu sembles prêt à t'écrouler.

C'était vrai. Ma tête me faisait atrocement souffrir. Ian me conduisit à l'intérieur de la cabane de Padgett.

— Le passeur est parti chercher des provisions. Il ne devrait pas tarder. J'avais prévu de partir aujourd'hui.

— Pour Mujhara ? demandai-je.

— Bien sûr que non ! Je voulais aller sur tes traces.

— Il faut rentrer tout de suite. L'ennemi est dans nos murs. Gisella sert Strahan ; Varien est ihlini. Ils veulent me voler mes fils.

— Tes fils ?

— Pour les utiliser. Pour en faire leurs suppôts, puis les placer sur le trône d'Homana et celui de Solinde. Ils pourraient réussir, si Gisella les leur amène. Partons tout de suite.

— Non. Tu n'es pas en état. Au matin, peut-être. Veux-tu manger quelque chose ?

— Je ne crois pas. Cela me ferait vomir. (Je fermai les yeux et appuyai ma tête contre le dossier de la chaise.) Ian, te souviens-tu de ce que nous a dit la vieille Ihlinie ?

— Oui.

— Je commence à croire qu'elle avait raison, quand elle affirmait que les Cheysulis et les Ihlinis étaient des races sœurs. Taliesin me l'a dit aussi.

— Taliesin ?

— Un barde ihlini. Jadis en faveur auprès de Tynstar.

Je lui parlai de Taliesin, mais je ne dis rien de Caro. Plus tard, peut-être.

— C'est une hérésie, Niall, dit-il. Cela va contre les enseignements des *shar tahl*s.

— Ils ont peut-être de bonnes raisons de ne pas dire *toute* la vérité. Crois-tu qu'un guerrier cheysuli se retiendrait de coucher avec une femme ihlinie s'il avait vraiment envie d'elle, simplement à cause de sa race ? Il faudrait des raisons plus puissantes...

— Je suis le dernier qui puisse répondre à cette question, après ce que Lillith m'a forcé à faire.

— Ne te blâme pas, dis-je. Tu croyais être sans *lir*. Crois-tu que je ne comprenne pas ?

— Je pensais que le *i'toshaa-ni* m'aiderait. Mais je suis toujours souillé.

— Ian, arrête. Lillith avait un but. Il devient plus clair maintenant. Si on fusionne les races, on fusionne les pouvoirs.

Il me regarda, horrifié.

— Elle voulait un enfant de moi !

Il était probable qu'elle l'avait eu. Varien me l'avait dit : *Elle a obtenu ce qu'elle voulait de votre frère.*

— Oui. Si les Ihlinis avaient un enfant mêlant nos deux races, ils se rapprocheraient dangereusement de la réalisation de la prophétie.

— Mais... Cela signifierait leur disparition !

— Non. Pas s'ils contrôlent les lignées. Ils pourraient détourner la prophétie. Un enfant Premier Né, entre les mains des Ihlinis, sonnerait le tocsin des Cheysulis. Taliesin m'a dit quelque chose à ce sujet. Il a dit que... (J'essayai de retrouver les mots exacts.) Lorsque l'enfant de la prophétie sera né, les *lirs* connaîtront un nouveau maître.

— Dieux, non ! Les *lirs* ne nous quitteraient jamais !

— Mais s'ils le faisaient...

Je regardai Tasha, puis Serri.

Lir. demandai-je, *le ferais-tu ?*

Il ne répondit pas. Tasha non plus, d'après la réaction de Ian.

Mon frère s'agenouilla à côté de Tasha. Il lui entourait le cou de ses bras.

— Les *lirs* nous quitteront ? demanda-t-il. Ils nous abandonneront ?

— Strahan veut mes fils, dis-je abruptement. Comme Lillith voulait ton enfant.

Ian me regarda.

— Dans ce cas, il me faudra le tuer.

CHAPITRE XI

— Je crois que la peste est terminée, annonça Ian. Les gens sortent de nouveau. A notre passage, ils ne font plus de signes contre le mauvais sort.

Nous étions dans les rues de Mujhara, sous notre forme humaine, les *lirs* à nos côtés. Le printemps commençait à faire bourgeonner les arbres.

— Si tu veux te reposer, *rujho*, dis-le-moi.

Je souris. Ian avait déjà appris à repérer quand les migraines me frappaient. C'étaient des douleurs si intenses que je devais m'arrêter et me coucher, sans bouger, jusqu'à ce qu'elles aient disparu. Parfois, je ne pouvais garder aucune nourriture tant les crises étaient violentes.

Je secouai la tête.

— Non. Nous sommes presque arrivés. Une ruelle ou deux, et nous verrons les portails d'Homana-Mujhar. *Et Gisella sera démasquée*. Sais-tu qu'il existe une possibilité qu'elle ne soit pas folle du tout ? Qu'elle ait simulé la folie, sur l'ordre de Strahan, relayé par Lillith ?

— Si elle n'est pas folle, elle a su en donner l'impression.

— En conséquence, je n'ai pas le choix.

— Le choix ?

— Je ne peux pas la garder auprès de moi. Elle veut donner mes enfants à Strahan.

— Que feras-tu d'elle, *rujho* ?

— Je peux l'exiler sur l'Ile de Cristal, comme Karyon avait fait avec Electra, ou la renvoyer à Atvia... ou encore la faire exécuter.

— La dernière option est... radicale.

— Mais l'importance du crime la justifierait.

— Le Conseil ne sera peut-être pas d'accord.

— Le Conseil n'aura pas le choix. Quand j'aurai dit la vérité sur le bâtard, ces hommes verront que je suis le seul héritier possible.

— Leur dire quelle vérité sur le bâtard ? demanda Ian.

— Celle que j'ai l'intention de te raconter maintenant.

Quand j'eus terminé, nous étions devant les portes du palais.

— Après tout ce qu'ils ont fait... Tous leurs plans et leurs machinations... Tout ça pour *rien* !

— Grâce aux dieux, oui. Quand le Conseil sera informé, il repoussera la pétition.

Nous entrâmes dans le palais. Un serviteur retint Ian. Je continuai mon chemin vers la nourricerie. Je voulais voir mes fils avant d'affronter mon épouse.

Elle était avec eux.

Je tirai mon épée, fronçant les sourcils à cause de la douleur croissante dans ma tête.

Visiblement, elle s'apprêtait à sortir. Elle portait une cape. Dans ses bras, il y avait un bébé emmaillotté.

— Qu'est-il arrivé à ton visage ? dit-elle d'un ton horrifié.

— Pose-le dans le berceau, ordonnai-je. Pose-le, et éloigne-toi de lui, Gisella.

Elle ne quittait pas mon visage des yeux. Alors que j'approchai, elle vit l'épée. Sa bouche s'ouvrit mollement. Avait-elle cru que je serais tué et que ses plans ne seraient jamais découverts ?

— Pose-le, répétais-je.

— La, corrigea-t-elle. N'appelle pas ta fille « il ».

— Ma fille ! Par les dieux, tu as donné naissance à l'enfant !

Je n'aurais pas dû être surpris. Au moment de mon retour de Solinde, elle n'était qu'à deux mois d'accoucher.

L'enfant serrée contre sa poitrine, elle regarda un autre berceau. J'entendis les cris d'un bébé dérangé dans son sommeil.

— *Encore ?* demandai-je, incrédule.

Gisella hocha la tête, regardant toujours mon visage et le bandeau de cuir.

— Un garçon, une fille. Trois fils et une fille, maintenant.

— Tu les destines tous à Strahan ? (Je remontai la pointe de mon épée.) *Tous*, Gisella ?

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mais je *suis obligée* de le faire. Lillith m'a dit que je le *devais*. Varien aussi.

— Cela suffit. Pose notre fille, Gisella. Pose-la près de son frère.

Elle se tourna et m'obéit. Soulagé, je pus respirer de nouveau.

— J'étais *obligée*, dit-elle. Ils m'ont tous dit que je *devais* le faire.

— Gisella, regarde-moi.

Tremblante, elle enfonça ses doigts dans les plis de son manteau et attendit que je la pourfende de mon épée.

Au nom de tous les dieux, comment demander à quelqu'un s'il est fou ou sain d'esprit ? Et comment savoir s'il dit la vérité ?

Crois-tu devoir lui poser la question ? Regarde-la, lir. Quel genre de femme vois-tu ?

— Gisella, demandai-je, comprends-tu ce qu'ils voulaient te forcer à faire ? Sais-tu quelles en seraient les conséquences ?

— Ils m'ont dit que j'étais *obligée* de le faire.

— Pourquoi ?

— Parce que Strahan le voulait.

— Sais-tu pourquoi ? T'ont-ils dit ce que cela signifiait ?

Elle tremblait de plus en plus fort.

— Je... j'ai toujours fait ce qu'ils me disaient. Il y avait les chiots tachetés... et le chaton gris... Ils ont dit que je devais le faire. Strahan le *voulait*. Et... Et je l'ai fait. Je l'ai *fait* !

— Qu'as-tu fait, Gisella ?

Elle respirait bruyamment.

— J'ai jeté les chiots dans un puits... parce qu'ils m'ont dit de le faire !

— Et... le chaton ?

— La falaise... Le sommet du crâne du Dragon... Je l'ai laissé tomber...

— Pourquoi ? dis-je, horrifié. Parce qu'ils te l'ont dit ?

Elle sanglotait.

— Ils ont affirmé que je devais m'habituer à perdre des choses... des choses vivantes... Parce qu'un jour je devrais leur donner mes enfants.

Je rengainai l'épée.

— Dieux ! (J'allai à elle et je la pris dans mes bras.) Gisella, que t'ont-ils fait ?

— Ce que nous avons *besoin* de faire, dit Varien en entrant dans la pièce. Croyez-vous qu'il soit simple de demander à une femme, même folle, de renoncer à ses enfants ? Gisella devait être *entraînée*.

— Ordure, lui dis-je. Ordure maudite ! Au nom de tous les dieux, comment avez-vous pu faire une chose pareille à une femme ?

— Non, dit-il d'une voix polie, pas au nom de tous les dieux. Au nom d'un seul. Je sers Asar-Suti.

— Gisella, recule.

Je la poussai fermement en arrière ; puis je tirai mon épée.

Varien la regarda un instant et il lança :

— Une épée homanane.

— C'est toujours une épée, répondis-je.

J'attaquai.

— Une épée *homanane*, répéta-t-il en levant la main.

Il bloqua la lame avec sa paume. Du feu jaillit de ses doigts, et enveloppa l'arme. Aussitôt, l'acier devint noir.

Je lâchai le pommeau, comme il s'y était attendu. La garde *seule* atterrit sur le sol ; la lame n'existait plus.

Sans arme, je plongeai à travers la pièce et renversai Varien. Il tomba, mais se tortilla comme un serpent et faillit m'échapper.

Je pensai à mes petits, si près de nous. — Serri ! hurlai-je, les enfants !

Il n'y eut pas de réponse dans le lien. C'était impossible, avec Varien si proche. Mais je savais que mon *lir* protégeraient mes enfants, au péril de sa vie.

Et, bien sûr, de la mienne.

Varien attrapa un coin de mon bandeau et me l'arracha. Il essaya d'égratigner la chair mal cicatrisée. La douleur me donna une autre raison de me battre.

Soudain, ma tête frappa violemment le sol de pierre. Des lumières éblouissantes apparurent dans mon champ de vision, accompagnées d'une augmentation de la migraine. Mon estomac se souleva.

Les doigts de Varien essayèrent de nouveau de s'agripper à mon orbite vide. Je répliquai en attrapant les pierres qu'il portait aux oreilles et en les lui arrachant.

Varien poussa un cri épouvantable. Des lobes déchirés sont douloureux, je suppose, mais ce n'est pas suffisant pour faire hurler un homme ainsi.

Sauf si c'était la perte des bijoux qui le faisait crier. Serrant les deux pierres dans ma main, je pensai au cristal rose pâle que la vieille femme ihlinie avait appelé *pierre de vie*.

Varien était sur le dos, bloqué par mon poids, qui n'était pas négligeable. Il se débattit et parvint presque à m'échapper.

Nous roulâmes sur le sol, les pierres toujours dans ma main. Je heurtai quelque chose : le pied d'un brasero. Il se renversa. L'huile brûlante se répandit sur le sol, suivie par une langue de flamme.

J'éclatai de rire.

— Brûle, Varien, brûle !

Je jetai les pierres dans le feu.

Il hurla. Jamais je n'avais entendu personne crier ainsi.

Quand les pierres se furent consumées, j'étais couvert d'une poussière grise, qui, un instant plus tôt, était un homme.

Je pris le manteau de Gisella pour éteindre le feu.

Il y avait beaucoup de gens dans la nourricerie. Des femmes se précipitèrent pour s'occuper des enfants, qui pleuraient. Des hommes sortirent leurs épées, mais il n'y avait plus d'ennemi à pourfendre.

— Niall, dit Gisella, Varien a disparu.

— Oui, il a disparu. (Je fis signe à un garde de s'approcher.) Escortez la princesse jusqu'à ses appartements. Soyez prévenant, mais ferme. Assurez-vous qu'elle y reste.

— Mon seigneur, dit l'homme.

Il ne posa aucune question. Je crois que tout le monde savait qui était Gisella.

— Mon seigneur, annonça un autre garde, le Mujhar est dans la salle d'apparat.

— Mon père ?

Je regardai Serri. Lir... *Allons-y tout de suite.*

Nous partîmes en courant.

J'ouvris à la volée une des portes de cuivre martelé. Donal était au fond de la salle, sur l'estrade qui se trouvait près du Lion.

— *Jehan !*

Ian était là avec Tasha. Il y avait aussi ma mère, blottie dans les bras de mon père. Je souris et m'approchai d'eux, prêt à saluer le retour de mon *jehan*...

Je m'arrêtai net.

Ma mère pleurait à fendre l'âme.

— Non, sanglota-t-elle, dis-moi que tu ne le feras pas ! Dis-moi que tu y renonces !

Le visage de Ian était dur, ses yeux sans expression.

Le regard de mon père était vide. Celui d'un homme sans *lir*.

— Comment est-ce arrivé ? dis-je d'une voix rauque.

— La peste. Taj est mort à Hondarth ; Lorn, ici, il y a deux jours. J'aurais dû partir tout de suite, mais... (Il s'interrompt.) Niall, que t'a-t-il fait ?

— Il a lancé un faucon sur moi.

— Ses méthodes ne changent pas beaucoup...

Il toucha les cicatrices de son cou. Je me souvins que Strahan avait aussi envoyé un faucon sur lui.

Ayant réussi à faire mourir les *lirs* de mon père, il l'avait, de fait, assassiné.

Ma mère me regarda, horrifiée.

— Ô dieux, Niall !

— J'ai perdu un œil, mais pas la vie. *Jehan*...

— La guerre est finie, mon fils. Solinde s'est rendue. La rébellion n'était pas de son fait. Le royaume nous appartient de nouveau.

— Comment pouvez-vous parler de la guerre, *jehan* ? cria Ian. Et *vous* ?

— Tu sais ce que je dois faire. Ce que tout guerrier est obligé d'accomplir.

— Mais tu es le Mujhar ! dit Aislinn. Ne peux-tu oublier les coutumes cheysulies, pour cette fois ?

— Non, *jehana*, dis-je à la place de mon père. Il ne peut pas. C'est le prix du lien-*lir*.

— Tu feras la même chose si tu perds ton *lir* ?

— Oui. Je suis un guerrier cheysuli.

— J'ai des cadeaux pour vous, dit mon père. C'est pour cela que je ne suis pas parti aussitôt dans la forêt. Aislinn...

Il se tourna vers le Lion. Des paquets se trouvaient sur le siège. Il en prit un et le remit à ma mère.

— Duncan avait fabriqué beaucoup de bijoux pour Alix. Maintenant, ils sont à toi.

— Sais-tu, dit Aislinn, que je viens de comprendre quelque chose... Même quand tu étais amoureux de Sorcha, et que tu la désirais plus que moi, cela n'avait pas d'importance. Je *pensais* que cela en avait, mais c'était faux. Te partager était mieux que de ne pas t'avoir du tout.

Les mains de mon père se refermèrent sur celles de son épouse.

— Les objets que je te donne étaient les gages d'amour de mon père à ma mère. N'ayant jamais eu son habileté, je ne peux que t'offrir ce qu'un autre a fait... et te jurer que mes sentiments étaient les mêmes.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa. Jamais je n'avais vu mon père ainsi. Mais aujourd'hui, peu lui importait que les autres soient témoins de son amour.

— Je suis désolé, *cheysula*, dit-il.

Elle recula, serrant le sac contre sa poitrine. Silencieuse, elle laissa ses larmes couler.

— Ian.

Mon père prit un autre paquet. Il le défit avec soin et en sortit son arc de guerre.

— C'était celui de Duncan. Il l'avait donné à Karyon, qui me l'a remis à la mort de ton grand-père. Maintenant, je te le donne.

Ian regarda le sol.

— Il devrait revenir à Niall.

— Je lui destine autre chose. Cette arme est pour le premier-né de mes enfants.

Je pensai à Isolde. Et je sus que mon père pleurerait toujours sa mort.

— Niall, dit mon père en sortant son épée du dernier paquet, cette

lame était à moi. Elle m'a servi comme mon grand-père en avait l'intention. Avec moi, sa magie mourra, mais une épée reste une épée.

— L'épée de Hale, dis-je.

Je regardai le fourreau, fait de cuir huilé décoré de runes cheysulies. Inscrites de la main de Rowan, je le savais.

J'entendis mon père enlever l'or de son oreille et de ses bras. Il donna les objets-*lir* à sa *cheysula*.

— Ne me regarde pas partir, demanda-t-il.

Elle ferma les yeux et se détourna.

Ian baissa les yeux. Je gardai le mien fixé sur le pommeau de l'épée, un rubis appelé l'Œil du Mujhar.

Je souris. Nous étions borgnes, lui et moi !

Quand je relevai la tête, mon père était parti.

Incapable de dormir, je scrutai les ténèbres, sachant qu'elles n'étaient pas aussi noires que mon chagrin. Quand il devint insupportable, je me levai.

J'avais quelque chose à faire.

Je demandai à Serri de rester dans mes appartements. Puis je me rendis dans la salle d'apparat.

Je posai l'épée et j'ouvris la trappe qui se trouvait dans le foyer. L'effort fit déferler une vague de douleur dans mon orbite vide. Avec le temps, cela passerait. Pour le moment, je devais le supporter.

Mon père m'avait amené une fois dans la Matrice de la Terre, avec Ian, afin que nous sachions ce que c'était. Il y avait longtemps, mais je n'avais pas oublié. Au pied des cent deux marches se trouvait une petite pièce, qui donnait accès aux catacombes ornées de *lirs*. En face de moi, cachée par les ombres, se tapissait l'oubliette.

La Matrice de la Terre.

Je n'aurais su dire si le puits avait un fond. Les légendes prétendaient que non.

Je sortis l'épée du fourreau. Puis je lus à haute voix les mots inscrits

en Haute Langue sur la lame.

— *Ja'hai, bu'lasa. Homana tahlmorra ru'maii.*

« Accepte, mon petit-fils. Au nom du *tahlmorra* d'Homana. »

Je souris.

— *Ja'hai, ô dieux. Homana Mujhar ru'maii.*

Le rubis étincela sous la lumière de la torche. Rouge vif. L'Œil du Mujhar était fait de sang, comme le mien l'avait été.

— Ce n'est pas mon épée, dis-je doucement. Il en aura besoin là où il va. Acceptez-la, ô dieux, au nom du Mujhar d'Homana.

Je laissai tomber l'arme dans l'oubliette. Elle plongea dans l'obscurité, toujours plus bas.

Quelque chose me dit que j'avais fait ce qu'il fallait.

ÉPILOGUE

Debout sur le chemin de ronde, je laissai le vent souffler sur mon visage. Sous moi s'étendait Mujhara, étincelante dans ses habits de printemps.

Les pas familiers de Ian brisèrent le silence.

Il vint s'appuyer à un créneau, à côté du mien. Nous étions séparés seulement par un merlon.

— Regrettes-tu ta décision ?

— Non. Elle sera mieux à Atvia. Il n'y a pas de place ici pour elle. Qu'Alaric s'occupe de sa fille : il en a fait ce qu'elle est.

— Certains diront qu'il est cruel de séparer une *jehana* de ses enfants.

— C'est cruel... Mais il serait pire de la laisser donner mes petits à Strahan. Elle l'aurait fait, sais-tu. Parce qu'il lui a *ordonné* de le faire.

Ian soupira.

— Pauvre Gisella, avec son esprit malade... (Il sortit un message de sa tunique.) Tiens, ceci vient d'arriver. Je ne connais pas le sceau.

— Erinn ! dis-je, surpris. Liam utilisait ce sceau !

J'ouvris le parchemin.

— Par les dieux, ils sont *vivants* ! Liam et Deirdre sont vivants !

Il m'arracha le document et le parcourut rapidement.

— Seul Shea a été tué. Il a entraîné l'assassin dans sa tombe. Liam est le seigneur d'Erinn.

— Je suis désolé pour Shea. C'était un bon seigneur, un homme que j'admirais et respectais. Mais Deirdre est *vivante* !

— Et en route pour Homana, ajouta Ian. Je vais perdre mon *rujho*.

— Non ! Tu gagneras une *rujholla* à la place ! Deirdre n'est pas comme les autres femmes.

— Bien sûr que non, acquiesça-t-il gravement. Elle ne peut pas, puisqu'elle est amoureuse de toi.

Je touchai le bandeau de cuir qui cachait mon orbite vide.

— Dieux, *rujho* ! Que va-t-elle dire quand elle verra ceci ? Pourra-t-elle supporter de me regarder ?

— Tu viens d'affirmer qu'elle n'est pas comme les autres. Je doute qu'elle te rejette. (Il me rendit le message.) Accepteras-tu les alliances que t'offre Liam ?

— Oui, étant donné que je suis celui qui les a suggérées. Ma fille pour son fils : Keely épousera Sean. Et la sienne sera pour mon héritier. Aislinn junior sera reine d'Homana quand Brennan héritera du Lion.

— C'est donc réglé. Que reste-t-il pour Hart et Corin ?

— Solinde, et peut-être Atvia. Je déclarerai Hart seigneur de Solinde, puisque le royaume est désormais à nous. Quant à Corin, je pense qu'Alaric serait content que son petit-fils monte sur son trône.

— Très équitable, *rujho*. Mais que feras-tu de la petite Erinnienne ? La fille que Deirdre t'a donnée ?

— Une fille ? Deirdre m'a donné un enfant ?

Je rouvris la lettre.

— Par les dieux, je n'avais pas fini de lire !

— Je pensais bien que non, dit Ian en riant. Eh bien, *rujho*, je crois que le trône du Lion est sauvé, et la réalisation de la prophétie en bon chemin.

— Que veux-tu dire ?

— Quatre royaumes ennemis, dit-il. Homana, Solinde, Erinn et Atvia. Il nous reste à persuader Erinn et Atvia de cesser de se battre, et nous serons d'autant plus près de la prophétie.

— Je suppose qu'avec Keely à Erinn et Corin à Atvia, les batailles

cesseront d'elles-mêmes.

— A moins que ces deux-là ne continuent, par pure perversité fraternelle !

Je lus la lettre de nouveau.

— Deirdre m'a donné une fille...

— Oui, *rujho*. Cinq enfants... Je pense que les disputes seront fréquentes !

Je souris.

Deirdre m'a donné une fille...

Ian éclata de rire.

... Et elle vient me rejoindre.